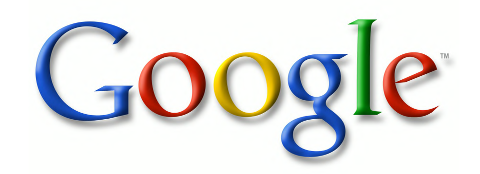


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/





917
Fel

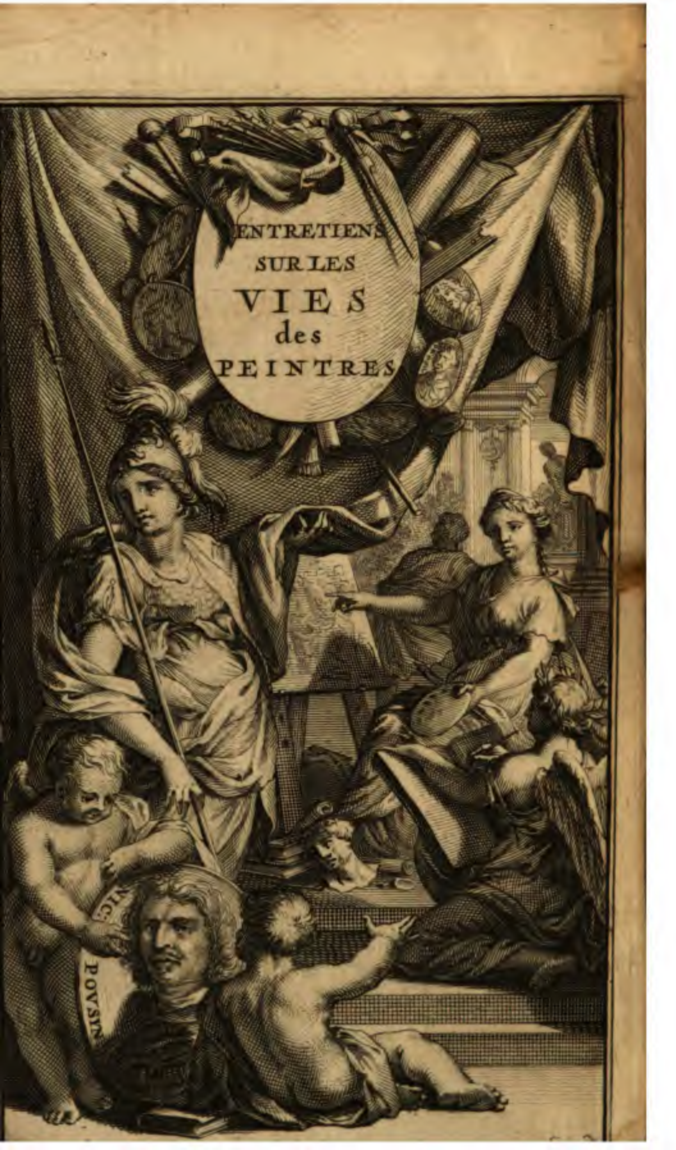




917
Fel



N13163230


ENTRETIENS
SUR LES
VIES
des
PEINTRES
NIC
POVSIN

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

PAR MR. FELIBIEN,

Secretaire de l'Academie des Sciences & Historiographe du Roi.

TOME PREMIER.

Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée des CONFERENCES de l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture.



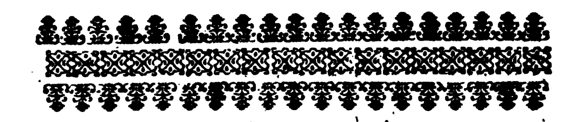
A LONDRES,

Chez DAVID MORTIER, Libraire dans le Strand, à l'Enseigne d'Erasme.

M. DCCV.



21 FEB 1963



A MONSEIGNEUR
COLBERT,

CHEVALIER, MARQUIS DE SEIGNELAY, Et autres lieux, Commandeur & Grand Tréſorier des Ordres de Sa Majeſté, Conſeiller ordinaire en tous ſes Conſeils, & au Conſeil Royal, Controlleur Général des Finances, Surintendant & Ordonnateur Général des Bâtimens, Arts & Manufactures de France.

MONSEIGNEUR,

Comme il n'y a que Dieu qui connoiſſe le prix des Rois, il n'appartient qu'aux Rois à bien connoître ce que valent les autres hommes. Auſſi l'on peut dire que Sa Majeſté ayant réſolu de rendre ſes peuples heureux,

a bien vû que vous étiez celui dont Elle pouvoit se servir pour l'accomplissement d'un si grand dessein. C'est par les lumieres de son esprit si clairvoyant qu'Elle a découvert les rares qualitez que le Ciel vous a données, si propres à exécuter ses ordres. Ses yeux ont pénétré jusques dans vôtre cabinet où ils vous ont vû attaché à regler des affaires trés-épineuses & trés-importantes ; & ç'a été vôtre maniere de vivre occupée & si laborieuse, ou plûtôt cette beauté d'Ame qu'Elle a reconnuë en vous, qui l'a persuadée que vous étiez ce fidelle serviteur dont Elle avoit besoin. Elle a jugé avec raison qu'elle pouvoit attendre une fidelité inviolable d'un homme que le plaisir, l'ambition, & l'amour des richesses ne sont point capables de corrompre ni même de détourner des moindres choses qui regardent son service.

En effet, à qui le Roi pouvoit-il mieux confier les emplois qu'il vous a donnez, qu'à celui qui s'y applique

avec

biens & des richesses des païs étrangers.

Il semble que les biens & les richesses que la France produit elle-même, & qui la font considerer par dessus tous les autres Royaumes, ne soient pas capables de satisfaire au desir que vous avez de la rendre heureuse. Vous voulez que toutes les parties du monde contribuent à son abondance, & viennent comme tributaires du plus grand Roi de la terre, répandre à ses pieds ce qu'elles ont de plus rare & de plus précieux. Vous voulez que l'on voye nos villes opulentes & nos champs chargez de moissons; & que nos mers & nos rivieres couvertes de vaisseaux apportent jusques dans nos ports toutes les richesses des Indes.

Certes y a-t-il rien qui soit plus digne d'une éternelle loüange, que de se servir comme vous faites de la faveur du Roi, non pas pour augmenter vôtre fortune, mais pour accroître la gloire de Sa Majesté & le bien de ses Sujets? Il y a grande apparence que

celui qui porte ses soins jusqu'aux extrémitez du Monde pour la grandeur de son Prince & les interêts de son païs, en conserve encore de plus grands pour le dedans de l'Etat, où vous travaillez si heureusement à toutes les choses necessaires & avantageuses aux peuples.

Aussi c'est par vos continuels travaux, MONSEIGNEUR *qu'en donnant des marques de vôtre zele à nôtre grand Roi, vous donnez en même-temps des témoignages de vôtre affection pour le bien public, & de vôtre grande capacité en toutes choses. C'est par là que vous immortaliserez vôtre Nom, ou plûtôt c'est par tant de bienfaits que vous éleverez vous-même dans les cœurs des peuples un monument d'éternelle durée, & mille fois plus glorieux que tous ceux que l'Art pourroit inventer.*

Mais vos soins ne s'arrêtent pas seulement à pourvoir à tous les besoins du Royaume, vous les étendez encore plus loin. Car dans le desir que vous

avec tant d'assiduité; & qui s'y conduit avec tant de prudence? qui prend lui-même connoissance de toutes choses; qui travaille jour & nuit pour ne pas remettre à d'autres des affaires si importantes; qui n'a d'interêt que celui du Roi & de l'Etat; qui considere tous les Sujets de Sa Majesté comme enfans d'un même pere; qui ne connoît pour parens & pour amis que ceux qui sont les plus affectionnez au service de son Prince; qui s'est aquis une entiere confiance dans tous les esprits par la sincerité de ses paroles; & de qui enfin tous les gens de mérite doivent être assurez qu'il n'aura jamais pour eux que des loüanges dans la bouche, pour leur procurer auprés de Sa Majesté des honneurs & des liberalitez?

Ne soyez pas surpris, MONSEIGNEUR, *si je parle si hardiment de ce que toute la terre remarque en vous. On regarde les personnes constituées en la dignité où vous êtes, avec respect, mais on les regarde comme des Astres*

dont on observe le cours, les qualitez, & les diverses influences. On mesure toutes leurs démarches, on les considere avec attention, & ils ne font point de pas qu'on ne croye être utiles ou préjudiciables à ceux qui sont au dessous d'eux.

Quand on considerera bien quelles sont vos occupations, & quelle est cette administration toute desinteressée, on aura lieu d'attendre de vous beaucoup de grandes choses. On ne doit pas craindre qu'un homme qui a les mains si pures dans le manîment des Finances, souffre desormais que les peuples soient foulez par les exactions cruelles de ceux qui ne pensent qu'à s'enrichir aux dépens du public. On doit esperer plûtôt que nous reverrons dans peu de temps nos provinces rétablies & nos campagnes cultivées, puis que même vous portez vos soins au delà du Royaume, travaillant comme vous faites à l'établissement & à la sûreté d'un commerce nouveau qui doit augmenter nôtre abondance des biens

communiquez vos lumieres; & par vôtre vigilance & vôtre activité, vous leur servez d'exemple à travailler avec plus de zele & de diligence pour la satisfaction du Roi. Aussi quand on pense à toutes les belles choses qui ont été faites depuis que vous en avez la conduite, on croiroit presque que tout cela se fait par enchantement, puis que nous voyons tout d'un coup des Maisons bâties & ornées, des Parcs accomplis, & des Jardins que la Nature regarde comme des productions où elle croit n'avoir point de part.

Cependant, Monseigneur, *si vous faites paroître tant de magnificence dans les Palais du Roi, on ne voit rien de superbe dans vôtre Maison Vous étes le premier qui dans vos bâtimens donnez à tous les sujets de Sa Majesté un exemple de moderation, & qui dans toutes vos actions leur étes un exemple de modestie. Mais cette grande moderation & cette extrême modestie, sont des vertus qui jettent un éclat beaucoup plus brillant que tout ce pompeux appa-*

reïl, ce luxe & ces dépenses excessives, par lesquelles tant d'autres Ministres ont prétendu se signaler.

Mais ce qui n'est pas un moindre sujet d'admiration, & que nous devons considerer comme un gage & une assûrance du bonheur de tout le Royaume, est qu'au lieu de vous voir sans cesse environné de ces gens ambitieux qui prétendent toûjours enrichir les Princes en ruïnant l'État, vous ne donnez une favorable audience qu'à ceux qui trouvent des moyens d'enrichir l'État aux dépens du Roi. Car nous voyons que Sa Majesté a fait elle-même les premieres dépenses de toutes les entreprises où vous avez crû que le peuple aura moyen de profiter, soit par le commerce, soit dans les Manufactures que vous avez établies en divers endroits du Royaume.

Un temps si heureux me fait prendre la liberté de mettre au jour, & sous la protection de vôtre Nom, un Ouvrage que j'ai medité il y a longtemps. Il est vrai que je ne pouvois me resoudre à l'ex-

vous avez de voir cette Monarchie florissante, vous ne vous contentez pas de travailler pour l'honneur du siecle présent, vous songez encore aux siecles à venir. Vous établissez des Academies pour les plus beaux Arts, afin que la France surpassant comme elle fait les autres Nations en grandeur de courage, ne manque pas aussi d'excellens ouvriers pour représenter les actions de nôtre Auguste Monarque, pour immortaliser tous les grands hommes qui ont l'honneur de servir sous lui; & pour se voir un jour embellie de travaux qui soient dignes d'un si grand Empire.

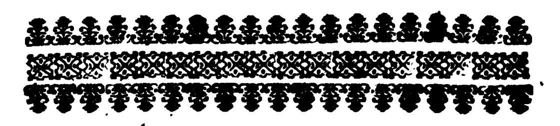
Ceux qui viendront aprés nous, qui jouiront des biens dont Sa Majesté nous enrichit, & qui se seront rendus savans par les connoissances que vous nous procurez dans les Sciences & dans les Arts, ne parleront-ils pas de son regne comme d'un regne tout-à-fait heureux? En quelle idée ne se formeront-ils point de vôtre vertu & de vôtre mérite, quand ils sauront l'estime que vous avez euë

pour la vertu & pour le mérite des autres?

Combien toutes les Maisons Royales ont-elles changé de face depuis que vous en avez la direction: & combien ces beaux lieux sont-ils ornez d'ouvrages magnifiques, & convenables à la dignité du Prince qui les habite? Il y a eû des temps où l'on ne connoissoit ces Maisons que par leurs ruïnes & par le mauvais état où elles étoient. Mais aujourd'hui nous voyons le soin que vous prenez à les rétablir, & nous considerons avec une joye mêlée d'admiration, comme de toutes parts les plus excellens hommes contribuent à l'embellissement de ces superbes édifices.

Voyoit-on avant vous des Surintendans des Bâtimens se donner la peine d'examiner jusques aux moindres desseins de tous les ouvrages qu'on fait pour le Roi? Prenoient-ils comme vous une entiere connoissance des plus petites choses? Vous ne dédaignez pas de vous trouver même souvent parmi les ouvriers: vous ordonnez de leurs travaux; vous leur

com-



PREFACE.

SI je n'avois pour exemple plusieurs grands hommes qui ont écrit des Sciences & des Arts, dont ils n'ont jamais fait profession, j'aurois lieu de craindre qu'on trouvât à redire de ce qu'aujourd'hui j'entreprens de parler d'un Art si éloigné des occupations que j'ai eûës. Mais puis qu'en cela je ne fais qu'imiter les personnes les plus doctes, on ne s'étonnera pas si j'écris de la Peinture, principalement quand on saura que de tout temps j'ai eû une si forte inclination pour ce bel Art, qu'il n'y a guere de parties qui en dépendent dont je n'aye voulu avoir une connoissance exacte, & même où je n'aye quelquefois passé des préceptes à l'exécution.

Il est vrai que j'ai eû cet avantage de connoître les plus excellens Peintres de nos jours, & qu'ayant demeuré quel-

quelques années en Italie, ce fut là que je m'efforçai d'aquerir, autant qu'il me fut possible, encore plus de lumiere de cet Art que celle que j'en avois déja.

Aussi quand je pense à ces Bâtimens antiques, à ces Statuës & à ces Tableaux dont je faisois mon plus grand divertissement pendant le sejour que j'ai fait à Rome, je trouve encore un plaisir extrême à repasser dans ma memoire les images de tant de rares & excellentes choses.

J'avois l'honneur d'être employé auprés de feu Monsieur le Marquis de Fontenay Ambassadeur extraordinaire pour le Roi prés d'Innocent X, & qui dans sa premiere Ambassade prés d'Urbain VIII. avoit déja laissé dans l'Italie une haute estime de cette grande capacité, de cette sagesse & de cette probité qui rendent par tout sa memoire si recommandable. Et c'étoit dans le temps où les troubles de Naples donnoient matiere à ce digne Ministre de faire valoir toutes ses belles qualitez

l'exposer au public, parce que les Arts ne me sembloient pas alors assez estimez pour en faire connoître le mérite & l'excellence. Mais aujourd'hui que le Roi leur fait un si bon accueil, qu'ils ont l'honneur de vôtre appui, & que vos faveurs rappellent les Muses qui étoient bannies, & donnent une nouvelle vigueur aux Sciences & aux Arts, je n'ai plus de répugnance à faire paroître ce que j'ai écrit pour honorer la Peinture, l'une de ces filles toutes divines qui ne fait la cour qu'anx Vertus, & qui à l'envi de la Poësie & de l'Eloquence, travaille à immortaliser les grands hommes.

L'honneur que Sa Majesté m'a fait d'agréer mes Ouvrages, & de me charger d'un emploi où j'aurai sujet de traiter de ces somptueux Bâtimens & de ces riches Manufactures dont vous avez pris la conduite : cet honneur, dis-je, que vous m'avez procuré m'est d'autant plus avantageux, qu'il me donnera lieu de faire connoître à tout le monde les

gran-

grandes choses que vous faites, & de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre trés-humble & trés-obeïssant Serviteur,

FELIBIEN.

m'apprenoit par ses discours,

Je voyois avec beaucoup de plaisir de quelle sorte il se conduisoit pour représenter sur une toile ces grands & nobles sujets dont il avoit formé les ordonnances dans son esprit. J'observois exactement de quelle maniere il dessinoit ses figures, & en prononçoit tous les traits, s'il m'est permis d'user de ce mot, avec une netteté qui faisoit bien voir celle de ses pensées. Je considerois avec un soin tout particulier, comment il mêloit les couleurs ensemble pour donner cette diminution de teintes necessaire à arrondir les corps, à faire paroître les jours & les ombres; & à produire ces divers degrez d'éloignement qui font fuïr ou avancer toutes les parties d'un Tableau: ce qu'il a sû exécuter avec tant d'art & de beauté.

Je commençai chez lui quelques petits Ouvrages pour tâcher de mettre en pratique ses doctes leçons: mais les affaires qui m'occupoient incessamment, ne me donnerent pas le temps

d'a-

d'achever ſeulement la premiere choſe que j'entrepris de faire. C'eſt pourquoi quelque forte paſſion que j'aye eûë pour une ſcience ſi noble, je n'ai jamais pû m'y attacher autant que je l'euſſe ſouhaité. Toutefois le peu d'experience que j'en ai aquiſe n'a pas laiſſé de me faire comprendre, que quelque theorie qu'on ait de la Peinture, on eſt incapable de rien exécuter de parfait ſans une grande pratique, & c'eſt en travaillant que je me ſuis bien apperçû qu'il ſe rencontre mille difficultez dans l'exécution d'un Ouvrage que tous les préceptes ne ſauroient apprendre à ſurmonter.

Car on ne peut bien dire comment il faut donner plus de force, plus de majeſté, & plus de grace aux figures; tout cela dépend de l'excellence du genie du Peintre. On ne peut encore déterminer une meſure aſſûrée pour les diverſes teintes des couleurs, & pour les effets differens de leurs mélanges: c'eſt par une longue experience, une grande pratique & un raiſon-

tez, en travaillant aux affaires les plus importantes qui fussent alors dans l'Europe.

Comme pendant tout le temps de son Ambassade il se passa plusieurs choses trés-considerables qui m'obligeoient d'être presque toûjours auprés de lui, je n'avois que peu d'heures pour me délasser. J'employois néanmoins le peu de temps qui me restoit, ou à visiter les personnes les plus versées dans les Sciences & dans les Arts, ou à voir les Eglises & les Palais.

Entre les Peintres qui paroissoient dans Rome avec davantage de réputation, je puis remarquer ici comme les plus célébres, le Chevalier Lanfranc, le Sieur Pietre de Cortone, & le fameux Mr. Poussin que je nomme le dernier comme le plus jeune des trois. Je pris grand soin de les connoître, & particulierement Mr. Poussin, avec lequel je fis une amitié trés-étroite. Tout le monde sait quel a été son merite; & pour moi je ne croi pas qu'il y ait eu de Peintre qui ait pos-

possedé une plus haute idée de la perfection de la Peinture, ni qui ait mieux sû que lui tout ce qui peut rendre un Ouvrage accompli. Que si nous en voyons de puissantes marques dans ceux que nous avons de sa main, il en donnoit encore de plus fortes preuves par ses discours ; & je suis obligé de confesser que ce fut dans son entretien que j'appris alors à connoître ce qu'il y a de plus beau dans les Ouvrages des excellens Maîtres, & même ce qu'ils ont observé pour les rendre plus parfaits.

Bien qu'il affectât d'être fort retiré quand il travailloit, afin de n'être pas obligé de donner entrée chez lui à plusieurs personnes qui l'auroient interrompu par leurs visites trop fréquentes, je vivois néanmoins de telle sorte avec lui, que j'avois toûjours la liberté de le voir peindre. Et c'étoit pour lors que joignant la pratique aux enseignemens, il me faisoit remarquer en travaillant, & par une sensible démonstration, la verité des choses qu'il m'ap-

ta
cer
où
sûret
doive
lors q
ble qu'

rs
ne-
ra-
onſ-
qu'il
ap-

ſonnement ſolide que toutes ces choſes s'apprennent. S'il y a un moyen pour faire davantage paroître les parties d'un Tableau, pour leur donner plus de force, plus de beauté & plus de grace; c'eſt un moyen qui ne conſiſte pas en des regles qu'on puiſſe enſeigner, mais qui ſe découvre par la lumiere de la raiſon, & où quelquefois il faut ſe conduire contre les regles ordinaires de l'Art. Et de cela on ne doit point s'en étonner, puis que dans la Nature il ſe rencontre mille differentes beautez qui ne ſont rares & ſurprenantes, que parce qu'elles ſont extraordinaires & bien ſouvent contre l'ordre naturel.

Qu'on ne s'imagine donc pas qu'en cet Art, non plus qu'en pluſieurs autres, toutes les regles en ſoient auſſi certaines comme dans la Géometrie, où l'on peut toûjours travailler avec ſûreté; ni qu'un excellent Tableau doive être cenſuré de tout le monde, lors que dans une petite partie il ſemble qu'on n'ait pas obſervé un je ne ſai

quoi

quoi d'Optique, principalement quand ce défaut n'eſt pas conſiderable ; & que l'on a négligé ces moindres choſes pour s'attacher à de plus importantes.

Je ſai bien qu'un excellent Peintre n'eſt pas loüable, ſi dans ſes Ouvrages il y laiſſe des fautes ſi groſſieres, que tout le monde les apperçoive d'abord, & je ſai bien encore que la Perſpective eſt ſi neceſſaire à cet Art, que l'on peut dire qu'elle eſt même de ſon eſſence. Cependant cette partie n'entre pas en comparaiſon avec tant d'autres qu'un Peintre doit ſavoir, & qui ſont d'une étude bien plus longue & plus pénible, puis que ſe conduiſant en celle-là par le moyen de la regle & du compas, la pratique n'en eſt pas moins facile que les regles en ſont aiſées à comprendre, n'y ayant guere d'eſprits, pour peu intelligens qu'ils ſoient, qui ne puiſſent s'y rendre ſavans en trés-peu de temps.

Des gens néanmoins qui n'ont de connoiſſance qu'en cela, ne laiſſent pas

quel-

quelquefois de blâmer hautement un excellent Tableau ; & de vouloir diminuer de l'estime du Peintre, parce qu'il aura omis ou négligé quelque chose qui n'ira pas chercher le point de vûë. Et comme ces Censeurs ont facilement appris la Perspective, mais qu'ils ignorent les parties les plus difficiles de la Peinture, ils se récrient sur ce petit défaut, comme s'ils étoient les Juges souverains des plus beaux Ouvrages ; bien qu'à dire vrai, il se trouve beaucoup de telles gens qui sont fort peu capables d'en connoître tout l'art & toute la perfection.

Pour moi, j'ai appris des plus grands Maîtres, & je l'ai même reconnu par les differens travaux que j'ai vûs, qu'il n'y a jamais eû de Peintre qui ait possedé au dernier degré d'excellence toutes les parties de son Art. Quelques-uns sont ingenieux dans l'invention, d'autres dessinent avec force ; les uns sont savans dans les expressions, & les autres peignent avec beaucoup de grace & de beauté ; mais il y en a peu qui ayent tous ces avantages à la fois,

& si quelqu'un a été assez heureux pour les recevoir du Ciel, il y a toûjours quelque partie dans laquelle il est inferieur à un autre.

L'on doit donc considerer ce qui est de plus excellent dans les Tableaux, & ne pas mépriser les moins parfaits; il est vrai qu'il s'en trouve où l'on rencontre diverses beautez jointes ensemble, & comme ceux-là surpassent de beaucoup tous les autres, j'ai pris plaisir à les voir souvent, j'en ai observé les diverses manieres, & je me suis étudié à en connoître l'excellence.

Pour m'instruire encore mieux, j'ai lû tous les Livres qui ont traité de cet Art; je m'en suis entretenu avec Mr. Poussin, & avec d'autres des plus savans Peintres; & lors que j'allois voir dans Rome ces anciens bâtimens pour en remarquer l'artifice, ou que je visitois ces Vignes & ces Palais remplis de tant de rares Statuës & de riches Tableaux, je prenois un soin particulier de ne rien laisser échaper à mes yeux de tout ce qui meritoit d'être consideré.

Cette grande estime que j'avois pour ces

ces beaux Arts, fit qu'étant de retour en France j'employai les heures de mon loisir à mettre par écrit ce que j'en avois appris, & à ranger sous quelque ordre les observations que j'en avois faites; & c'est sur ces remarques que j'ai établi les principaux fondemens de cet Ouvrage. Mais ayant jugé que pour mieux donner connoissance de la Peinture aux Gens de Lettres aussi-bien qu'à ceux qui veulent en faire profession, il faloit parler des Peintres & de leurs Tableaux, j'ai crû devoir faire des entretiens familiers dans lesquels on pût apprendre ce qui regarde les vies de ceux qui ont été les plus célébres, & où en rapportant quelques-uns de leurs Ouvrages j'eusse lieu de faire remarquer tout ce qui appartient à l'excellence de cet Art.

Comme l'Architecture & la Peinture ont beaucoup d'union l'une avec l'autre, parce qu'elles ont toutes deux pour fondement le dessein, & pour objet la belle proportion, il m'a semblé que je pouvois d'abord dire quelque chose des bâtimens qui sont les

dépositaires des beaux Tableaux. Etant même necessaire de ne pas ignorer quel est l'Art de bien bâtir, dont la beauté contribuë si fort au plaisir de la vûë. Toutefois comme mon principal but n'a pas été de traiter à fond cette matiere, je n'entre pas dans le détail, je me contente de former une idée generale de son excellence, & de découvrir en quoi consiste la science d'un Architecte. Aprés avoir fait voir qu'elle tire ses principes de la raison, dont les lumieres doivent être l'unique guide & les seuls instrumens de celui qui travaille à de grandes entreprises, je tâche de montrer qu'un veritable Architecte n'agit pas simplement sur des exemples, & ne se conduit pas seulement par des regles que d'autres ayent pû inventer, mais qu'il se forme lui-même un modelle parfait qui n'est point composé d'un amas confus de diverses pieces prises de plusieurs autres Ouvrages, comme l'on en voit assez, son principal dessein étant toûjours de ne rien faire qui ne convienne à son sujet.

Ce

Ce diſcours qui comprend ce que c'eſt que la proportion & la grace, donne entrée à un autre où je parle des qualitez neceſſaires à un ſavant Peintre ; enſuite dequoi je commence à rapporter ce qui regarde les Vies & les Ouvrages de ceux qui ont excellé dans cette profeſſion.

J'ai pris pour titre de mon Livre celui d'Entretiens, parce qu'en effet l'on ne peut mieux faire pour s'inſtruire dans cet Art, que d'en parler ſouvent avec les perſonnes qui s'y connoiſſent. Et j'ai ſû de quelques-uns des plus grands Maîtres, qu'ils n'ont point trouvé de moyen plus utile pour profiter de leurs études, que de s'en entretenir avec les plus ſavans, & de méditer ſans ceſſe ſur les plus beaux Ouvrages, dont ils gardoient une idée dans leur eſprit ſur laquelle ils tâchoient de former enſuite la beauté de leurs conceptions.

Encore que le Dialogue ait été en uſage parmi les plus ſavans hommes de l'Antiquité, je ſai bien néanmoins qu'il ne plaît pas à tout le mon-

monde, parce qu'il est souvent rempli de plusieurs discours qui s'éloignent du principal sujet, & où l'Auteur en pensant mieux marquer le caractere de la conversation, ne laisse pas d'ennuyer le Lecteur qui ne cherche qu'à s'instruire promtement de ce qu'on promet de lui enseigner. Mais je sai bien aussi que quand on veut retrancher les choses inutiles & se renfermer dans son sujet, cette maniere d'écrire est trés-propre pour traiter des Arts & des Sciences; & l'on en voit des meilleurs Ecrivains de ce temps qui ne sont pas moins agréables que remplis de beaucoup d'érudition. Le Dialogue de Mr. Sarazin qu'il n'a fait qu'à l'imitation de celui de la lecture des vieux Romans de Mr. Chapelain, comme il l'a dit lui-même, fait bien voir que nôtre Langue peut, comme les autres, souffrir ces sortes d'Ouvrages, quand ils sont traitez par des personnes aussi savantes que ces Messieurs, dont le dernier en a fait plusieurs qui peuvent servir de modelle en ce genre d'écrire.
Mais

Mais quoi qu'il soit bien difficile de les égaler, on ne peut manquer toutefois de les suivre. Et c'est pourquoi je n'en ai pas fait difficulté, ayant tâché, autant que j'ai pû, de ne faire point trop d'interruptions par des demandes & des repliques, qui est la seule chose à mon avis qui ennuye le plus, & qui peut avoir rendu les Dialogues moins agréables à quelques-uns.

Toutefois comme les goûts sont differens en toutes sortes de choses, je ne sai pas si mon dessein sera approuvé de tout le monde, mais pour qu'il en soit mieux reçû j'ai mêlé parmi les préceptes de l'Art d'autres discours divertissans, afin que les Gens de Lettres ne se lassent pas, & que les Peintres ne croyent pas aussi que j'affecte trop de vouloir donner de continuelles leçons.

Je ne doute pas que quelques-uns ne m'accusent d'écrire beaucoup de choses des Peintres Anciens, que Pline & d'autres Auteurs ont rapportées avant moi; & que pour ce qui regarde les Modernes, je ne fais que sui-

vre ce que Vasari, Borghini, Ridolfi, le Cavalier Baglion, & quelques autres en ont écrit assez amplement. C'est dont je demeure d'accord, & je ne prétens pas aussi parler de Peintres inconnus, & dont l'on n'ait jamais rien dit: mais il y en a plusieurs que ces Ecrivains ont bien voulu comprendre parmi les autres, desquels je n'ai pas jugé à propos de grossir mon Ouvrage, parce qu'il n'y a rien ni en leur vie, ni dans leurs Tableaux qui soit digne de remarque.

Comme je n'ai pû connoître les Peintres les plus estimez que par ceux qui ont eû soin d'en faire la vie, je me suis servi de leurs memoires. Mais mon dessein étant de faire voir en nôtre Langue ce qu'on a écrit d'eux en Latin & en Italien, j'ai tâché de ne rapporter que ce qu'il y avoit de plus considerable, & qui pouvoit davantage instruire & divertir tout le monde.

C'est pour cela que je n'ai point parlé de quantité de Peintres dont nous ne voyons plus rien; que je n'ai pas voulu écrire une infinité de petites

tes histoires & de contes assez fades, dont Vasari a rempli ses Livres, & que j'ai laissé tous ces grands catalogues de Tableaux qui grossissent les volumes de ces Auteurs Italiens. Mais en échange j'ai pris soin de marquer quelques actions & quelques évenemens particuliers ausquels les Peintres dont je parle ont eû part, ou qui leur ont donné sujet de faire quelques Ouvrages.

Je ne défere pas aussi toûjours au jugement de ces Ecrivains: car je prétens être dans un païs de liberté, où l'on peut dire son sentiment sur toutes sortes de Tableaux, & rendre témoignage à la Verité en toutes choses. Il me semble même qu'on ne peut bien faire connoître la capacité d'un Ouvrier ni la beauté de son travail, si l'on ne remarque ce qu'il y a de bon & de mauvais; & lors qu'on en reprend quelque partie, c'est comme une preuve que l'on a de l'estime pour les autres.

Vasari ayant écrit dans un temps où beaucoup de Peintres dont il parle étoient encore vivans, il a plus pensé

à les loüer qu'à faire connoître leur veritable mérite, affectant toûjours d'élever ceux de son païs pardessus les Etrangers, suivant l'inclination naturelle des Ultramontains.

Pour moi, quand je viendrai à faire mention de nos derniers Peintres François, je n'oublierai pas ceux qui ont mérité quelque estime. Comme l'on n'a pas lieu de croire que l'interêt ni l'envie me fassent rien dire qui soit desavantageux aux uns plûtôt qu'aux autres, on peut croire que si j'en fais quelque jugement, ce sera sans dessein de nuire à leur memoire: mais plûtôt avec intention d'être utile à ceux qui étudient d'aprés eux, lesquels doivent toûjours considerér exactement ce qui est digne d'être imité, & ne se pas laisser surprendre par des choses qui ne méritent pas d'être estimées.

J'aurai pourtant cet avantage de parler avec éloge d'un * Peintre François qui a été l'honneur & la gloire de nôtre Nation, & qu'on peut dire avoir enlevé toute la science de la Peinture, comme d'entre les bras de la Grece & de l'Italie

*Mr. Poussin.

lie pour l'apporter en France, où les plus hautes Sciences & les plus beaux Arts ſemblent s'être aujourd'hui retirez. Ses Tableaux dont le cabinet du Roi eſt enrichi, & tant d'autres qui ſont répandus en divers endroits de l'Europe, ſerviront de témoins irreprochables aux choſes que j'avancerai en parlant de ce grand homme.

J'avoüe que l'eſtime que nôtre grand Monarque pour les Ouvrages de ce fameux Peintre, & pour ceux de tous les Maîtres les plus ſavans, eſt une des choſes qui a le plus contribué à me faire écrire ſur cette matiere, que j'aurois peut-être laiſſée à traiter à quelque autre. Mais voyant comme Sa Majeſté prend ſoin de faire fleurir en France tous les beaux Arts, & particulierement celui de la Peinture, il m'a ſemblé que j'étois obligé d'expoſer en public ce que j'en avois remarqué, puis que le Roi lui-même n'omet rien de tout ce qui peut contribuer à le faire paroître avec honneur; à l'exemple de tous les plus grands Princes qui ont été, dont pluſieurs ne ſe ſont pas contentez d'admirer

rer une ſcience ſi élevée, mais encore ont voulu avoir part au plaiſir qu'il y a de produire de ſi beaux Ouvrages.

J'écris donc pour contribuer de ma part aux nobles deſirs de Sa Majeſté qui travaille inceſſamment pour la gloire de ſon Etat; j'écris pour l'honneur de cet Art, qui paroît aujourd'hui en France avec un nouveau luſtre; j'écris pour la ſatisfaction des honnêtes gens, qui ſont bien aiſés de s'en inſtruire; & j'écris pour moi-même qui prens plaiſir dans l'entretien de tant de choſes agréables & divertiſſantes. Peut-être qu'il y aura auſſi des Peintres à qui ces diſcours ne feront pas deſagréables; & quoi que les plus ſavans ayent moins beſoin d'être inſtruits que les autres, j'eſpere néanmoins que ce feront eux qui conſidereront plus volontiers ce que je rapporterai, & qui me ſauront bon gré d'avoir fait voir en nôtre Langue des choſes qui peuvent contribuer à faire connoître le mérite & l'excellence de leur profeſſion.

ENTRE-

ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

PREMIER ENTRETIEN.

COMME le Roi voulut il y a quelque temps que les plus sçavans Architectes de son Royaume examinassent un modelle qu'on a fait de tout le Louvre, afin d'avoir leur avis sur ce qui reste à bâtir pour le devant de ce superbe édifice : Pymandre qui de tous mes Amis est celui qui a le plus de curiosité pour ces beaux ouvrages, m'engagea d'aller voir avec lui le dessein de ce magnifique Palais.

Nous trouvâmes dans la chambre où étoit ce modelle plusieurs personnes dont nous prîmes grand plaisir d'entendre les differens jugemens qu'ils en faisoient.

Cet ami qui a le sens bon & le goût assez délicat en toutes choses, observoit exactement ceux qui sembloient avoir plus de connoissance de cet Art. Et de vrai, l'amour qu'il a pour l'Ar-

l'Architecture fait qu'il en remarque fort bien toutes les beautez, & qu'il parle avec beaucoup de jugement de la distribution d'un bâtiment & des ornemens qui servent à l'embellir.

Cependant n'étant ni l'un ni l'autre de profession à donner nos avis, nous considerâmes sans rien dire le modelle de cet édifice admirable, qui sera un jour l'une des merveilles du monde. Aprés quoi nous descendîmes dans la grande sale du Louvre, où nous demeurâmes quelque-temps à nous entretenir de ce que nous avions entendu dire à des gens qui prétendoient être fort sçavans dans l'art de bâtir.

Pymandre ne pouvoit assez admirer les divers sentimens des hommes, & comme quoi ils sont si souvent de differens avis en toutes choses. En combien de figures, me disoit-il, ce modelle nous auroit-il paru nagueres, si ceux qui l'examinoient avec tant de soin avoient pû lui donner la forme que chacun lui souhaitoit? Au lieu d'un dessein nous en eussions veû une douzaine; & si ces douze-là avoient été exposez au jugement de quelques autres personnes, je ne doute pas qu'ils n'eussent été multipliez encore de la même sorte; parce que chacun trouve toûjours à redire aux choses qu'il voit, ou plûtôt desirant d'avoir part à leur production, tâche au moins de mettre ses pensées au jour quand il n'y peut travailler en effet.

C'est pourtant, lui dis-je, au milieu de toutes ces differentes pensées que se trouve engagé celui qui a l'intendance de tous ces bâtimens. Ne vous semble-t-il pas qu'un Prince ou celui qui commande sous ses ordres, doit avoir des lumieres d'autant plus grandes qu'il

eſt comme le ſeul juge de tant de deſſeins qu'on lui préſente, qui ayant tous des beautez differentes ſont capables de tenir l'eſprit en ſuſpens dans l'incertitude du choix qu'il en doit faire ?

C'eſt, dît Pymandre, ce qui me faiſoit tantôt penſer quelle doit être la ſcience d'un Architecte qui entreprend un ſi grand ouvrage; quelle eſt la force d'eſprit de celui qui doit donner le mouvement à une ſi haute entrepriſe; & quelle eſt la grandeur d'ame du Roi qui aprés avoir établi la paix dans ſon Royaume, travaille encore avec tant de ſoin à en augmenter la gloire.

Pour moi je vous avoüe que dans le plaiſir que j'ai de voir former tant de nobles deſſeins, je reſſens une ſecrette douleur quand je penſe que des travaux de ſi grande étenduë m'ôtent en quelque ſorte l'eſperance de les voir dans leur perfection; & j'envie à la poſterité la joye qu'elle aura de contempler ces grandes choſes achevées, que nous ne voyons préſentement qu'en idée.

Pourquoi, lui repartis-je, voulez-vous que nous ne les voyions pas achevées? Ne ſçavez-vous pas qu'il n'y a pas ſix ans que l'on commence à travailler de nouveau à l'achevement du Louvre; & cependant conſiderez combien l'ouvrage eſt avancé ? Et quand il arriveroit que ni vous ni moi ne verrions pas de nos yeux l'accompliſſement de ces beaux édifices, laiſſons-nous de le voir déja des yeux de l'ame dans la connoiſſance que nous avons que la France eſt gouvernée par un Roi qui s'applique ſi fort à la rendre floriſſante.

Je demeure d'accord, dît Pymandre, qu'on

ne doit pas simplement regarder la grandeur d'un Etat au moment qu'on le considere : mais d'ailleurs vous sçavez aussi qu'il n'arrive pas toûjours que l'on mette entierement à execution tous les desseins qu'on se propose de faire, parce qu'on les forme souvent trop grands & trop difficiles.

Cela pourroit arriver, lui repartis-je, à un Prince qui n'auroit pas cette jeunesse, cette grandeur de courage & cette fermeté inébranlable de nôtre Auguste Monarque ; mais toutes ces belles qualitez qu'il possede souverainement, nous doivent persuader qu'on verra dans peu d'années tous ces beaux travaux entierement accomplis.

Toutefois, repliqua Pymandre, à considerer les choses selon le cours ordinaire, nous voyons que les hommes font souvent des projets que le temps ou les affaires ne permettent pas d'executer.

On peut répondre à cela, lui dis-je, qu'il est toûjours digne d'un Roi & de tous les grands hommes, de concevoir des desseins extraordinaires. Leur gloire ne consiste pas seulement dans la fin qu'ils ont envisagée d'abord, mais elle éclate dans la volonté qu'ils ont de s'immortaliser par les difficultez de ce qu'ils entreprennent, & par ces hautes pensées qui les font paroître d'un esprit élevé au dessus des autres hommes.

On sçait bien qu'un Roi ne bâtit pas lui-même son palais, & comme on ne lui pourroit imputer les défauts qui se trouveroient dans l'ordre de l'Architecture, de même il n'est pas responsable de l'ouvrage quand il ne s'avance

pas

pas autant qu'il le souhaite. Que si cet ouvrage est promtement achevé & que l'execution en soit belle, on estimera ce Prince-là bien-heureux d'avoir vécu dans un temps où il aura trouvé des ouvriers capables de mettre au jour ses grands desseins, & les ouvriers auront part à l'honneur de ces beaux travaux & à la bonne fortune d'un regne si glorieux.

Mais quand leur science & leur art ne pourroit atteindre à la grandeur de leurs conceptions, ni repondre entierement à ce qu'on attendoit d'eux, croyez-vous que la gloire d'un Roy en diminuât pour cela? Non certes, car en quelque état que soient ces grands ouvrages, ils ne laissent pas de faire connoître son nom à la posterité.

Les Pyramides d'Egypte n'ont rien de considerable que leur grandeur prodigieuse: cependant la memoire des Rois qui les ont fait bâtir ne s'est pas renduë moins célébre par ces sortes de monumens, que celle des Grecs & des Romains par la structure magnifique de leurs temples & de leurs palais. Les restes de l'ancienne Persepolis que l'on voit encore aujourd'hui, impriment dans l'ame de ceux qui les regardent une haute idée de la puissance des Rois de Perse, bien que dans ces ruines on n'y voye aucun vestige de cette beauté qui a paru dans celles d'Athenes & de Corinthe.

De sorte que si ces grands ouvrages des Perses & des Egyptiens, quoi que brutes & mal polis, sont des marques éternelles de la grandeur de leurs Monarques; ne m'avoüerez-vous pas que quand un Roi, considerable par sa puissance & par la force de son esprit, prend

lui-même le soin des affaires de son Royaume, tout ce qu'il fait faire est alors beaucoup plus parfait, parce qu'on y remarque un caractere de la dignité de sa personne & de la grandeur de son ame ? Comme il est le premier mobile qui donne le mouvement à toutes choses, il ne choisit que des personnes capables & intelligentes pour executer ses volontez ; de maniere qu'il voit avec plaisir des hommes vigilans, des Ministres incomparables qui ramassent, pour ainsi dire, toutes ses lumieres pour s'en éclairer eux-mêmes ; qui sçavent agir fidelement sous ses ordres, & qui travaillent avec un amour & un zele plein d'ardeur à laisser de toutes parts des marques de sa Majesté & de sa puissance. Il regarde avec joye ces beaux genies des Sciences & des Arts, qui secondant ses nobles desirs s'employent à faire paroître la grandeur de l'Etat, & à immortaliser celui qui le gouverne.

Ainsi pendant que les Rois d'Egypte, les Grecs & les Romains ont été comme les maîtres des autres Nations, on voyoit chez eux les plus sçavans hommes de la terre contribuer à la gloire de leur gouvernement.

Combien de temps avons-nous été en France sans connoître l'excellence de la Peinture, ni la veritable façon de bien bâtir ? Il n'y a pas deux cens ans que nous commençons d'en discerner les beautez & de bien juger de la raison qui a porté les anciens maîtres à en former un Art si excellent.

Ce n'est pas que nos premiers Rois n'ayent fait une infinité d'édifices, qui marquent encore assez aujourd'hui leur puissance & la gran-

deur

deur de cet Etat ; mais cependant comme ils manquoient d'hommes qui pûssent executer dignement leurs intentions, vous voyez bien que dans ces grands ouvrages qui paroissent principalement par nos Eglises, il n'y a que le zele des Princes., la dévotion des peuples, & la grandeur des bâtimens qui soient dignes d'admiration. S'il y eût eu alors des ouvriers plus sçavans dans l'Architecture, ces ouvrages marqueroient avec autant de lustre & d'éclat la grandeur de nos Rois, que ces restes de la Grece & de l'Italie font connoître quelle a été celle de leur Empire & de leurs Républiques.

Car ce n'a été qu'un peu avant François premier que les Architectes & les Peintres de France ont comme ouvert les yeux pour reconnoître combien leur science étoit inferieure à celle des Anciens Grecs & Romains. Mais aussi vous m'avoüerez que depuis cent ans l'on a commencé de faire ici des Travaux qui donnent sujet d'esperer qu'un jour nous ne cederons en rien à toutes ces anciennes Monarchies, aussi-bien en ce qui regarde les Arts, comme en toute autre chose.

On peut même dire que dés à present nous voyons paroître ce jour fortuné, puisque dans le dessein que le Roi a de faire connoître à la posterité la grandeur de son regne, il embellit ses maisons & remplit son royaume de toutes sortes de grands hommes, par les bienfaits dont il comble les habiles gens.

Car dites-moi, je vous prie, peut-on mieux traiter les Sciences que de vouloir connoître

comme il fait toutes les perſonnes de lettres & de merite, non ſeulement qui ſont dans toutes ſes Provinces, mais encore dans les pays étrangers, afin de leur faire part de ſes faveurs? Peut-on prendre plus de ſoin des beaux Arts, que d'établir comme il a fait une Academie de Peinture & de Sculpture? Il la loge auprés de ſon Auguſte perſonne; il la comble d'honneurs & de privileges pour relever l'eſtime qu'on en doit avoir; & pour la rendre d'autant plus célebre à l'avenir il y entretient des Profeſſeurs qui enſeignent la jeuneſſe, il y propoſe des prix de temps en temps pour donner de l'émulation aux étudians, il en choiſit même tous les ans quelques-uns qu'il envoye en Italie afin de ſe perfectionner davantage dans cet Art.

Ces riches Manufactures de tapiſſeries où l'on travaille tous les jours, ne ſont-elles pas des marques évidentes & avantageuſes des ſoins que ce grand Monarque ſe donne lui-même pour la gloire de l'Etat & pour le bien de ſes peuples.

C'eſt une choſe digne d'admiration de voir de quelle maniere il ſçait bien juger de toutes les belles choſes. Cependant il ne s'aſſure pas toûjours ſur ſes propres connoiſſances, mais il fait examiner par les plus ſçavans hommes les deſſeins de tous les ouvrages qu'il fait faire, afin qu'il ne manque rien à leur perfection. Et vous voyez quelle circonſpection l'on apporte dans ce qui reſte à finir au Louvre, & à ne rien faire, je ne dis pas qui ne ſoit auſſi excellent que ce qui eſt déja fait, mais qui ne ſurpaſſe de beaucoup tout ce que nous en voyons.

Peut-on, me dît Pymandre, ajoûter quelque cho-

chose à son premier dessein, & ne suffit-il pas de l'achever aussi-bien qu'il est commencé? Car si l'on augmente ou qu'on diminuë les ordres & la disposition de ce grand édifice, ne paroîtra-t-il pas composé de plusieurs parties differentes, comme nous en voyons déja dans la grande Galerie & dans le côté des Tuilleries.

Ceux-là se trompent fort, repartis-je, qui croyent que les Tuilleries & le Louvre ont été bâtis pour un même dessein; je ne sçai pas si vous sçavez bien vous-même que ce sont deux differens Palais. Quand le Roi Henri second fit commencer le Louvre, on ne pensoit alors ni à la grande Galerie ni aux Tuilleries. Ce fut la Reine Catherine de Medicis qui fit bâtir les Tuilleries pour en faire sa demeure; & Henri le Grand les joignit depuis au Louvre par le moyen de cette Galerie.

Vous pouvez bien croire que si alors on eût formé un dessein du Louvre aussi grand qu'il est à présent, l'on auroit pris d'autres mesures pour la distribution d'un bâtiment tel que celui-là. Les Architectes qui travailloient en ce temps-là étoient sans doute assez intelligens pour connoître ce qui appartient à la composition & à l'ordonnance d'un si grand ouvrage. Mais comme chacun d'eux avoit un dessein particulier, * celui qui conduisoit le Louvre fit le sien selon la grandeur que l'on en avoit déterminée alors; & † celui qui a bâti les Tuilleries chercha de satisfaire aux volontez de la Reine Catherine, qui vouloit avoir un Palais particulier & separé de celui du Roi.

Cependant ces excellens hommes ont admirablement réussi dans ce qu'ils ont fait; & s'il

 s'est

* Le sieur de Clagni. † Philbert de l'Orme.

s'est trouvé ensuite que pour joindre ces deux maisons on n'a pas gardé une égale symetrie dans cette grande Galerie, c'est parce qu'elle a été faite à plusieurs fois. D'abord elle n'alloit que depuis le Louvre jusques aux murailles de la ville qui étoient derriere S. Thomas. C'est pourquoi la partie qui est la plus proche des Tuilleries & qui a été faite la derniere, est d'un ordre plus grand & plus magnifique. Car ceux qui furent employez à ce travail, voyant qu'on vouloit joindre tous ces bâtimens, crurent qu'ils en devoient faire les parties plus puissantes pour être mieux proportionnées au tout, puisque c'est en effet ce qui donne davantage de noblesse & de majesté aux grands Palais.

A présent qu'il est question de finir le Louvre & d'en faire le devant, vous voyez bien que c'est un ouvrage où les plus sçavans hommes d'aujourd'hui peuvent dignement travailler. Car comme il faut en quelque façon s'assujetir au premier bâtiment pour ne rien faire qui sorte des mesures qu'on y a gardées, & que d'ailleurs on peut aussi former quelque chose qui en soit different; c'est dans cette rencontre qu'un excellent Architecte pourra faire paroître sa science & son jugement.

Celui qui est obligé non seulement de produire un ouvrage nouveau, mais encore de suivre ce qu'un autre a déja fait, acquiert sans doute une réputation d'autant plus grande qu'il réüssit mieux dans cet assemblage de differentes parties. Vous souvient-il combien nous admirions dernierement le devant d'un * bâtiment qui est proche de la Place Royale ; par-

* L'ancien Hôtel de Carnavalet.

parce que * l'Architecte non seulement a conservé ce qu'il y avoit de beau dans l'ancien portail, mais il a joint avec tant d'art & d'industrie ses pensées à celles du ‡ Maître qui avoit travaillé devant lui, qu'il semble que l'ancienne sculpture soit comme un précieux joyau qu'il ait richement enchassé dans ce qu'il a fait de neuf? De sorte qu'en voyant cet ouvrage on ne sçait lequel estimer le plus, ou l'art dont il s'est servi pour conserver, comme il a fait, ce qu'il y avoit de beau dans le vieux portail, ou la science avec laquelle il a rebâti le devant de cet Hôtel. Ainsi jugez quel avantage c'est à un grand homme de trouver une occasion aussi favorable qu'est celle de travailler au Louvre, puis qu'il aura lieu d'en surpasser le premier dessein par la grandeur & la beauté de ses pensées, & de donner un nouveau lustre à ce qui est déja fait.

Pour moi, quand je pense quel doit être un Architecte, je ne m'étonne plus des difficultez que l'on a d'en rencontrer beaucoup d'assez excellens pour des entreprises aussi importantes. C'est ce qui me donne de l'estime & de la veneration pour ceux qui portent dignement ce nom. Car dites-moi, je vous prie, combien peu en voyons-nous qui entrent dans ces hautes méditations & dans ces profonds raisonnemens, par lesquels les Anciens ont si heureusement trouvé l'art de bien bâtir? Croyez-vous qu'il y en ait beaucoup de ceux qui s'en mêlent aujourd'hui qui sçachent pourquoi l'on a inventé tous ces ordres differens, ces divisions si justes, & ces ornemens qui embellissent l'architecture? Ceux qui ont trouvé la beauté des

* Monsieur Mansart. ‡ Jean Goujon.

bâtimens n'en ont pas cherché la raiſon en meſurant ſeulement les ouvrages de leurs prédeceſſeurs, comme font aujourd'hui la pluſpart de ceux qui les veulent imiter. Ils ont premierement recherché cette raiſon dans toutes les choſes que la nature leur fourniſſoit de plus regulier ; mais enſuite ils ont élevé leur eſprit plus haut pour découvrir la cauſe de ce qu'il y a de plus parfait. Ils ont veû que les choſes ne ſont excellentes que quand elles ſont utiles : qu'elles ne peuvent être utiles que par le rapport qu'elles ont entre-elles. C'eſt ce qui leur a fait connoître qu'il y en a qui ne ſont capables de ſervir utilement, qu'autant qu'elles ſont plus ou moins ſolides. Ainſi ils ont fait differens ordres de bâtimens ſelon leurs differens beſoins ; ils ont donné plus de force aux uns & moins aux autres. Mais ils ont connu en même-temps que ce qui ſert à la ſolidité ſert auſſi à la beauté ; que quand les parties qui doivent porter davantage ſont plus fortes que celles qui portent le moins, alors les unes & les autres contribuent par cette bienſeance ſi utile à former la beauté.

Or il eſt certain que tout ce que les Anciens ont arrêté pour la diſtribution des parties d'une maiſon, tant de celles qui ſont neceſſaires pour la commodité des appartemens, que de celles qui regardent la decoration, ils en ont trouvé les regles dans ce rapport que les choſes doivent avoir les unes avec les autres. Ils ont connu que la beauté ne paroît que par la convenance des parties ; & aprés avoir bien compris de quelle ſorte on peut proportionner toutes ces differentes parties pour rendre

visible cette beauté ; ils en ont établi des maximes générales pour servir à ceux qui veulent se conduire selon leurs principes.

Mais comme ce n'est pas assez à un Peintre qui veut passer pour habile homme de sçavoir toutes les proportions d'un corps, mais qu'il doit avoir une notion générale de toutes les choses qui regardent son art ; de même il ne suffit pas à un Architecte de ne pas ignorer toutes les differentes façons de bâtir, les ordres des Anciens & les mesures qu'ils ont gardées. Il en doit sçavoir toutes les raisons, puisque ces differentes manieres, ces ordres & ces mesures n'étant tirées que de la Raison, elles doivent changer autant de fois que la Raison le veut.

Il faut outre cela que celui qui entreprend de grands ouvrages soit doüé d'une infinité de belles connoissances, s'il prétend meriter par là l'estime & l'admiration de tout le monde. C'est pourquoi Pythius qui bâtit à Prienne ce temple fameux de Minerve, vouloit qu'un Architecte eût de tous les arts une science aussi parfaite que ceux même qui ne font profession que d'un seul art.

Il est certain, dît Pymandre, que dans ces sortes de travaux, comme dans tous les autres, on y connoît toûjours le genie de l'Auteur : & l'on voit bien même s'il a excellé en quelque partie, ou s'il y en a d'autres qu'il ait entierement ignorées.

Un Architecte, lui repartis-je, qui veut rendre un bâtiment parfait, doit, ce me semble, avoir deux principales fins dans tout son ouvrage. La premiere est d'achever cet ouvrage selon l'intention de celui qui fait bâtir ; & l'autre de l'ac-

complir dans cette beauté & cette perfection que lui enseigne la Raison & les regles de son art. Or il est vrai qu'il ne peut parvenir à cette perfection & à cette beauté, s'il ne garde un ordre & une disposition dans ce qui concerne la quantité & la qualité des parties qui doivent composer tout son ouvrage.

Et parce qu'on n'en doit jamais entreprendre aucun, qu'on ne veuille le finir dans son tout, aussi-bien que dans chacune de ses parties; il est important, outre l'ordre qu'il faut tenir dans la distribution des parties, qu'il y ait encore entre elles une correspondance de mesures qui ait un tel rapport avec le tout, qu'en proposant la mesure d'une seule partie, on sçache la grandeur du tout; & qu'en connoissant la grandeur du tout, on puisse juger aussi de la grandeur de chacune de ses parties. Cette correspondance de mesures est ce qu'on appelle Symetrie.

Et comme les bâtimens doivent être non seulement utiles, mais conserver une noblesse qui les rende recommandables; il faut prendre garde d'un côté à trouver dans la distribution des appartemens toutes ses commoditez; & de l'autre à faire paroître dans l'Architecture & dans les ornemens qui l'enrichissent, une beauté & une bienseance proportionnée à leur grandeur & à leur usage.

C'est pourquoi ce n'est pas assez d'avoir une mesure commune qui serve de regle pour la grandeur des parties; il faut encore trouver un ordre pour bien arranger les choses qui sont composées de plusieurs parties, pour les comparer les unes aux autres, & pour les mettre chacune dans leur place. Ce qui se fait par la consideration qu'on apporte à les bien disposer, non

pas

pas comme grandeurs & quantitez du plan de l'ouvrage : mais comme membres de l'élevation de l'édifice. Et c'est cette belle disposition que les Grecs nomment Eurythmie.

Or comme les choses que l'on considere de prés & qui sont élevées, paroissent à nos yeux tout d'une autre maniere, que celles qui sont éloignées de nous, & que l'on voit ou basses ou moins exhaussées; & que les objets qui sont dans un lieu renfermé font encore un autre effet à la veuë que ceux qui sont à découvert; c'est dans ces differens aspects & dans ces diverses situations qu'un sçavant Architecte doit employer ses lumieres & ses connoissances pour bien conduire ce qu'il veut exposer en public.

Pour cela, aprés avoir disposé ses grandeurs & ses diminutions selon les lieux & les bâtimens qu'il entreprend de faire ; il cherche d'abord à concevoir une noble idée de son dessein, & lors qu'il la posséde il établit une mesure qui lui sert de loi & de raison, par laquelle il ordonne avec seureté des changemens de toutes les choses qui entrent dans la composition de ce qu'il veut bâtir.

Quand il a une fois déterminé ses mesures, & choisi les ordres qu'il veut suivre, il travaille à la proportion des parties & aux ornemens qu'elles sont capables de recevoir : & ainsi par la force de son imagination, par la conduite de son jugement, & par les regles de son art, il donne à tout son ouvrage, cette union & cet accord qui le rendent agreable.

Mais cela ne se fait pas en un moment, & par une saillie ou une promptitude d'esprit, comme beaucoup d'autres productions dont une par-

partie de la beauté & de la grace dépend seulement de la vivacité de l'imagination qui les enfante, & de la diligence avec laquelle ils sont executez. Car comme les idées des choses sont pures & simples, il est necessaire lors qu'un Architecte prétend les unir à la matiere, qu'il épure aussi cette matiere pour la rendre capable de cette union, ce qu'il ne peut faire qu'avec beaucoup de raisonnemens, & en reformant plusieurs fois son dessein. Il doit même examiner toutes les parties interieures & faire comme l'anatomie de tout le corps de son ouvrage, avant que de travailler à sa décoration exterieure : imitant en cela les plus excellens Peintres, qui, pour mieux vêtir leurs figures, les desseignent toutes nuës auparavant, & marquent jusqu'aux nerfs, aux muscles & aux moindres apparences, afin d'être assûrez que sous les vêtemens qu'ils font ensuite il y a un corps caché.

Le corps de l'homme à mon avis lui peut encore servir d'un parfait modelle, pour observer comme quoi toutes les parties interieures en sont disposées avec un si bel ordre & une si sage dispensation, qu'elles ont toutes un rapport & une communication les unes avec les autres selon la necessité de leurs fonctions : car il n'y a point de partie noble, ni même d'os, de veines, ni de fibres qui ne soient placez avec raison.

Et comme les organes du corps ont rapport à l'ame qui les fait mouvoir, il faut aussi que toutes les parties d'une maison ayent relation avec le maître qui la doit habiter : car si l'on ne recherche les choses que pour l'usage des sens, ce sont eux qu'il faut tâcher de satisfaire

lors

lors qu'on entreprend de bâtir. Ainsi les lieux qui sont destinez pour y manger, doivent être disposez d'une maniere propre pour cela; ceux qui sont reservez pour la musique ne sont pas bien bâtis s'ils ne le sont de telle sorte que les voix y soient entenduës facilement. La structure des Eglises & des lieux d'oraison, doit par elle-même élever nos yeux & nos cœurs au Ciel. Mais parce que de tous les sens il n'y en a point qui prenne tant d'interêt dans les ouvrages de l'Art que la veuë, il faut faire en sorte qu'elle soit satisfaite dans tout ce qu'elle peut découvrir.

Ce n'est donc pas encore assez de déterminer les mesures des colomnes & de tous les autres membres de l'Architecture selon la grandeur de l'édifice. Il faut qu'il y ait une proportion de ces mêmes mesures avec l'œil de celui qui les voit, c'est à dire que de l'endroit où ce même œil sera placé, il puisse découvrir toutes les beautez & les graces qui doivent paroître dans un bâtiment. C'est ce qui fait que l'on trouve tant de differentes mesures dans les ordres antiques; parce qu'encore que chaque ordre semble avoir une mesure arrêtée & qui lui soit propre, toutefois ces mesures changent selon la situation des lieux & selon que les choses sont differemment disposées, comme je vous ai déja dit.

C'étoit dans ces rencontres que les Anciens employoient toutes les connoissances & les lumieres qu'ils avoient receuës de la Géometrie & de l'Optique, afin de plaire à la veuë & empêcher que l'œil ne rencontrât quelque chose qui pût l'offenser. Et c'est par cette science & par cet-

cette conduite qu'un Architecte se rend célebre & s'éleve au dessus des autres.

Encore que les proportions engendrent la beauté, on ne peut pas dire néanmoins que les hommes ayent sceu la proportion des choses avant que d'en avoir connu la beauté. Au contraire ç'a été sur la beauté des corps qu'on a observé les proportions. Car de même que dans la Musique on a trouvé la consonance des voix & des tons par la remarque qu'on a faite de ceux qui étoient agréables à l'oreille; aussi dans l'Architecture en considerant la disposition des parties on a connu d'où procedoit cette beauté qui plaît si fort à la veuë.

C'est de ces observations que les plus intelligens ont fait un art & des regles pour servir à ceux qui d'eux-mêmes ne peuvent pas pénetrer dans ces premieres raisons de beauté, qui ne se laissent voir qu'aux esprits les plus subtils. Car il est certain que la beauté n'est pas apperceuë de tout le monde; qu'on ne la découvre qu'avec bien du temps, & qu'on ne la représente pas sans beaucoup de difficultez.

Mais si nous ne pouvons jamais bien exprimer les idées des choses comme nous les concevons, parce que la plus grande partie des especes s'en perd avant que nous puissions les représenter; il ne faut pas douter que celui qui invente & qui produit ses pensées, ne doive lui-même les executer, puis qu'il est bien difficile que ceux qui voudroient travailler aprés lui pûssent connoître ses intentions & suivre les mouvemens de son esprit.

Car s'il a beaucoup de peine lui-même à mettre au jour ses conceptions, & si ce qu'il

fait

fait approche si peu de l'excellence de ce qu'il a imaginé, comment ceux qui prétendroient de l'imiter ne diminueroient-ils point encore de la grandeur & de la beauté de son dessein? Vous sçavez bien qu'encore qu'on eût le plan & les élevations de ce Temple* si somptueux que la Reine mere du Roi fait bâtir, & qui sera à jamais une marque de sa pieté & de sa magnificence; & que l'Inventeur de ce grand ouvrage l'eût fait commencer lui-même, & l'eût élevé de neuf à douze pieds de haut au dessus du rais de chaussée de l'Eglise; toutefois comme l'esprit qui l'avoit produit n'a pas été le même qui l'a achevé, on voit bien la difference qu'il y a entre ce bâtiment & une † Chapelle que le même Architecte fit faire sur le même dessein il y a prés de vingt ans. Car bien que le diametre de la coupe de la Chapelle de Fresne n'ait gueres que la troisiéme partie du diametre de la coupe du bâtiment du Val de Grace, néanmoins toutes les personnes intelligentes regardent ce petit modelle comme un chef d'œuvre où il n'y a rien qui s'éloigne de l'idée de l'Architecte.

On voit bien encore la difference qu'il y a entre l'Eglise des Jesuites du fauxbourg Saint-Germain, & leur grande Eglise de S. Louis de la ruë Saint-Antoine, dont on ôta la conduite à celui qui d'abord en avoit fait le dessein, & qui l'avoit commencée; mais parce qu'il n'étoit qu'un simple Frere, on la donna à un Pere, qui pour avoir leû quelques livres d'Architecture, présumoit beaucoup de son sçavoir, lequel entreprit ce bâtiment, changea tout le dessein du Frere, & mit l'ouvrage en

* L'Eglise du Val de Grace. † La Chapelle de Fresne.

en l'état où vous le voyez aujourd'hui : ce Frere néanmoins fit ensuite l'Eglise du fauxbourg S. Germain, & je laisse aux sçavans à juger laquelle des deux leur plaît davantage ; & s'il n'est pas vrai qu'un même dessein peut être executé differemment selon les personnes qui y travaillent.

Vous voyez donc bien que ceux qui ne font que copier les ouvrages des autres, & qui n'entrent point dans les secrets de la science & de l'art, ne sont point assurez de bien réüssir dans ce qu'ils entreprennent, & ne font passablement bien qu'autant qu'ils sont exacts à imiter avec justesse ce qu'ils prennent pour modelle.

Quant à ceux qui n'ont nulle lumiere d'esprit, qui s'éloignent des regles des Anciens, & qui croyent qu'il suffit de suivre les mesures des ordres qu'ils ont pratiquez, & quelque ressemblance dans les ornemens, vous ne devez pas douter qu'ils ne soient sujets à faire de fort mauvais ouvrages. Car s'ils gardent quelque proportion en certaines parties, on voit bien-tôt aprés qu'il n'y a ni symetrie ni disposition dans les choses principales.

Nous voyons des bâtimens qui ne sont qu'un amas confus de corps avancez & d'arriere-corps ; cependant leurs Auteurs les croyent merveilleux quand ils les ont representez avec autant de têtes qu'une Hydre, & autant de bras que Briarée. Ils pensent avoir mis une agréable varieté dans leur composition, lors que toutes les parties en sont irregulieres & dissemblables ; qu'il y a plus d'ordres differens que les Grecs & les

Ro-

Romains n'en ont jamais pratiqué ; que les ornemens couvrent toute l'étoffe ; que la couverture contient quasi la moitié de l'édifice, & qu'il y paroît une infinité d'angles & d'inégalitez.

C'est sur cela qu'un de mes amis trés-sçavant dans les Mathematiques regardant il y a quelque temps un bâtiment fait de la sorte, me disoit assez plaisamment, qu'il eût volontiers souhaité un lieu dans l'air d'où il eût pû voir toutes ces nouvelles manieres de couvertures où il appercevoit plus de differentes sections de lignes qu'il n'y en a dans Euclide, & où il semble que ces Architectes ayent entrepris de faire voir une infinité de figures dont l'on ne s'est jamais avisé.

Aussi faut-il demeurer d'accord, que si la plusspart de ceux qui travaillent aujourd'hui & qui veulent passer pour Architectes, recherchent sur la figure du corps humain leurs mesures & leurs proportions ainsi que Vitruve le leur enseigne ; ce n'est pas assurément des belles statuës antiques dont ils se servent pour modelle. On croira plûtôt qu'ils prennent pour exemple ces figures de Calot, où en représentant une infinité de postures, il a fait pour se divertir des hommes qui ont le dos & les épaules plus hautes que la tête, les bras rompus ou tournez de diverses manieres, les jambes de longueurs differentes, & les coiffures plus amples que le reste des habits ; puisque dans leurs bâtimens comme dans les grotesques de ce graveur on voit que tous les membres en sont estropiez, & qu'ils sont plûtôt une image de la disproportion & de l'irre-

regularité, qu'une imitation de la belle symetrie & de la juste convenance qu'on doit chercher sur le corps d'un homme bien proportionné, & qu'on doit suivre encore à cette heure dans tous les édifices, comme les Anciens faisoient autrefois.

Je sçai bien que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a des esprits ténebreux qui ne peuvent juger de la beauté des choses, & des hommes remplis d'eux-mêmes, qui n'ont pas assez de modestie pour vouloir déferer aux avis des personnes doctes. Vitruve se plaignoit de son temps de ce qu'il y avoit des gens qui faisoient des choses tout-à-fait barbares & ridicules, croyant paroître plus habiles que les Maîtres en s'éloignant de leur maniere, & en méprisant leurs preceptes. Mais il seroit à souhaiter que de telles personnes comprissent bien que ces grands Hommes n'ayant point eu d'autre regle que la raison même, ils ne pourroient mieux faire que de les imiter, s'ils n'ont pas assez de lumiere pour se conduire eux-mêmes. Ou plûtôt je desirerois qu'ils sceussent que la premiere étude des Ouvriers doit être d'apprendre à connoître cette regle infaillible qui est la maîtresse des sciences & des arts, & la regle avec laquelle toutes les autres se mesurent.

Cependant quoi que l'Architecture ne consiste pas en vains caprices & en imaginations fantastiques; mais en solides raisonnemens & veritables demonstrations; on voit néanmoins que la pluspart du monde se laisse plutôt surprendre aux pensées bizarres d'un homme imaginatif, qu'à la raisonnable conduite d'un homme sçavant; puisque la seule

qua-

qualité de Pere & une réputation mal fondée fit que l'Eglise de S. Louis ne fut pas achevée par ce *Frere qui en avoit donné le premier dessein, & qui par ses autres œuvres a fait voir combien il étoit plus habile & plus judicieux que le Pere qu'on lui préfera.

Cela montre bien en effet, dît Pymandre, que pour juger de la science des hommes il faut comparer leurs Ouvrages les uns aux autres; & que quand on fait des entreprises de grande importance, on ne doit point avoir de consideration pour une personne plûtôt que pour une autre; mais préferer à tous celui qui a le plus de merite & de capacité; aussi je ne doute pas qu'on n'apporte toute sorte de soin dans ce qu'on entreprendra au Louvre, & que pour cela on ne fasse choix des plus excellens hommes.

Celui, repris-je, qui pour faire l'Emblême d'un Architecte a représenté la Figure d'un Homme qui n'a point de mains, mais qui a de bons yeux & de grandes oreilles, n'a pas à mon sens tout-à-fait bien exprimé sa pensée. Car un sçavant Architecte doit sans doute avoir des mains pour travailler & pour tracer ses desseins; mais cet Emblême convient mieux à un Prince qui fait bâtir, ou à un Surintendant & Ordonnateur des bâtimens, lesquels n'étant point en état de travailler eux-mêmes, n'ont besoin que de bons yeux pour juger de ce que l'on fait, & d'oreilles pour recevoir les avis des toutes les personnes capables de donner de bons conseils.

Car il est certain que comme la gloire d'un Roi paroît dans les choses qui restent de lui

à la

* Frere Martel Ange.

à la posterité : de même l'honneur de celui qui est préposé à la conduite des bâtimens d'un grand Prince, consiste dans la belle execution des choses qu'il fait faire ; & il suffit d'une riche piece pour servir d'éternel monument à la haute estime qu'on doit avoir d'un sage Monarque, & à la grandeur d'un Etat.

Mais c'est aux Rois & à leurs Ministres à faire eux-mêmes un choix judicieux de ce qui peut davantage éterniser leur memoire. Plutarque louë Alexandre de ce qu'il aimoit la Peinture & la Sculpture dont il vouloit connoître les beautez, non pas pour travailler ainsi qu'un Peintre & un Sculpteur, mais pour sçavoir bien juger de toutes choses comme un grand Prince doit faire.

Car les hommes étant facilement éblouïs par les inventions nouvelles & extraordinaires des Ouvriers, ils ont besoin de quelque étude pour conduire leur jugement, & discerner si les choses sont faites avec raison & avec ordre. Ce que l'on rapporte d'un fameux Architecte de Macedoine me paroît un exemple admirable & plein d'instruction pour faire comprendre que ce beau feu qui échauffe l'esprit des sçavans hommes, leur donne aussi quelquefois des pensées plus brillantes que judicieuses ; & qu'en plusieurs rencontres les Princes ont besoin de toutes les lumieres de leur esprit & de toute la force de leur jugement pour connoître tant de vaines idées, & de desseins capricieux que toutes sortes de personnes leur proposent, & dont le faux éclat surprend assez souvent ceux-mêmes qui ont quelque intelligence dans les Arts.

Di-

Dinocrate est cet Architecte dont je veux parler, lequel se confiant dans son grand savoir, & dans la force de son imagination, partit de Macedoine pour se rendre à l'armée d'Alexandre. Et parce qu'il desiroit particulierement d'être connu de ce Conquerant, il prit de tous ses amis des lettres de recommandation pour les principaux Seigneurs de la Cour, afin d'y avoir par leur moyen une entrée plus favorable. En effet ils le receûrent agréablement. Mais aprés les avoir priez de le présenter au Roi, voyant qu'ils le faisoient toûjours attendre & le remettoient de jour en jour, il crut qu'ils se moquoient de lui. De sorte que pensant en lui-même par quel moyen il pourroit approcher de ce Monarque, il n'en trouva point d'autre que de se mettre dans un état si extraordinaire, que chacun eût la curiosité de le voir. Dinocrate étoit d'une taille avantageuse & d'un regard agréable: & l'on voyoit dans son port & dans sa maniere d'agir beaucoup de majesté & de grace tout ensemble. Ces avantages de la nature lui donnerent la hardiesse de quitter ses vêtemens, de se frotter tout le corps avec de l'huile; & aprés s'être couvert d'une peau de Lion, couronné de feuilles de peuplier, & ayant pris une massuë dans sa main, il alla en cet état se présenter au Roi qui alors étoit dans son trône où il rendoit la Justice.

La nouveauté de cette action surprit tout le peuple, qui le voyant vêtu de la sorte, se tourna aussi-tôt pour le considerer. Alexandre l'ayant aussi apperceû, commanda qu'on lui fit place & qu'on le laissât approcher; & quand il fut assez prés, il lui demanda qui il

étoit. Je suis Dinocrate, répondit-il, Macedonien & Architecte, qui apporte ici des pensées dignes de ta grandeur. J'ai imaginé un dessein qui n'aura jamais rien d'égal : c'est de faire ta Statuë du mont Athos. Ce Colosse tiendra dans sa main droite une ville toute entiere, & dans sa main gauche un vase, qui aprés avoir receû les eaux de toutes les rivieres qui coulent de cette montagne, les versera dans la mer.

Alexandre qui avoit été surpris d'abord en voyant un homme vêtu comme étoit Dinocrate, prit plaisir de l'entendre parler d'une entreprise si extraordinaire. Mais en même temps il demanda s'il y avoit sur cette montagne des plaines fertiles qui pûssent fournir les grains necessaires pour la nourriture de ceux qui habiteroient cette ville qu'il prétendoit bâtir ; & ayant appris que c'étoit un lieu desert & sterile, où l'on ne pourroit tirer d'autre secours que par la mer. J'admire, dît-il, l'invention d'un si grand dessein, mais je considere que ceux qui voudroient habiter ce lieu-là ne le pourroient faire sans être blâmez de peu de jugement, puisque comme un enfant qui vient de naître, a besoin d'une nourrice pour l'élever ; de même une ville sans terre & sans fruits ne peut se maintenir, & des peuples qui ne recevroient aucun secours pour vivre, n'y demeureroient pas long-temps. C'est pourquoi si j'estime la rareté d'une telle pensée, je trouve beaucoup à redire dans le choix d'un lieu si mal propre pour un tel dessein.

Voilà comme un Prince & ses Ministres doivent examiner les propositions qu'on leur fait ;

&

& ne se laissant pas surprendre à de vaines promesses, & à de fausses apparences, considerer exactement ce qui est de plus convenable à faire, & de plus glorieux à leur réputation. Aussi n'y a-t-il rien de plus digne de la grandeur du Roi & de l'honneur de la France, ni de plus capable de résister à l'effort des temps, que ces grands bâtimens que le Roi fait faire. Car si dans les choses naturelles c'est la forme qui maintient l'être & qui est le principe de la durée; dans les ouvrages de l'Art c'est la matiere qui conserve la forme.

Mais vous pouvez juger par tout ce que je viens de vous dire, si c'est peu de chose que de savoir bien disposer & mettre à execution de si grands travaux; & si l'on ne doit pas les considerer avec admiration, quand on y voit, je ne dis pas cette beauté que la Raison & l'Art fait produire aux Ouvriers, mais encore cette grace qu'on ne trouve que difficilement, que peu de gens savent donner à leurs Ouvrages, mais qu'on admire par tout où elle se rencontre. Car vous savez bien qu'il y a des graces qui ne consistent pas simplement dans la belle proportion. Dans les Ouvrages de l'Art aussi-bien que dans les productions de la Nature, on voit des beautez qui n'ont ni la grace ni ce je ne sai quoi qui rend certaines personnes ou certains Ouvrages plus agréables que d'autres qui sont néanmoins plus parfaits.

Quelle difference, reprit Pymandre, mettez-vous donc entre la grace & la beauté, & comment les separez-vous l'une de l'autre? Car si la beauté vient de la proportion des parties, la grace peut-elle se trouver dans des su-

sujets qui ne sont ni beaux ni proportionnez ?

Je puis vous dire en peu de mots, lui repartis-je, la difference qu'il y a entre ces deux charmantes qualitez. C'est que la beauté nait de la proportion & de la symetrie qui se rencontre entre les parties corporelles & materielles. Et la grace s'engendre de l'uniformité des mouvemens interieurs causez par les affections & les sentimens de l'ame.

Ainsi quand il n'y a qu'une symetrie des parties corporelles les unes avec les autres, la beauté qui en résulte, est une beauté sans grace. Mais lors qu'à cette belle proportion on voit encore un rapport & une harmonie de tous les mouvemens interieurs, qui non seulement s'unissent avec les autres parties du corps, mais qui les animent & les font agir avec un certain accord & une cadence trés-juste & trés-uniforme ; alors il s'en engendre cette grace que l'on admire dans les personnes les plus accomplies, & sans laquelle la plus belle proportion des membres n'est point dans sa derniere perfection. Et même lors qu'il arrive que cette uniformité de mouvemens vient à paroître sur des visages moins beaux, & dont les traits ne sont pas achevez ; on ne laisse pas de les admirer, parce qu'on y voit de la grace ; & comme les beautez spirituelles sont plus excellentes que les corporelles ; on préfere quasi toûjours une personne dont la beauté du corps n'est que médiocre, mais qui a de la grace, à une autre personne qui sera d'une beauté plus grande, mais qui n'aura pas de grace. Ainsi quoi que Quintia dans Tibulle fût plus belle que Lesbia ; néanmoins celle-ci avoit un

air & un je ne sai quoi qui la rendoit beaucoup plus agréable que l'autre.

Pour vous faire voir que la grace est un mouvement de l'ame; c'est qu'en voyant une belle femme on juge bien d'abord de sa beauté par le juste rapport qu'il y a entre toutes les parties de son corps; mais on ne juge point de sa grace, si elle ne parle, si elle ne rit, ou si elle ne fait quelque mouvement.

Il en est de même des Ouvrages de Sculpture & de Peinture, où la grace ne paroît point si les Ouvriers ne savent donner à leurs figures un tour & un mouvement conforme à la beauté de leurs membres & à l'action qu'elles doivent faire; c'est pourquoi quand il y en a quelques-unes où ils ont heureusement exprimé ces mouvemens, on les admire, quoi que d'ailleurs elles n'ayent pas cette proportion qui les rendroit accomplies.

Que s'il sort quelques figures de la main des plus excellens Maîtres où l'on rencontre une juste convenance de toutes les parties du corps, & une belle uniformité de mouvemens qui concourent à une même fin; c'est alors qu'on admire comme quoi la beauté, & la grace forment un ouvrage parfait.

Ce je ne sai quoi qu'on a toujours à la bouche, & qu'on ne peut bien exprimer, est comme le nœud secret qui assemble ces deux parties du corps & de l'esprit. C'est ce qui résulte de la belle symetrie des membres & de l'accord des mouvemens; & comme cet assemblage se fait par un moyen extrémement subtil & caché, on ne peut le voir assez ni le bien connoître pour le représenter & pour l'exprimer

comme l'on voudroit. Cependant on peut dire qu'il se remarque sur un visage de la même sorte que cette fraîcheur & ce feu que l'on voit au matin sur une rose qui commence à s'épanouir; la forme & la beauté de ses couleurs étant comme le siege de cette fraîcheur & de cet éclat qui paroît d'une maniere toute spirituelle. Car ce je ne sai quoi n'est autre chose qu'une splendeur toute divine qui naît de la beauté & de la grace.

Cette observation de beauté & de grace m'a fait connoître pourquoi dans ces visages de cire qu'on moule sur le naturel, je n'y trouvois pas toûjours cette sorte ressemblance que tout le monde admire.

Sur cela j'apperceûs que Pymandre me regardoit fixement. Vous me regardez, lui dis-je? Il est vrai, me repartit-il aussi-tôt, parce qu'il me semble que vous avancez un paradoxe qui n'est guére soûtenable. Peut-on faire la ressemblance d'un visage plus parfaitement qu'en la tirant sur le visage même?

Je ne prétends pas pourtant, lui repartis-je, établir une opinion fausse, quand je vous dis que j'ai remarqué en effet qu'encore que ces Images de cire ayent les mêmes traits de la personne sur laquelle on les a formez; que le mélange des couleurs y soit observé avec un soin si particulier, & une exactitude si grande que l'on y voit toutes les teintes de la chair, les veines, les fibres, & même jusques aux pores; & que l'on se soit donné la peine d'imiter dans les yeux ce brillant & cette humeur cristalline qui les rend si clairs; j'ai remarqué, dis-je, que cette ressemblance surprend plûtôt la

vûë qu'elle ne persuade l'esprit, & qu'elle ne fait point une image veritable de la personne qu'on prétend représenter. La raison que j'en trouve, est que ceux de qui on moule le visage, demeurant dans une assiete tranquille pendant qu'on y travaille, la matiere qu'on employe & dont on couvre tous les traits, empêche leurs fonctions naturelles; chasse & repousse, s'il le faut ainsi dire, de telle sorte les esprits & les mouvemens interieurs qui leur donnent la vie, qu'il s'en fait une suspension qui est cause que ces mêmes traits demeurant sans aucun soûtien on n'en tire qu'une masse, qui veritablement conserve la ressemblance & la forme où elle les trouve, mais qui n'est qu'une ressemblance morte & insensible. Ainsi elle est beaucoup moins parfaite que celle qu'un excellent Peintre ou un Sculpteur savant représente par le moyen de ses couleurs, ou de son ciseau; parce que le Sculpteur & le Peintre cherchent, en travaillant, à donner de la vie à leur ouvrage, & lui inspirer de la beauté & de la grace, en imitant le mieux qu'il leur est possible, l'objet qu'ils ont devant eux; au lieu que ce moule qui est le seul artisan de ces autres portraits, ne peut représenter que ce qu'il rencontre & ce qu'il trouve capable d'être imprimé.

Voilà pourquoi dans ces figures moulées sur le naturel, la grace & ce je ne sai quoi n'ont garde de s'y appercevoir, puisque cette grace n'étant autre chose que la représentation des mouvemens interieurs de l'ame joints à la beauté des parties du corps, comme je vous ai dit, elle en est privée par l'éloigne-

ment des esprits interieurs qui en sont la source.

Il y a donc bien de la difference, je ne dis pas entre un excellent Peintre ou un habile Sculpteur, & ceux qui moulent ces sortes de figures sur le naturel, dont je compte la science pour rien; mais je dis entre un visage moulé & un portrait peint par un excellent homme, ou ces belles medailles, telles que nous en voyons du Roi & de la Reine, si doctement fabriquées au Louvre.

Or encore qu'un Architecte n'ait pas besoin d'observer tous ces mouvemens qui engendrent la beauté & la grace, quand il n'est question que d'ordonner des appartemens, des pilastres, des colomnes & des principales parties qui composent un bâtiment, néanmoins il ne laisse pas de communiquer à tout ce qu'il fait cette grace & cette beauté qui se peuvent répandre généralement dans toutes les productions de l'esprit. Car les proportions de toutes les parties qui composent un Edifice, en font la beauté corporelle; & la conduite & sage dispensation qui se fait de toutes ses parties par le mouvement de l'esprit de l'Architecte, est ce qui donne toute la grace.

Mais il est vrai que tous ceux qui se mêlent de bâtir, ne conduisent pas leurs ouvrages avec cette raison & cette intelligence qui les rendroit si recommandables. Encore qu'ils n'ayent pas besoin de desseigner aussi parfaitement que les Peintres & les Sculpteurs, il faudroit pourtant qu'ils sûssent du moins la théorie de la Peinture, puisque la lumiere de

de cet Art est la même qui les doit éclairer. Car si les Peintres ont l'avantage de savoir bien imiter Dieu dans cette espece de création qu'ils semblent faire en représentant tous les corps naturels ; l'Architecte n'en fait-il pas de même dans la production de ses Ouvrages quand il sait les rendre beaux, solides & commodes? Puisque dans la structure de l'Univers nous y voyons ces trois nobles qualitez dans un si haut lustre? Et si quand les Peintures sont excellentes, elles charment nos yeux & émeuvent nos affections : de même dans l'Architecture quand toutes choses y sont faites avec un bel ordre & une belle symetrie, elles élevent nôtre esprit & portent nôtre ame jusques dans les Cieux.

C'est ce qui m'arriva il n'y a pas long-temps en considerant cette Chapelle dont je parlois tantôt. Car en contemplant toutes les parties les unes aprés les autres, & en portant peu à peu mes regards en haut, je me sentois doucement attiré jusqu'au milieu de la voûte. Il me sembloit que plus je la regardois, & plus elle s'élevoit en l'air & paroissoit se soûtenir d'elle-même. Ainsi je rencontrois dans cet Edifice comme la fin & la perfection des choses que l'art peut produire.

C'est de la sorte qu'en voyant un jour tous ces beaux bâtimens que le Roi fait faire, tout le monde en admirera l'excellence. Et parce que le Louvre sera orné d'une maniere digne de la grandeur de ce Prince, on y verra sa vie & ses actions dépeintes en tant de nobles & differentes manieres, que la posterité ne cherchera point ailleurs d'autre sujet de son étude & de son admiration.

Ici je finis mon discours, & m'étant levé, je témoignai à Pymandre qu'il y avoit assez long-temps que nous étions dans une même place, & que nous pouvions aller faire un tour de promenade : ce qu'il approuva.

Nous sortîmes donc pour aller aux Thuilleries, mais nous ne quittâmes nôtre entretien de l'Architecture que pour entrer dans un autre de Peinture. Pymandre me parla de celles qui sont au Louvre. Il me fit cent questions sur tous les Ouvrages que l'on fait pour le Roi; & aprés nous être entretenus quelque temps de ces beaux Tableaux dont j'ai fait quelques descriptions pour sa Majesté; il me dit : Est-ce que vous n'écrirez donc jamais de la Peinture, comme il y a si long-temps que vos amis vous en convient, & ne ferez-vous point part au public des connoissances que vous avez d'un Art si excellent?

Comme je vis qu'il me parloit de la sorte, je me mis d'abord à soûrire en le regardant, mais ensuite je lui dis :

Vôtre conseil me seroit sans doute avantageux, & seroit encore utile à beaucoup de personnes si j'avois dequoi répondre au sentiment favorable que vous avez de moi. Mais trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous dise que vous témoignez n'avoir pas de la Peinture une opinion aussi haute qu'elle le merite. C'est un Art qui embrasse tant de choses qu'il faut un esprit plus éclairé que le mien pour le pouvoir traiter dignement.

Car vous ne considerez pas, que pour écrire à fond de tout ce qui est necessaire pour faire un excellent Peintre, & pour donner à tout le monde, non seulement une idée générale, mais une notion

tion plus particuliere de ce qui concerne cet Art, il faudroit former un dessein trop vaste & de trop grande étenduë.

Et pour vous montrer combien ce traité embrasseroit de choses, & que je n'ai pas tort de vous dire que c'est une entreprise qui surpasse de beaucoup mes forces, je vous ferai voir dés à présent, si vous le desirez, que pour s'en aquitter il seroit necessaire de traiter doctement diverses matieres.

Car pour bien expliquer toutes les choses que j'ai apprises des plus savans Peintres, il faudroit faire un Ouvrage dont le corps fût divisé en trois principales parties. La premiere, qui traiteroit de la COMPOSITION, comprendroit presque toute la theorie de l'Art, à cause que l'operation s'en fait dans l'imagination du Peintre, qui doit avoir disposé tout son Ouvrage dans son esprit, & le posseder parfaitement avant que d'en venir à l'exécution.

Les deux autres parties qui parleroient du DESSEIN & du COLORIS, ne regardent que la Pratique, & appartiennent à l'Ouvrier; ce qui les rend moins nobles que la premiere qui est toute libre, & que l'on peut savoir sans être Peintre.

Pour bien composer un Tableau, le Peintre doit donc avoir une science & générale & particuliere de toutes les parties qui y entrent. Et comme il n'y a rien dans la nature qu'il ne doive quelquefois représenter, il faut aussi qu'il ait une connoissance parfaite de tous les corps naturels avant que d'entreprendre d'en faire l'image. Mais il doit se souvenir qu'encore que l'art de portraire s'étende sur tous les sujets

naturels tant beaux que difformes, toutefois quand il viendra à l'exécution s'il veut tenir rang entre les plus habiles, il est obligé de faire choix de ce qu'il y a de plus beau, car encore que les corps naturels lui servent de modele, néanmoins comme ils ne sont pas tous également beaux, il ne doit considerer que ceux qui sont les plus parfaits.

Mais parce que souvent on peut se tromper dans ce choix des belles choses; il me semble qu'il faudroit dire en premier lieu ce que c'est que la Beauté, & en quoi elle consiste, principalement dans le Corps humain, qui est le plus parfait ouvrage que Dieu ait fait sur la terre. Et comme il est constant qu'elle procede de la proportion des parties comme je vous disois tantôt, il faudroit parler ensuite de ce qui est necessaire dans chacune de ces parties pour produire cette Proportion admirable, afin que le Peintre en ayant une exacte connoissance, puisse égaler à son sujet la beauté de ses Figures lors qu'il viendra à desseigner sur le naturel: & l'on se reserveroit à traiter des mesures dans la seconde partie, où l'on parleroit du Dessein.

Comme un Tableau est l'Image d'une Action particuliere, le Peintre doit ordonner son sujet & distribuer ses Figures selon la nature de l'Action qu'il entreprend de représenter. Et parce que ce Tableau est, ou une Invention nouvelle du Peintre, ou une Histoire, ou une Fable déja décrite par les Historiens ou par les Poëtes; il faudroit faire voir de quelle sorte il doit traiter tous ces differens sujets; & comment il y doit exprimer les mouvemens du corps & de l'esprit. On parleroit même des Passions de

l'Ame,

l'Ame, étant une partie qui bien que dépendante du Dessein, doit être toute entiere dans l'idée du Peintre, puis qu'elle ne se peut bien copier sur le naturel.

Il faudroit enseigner ensuite à bien observer la Convenance en toutes sortes de sujets. Pour cet effet il seroit besoin de faire voir au moins comme le Peintre doit avoir connoissance de l'Histoire & de la Fable; de la Religion des anciens Peuples; des mœurs & des façons de vivre des diverses Nations; de leurs Dieux; de leurs Temples; de leurs Edifices; de leurs Ceremonies aux sacrifices, aux funerailles, aux triomphes, & aux jeux; de leurs differens Habits en paix & en guerre; de leurs Armes; de leurs Meubles; & enfin de toutes les choses qu'un excellent Peintre doit savoir.

Aprés avoir parlé de tout ce qui regarde plûtôt la Theorie que la Pratique, mais qui est trés-necessaire à l'Ouvrier qui veut se rendre parfait, on pourroit commencer la seconde Partie, qui est celle du Dessein, & aussi qui d'ordinaire sert de principe à tous ceux qui veulent apprendre cet Art. Car c'est en desseignant que l'on jette les premiers fondemens de la Science, sur lesquels toutes les connoissances qui s'aquierent doivent s'établir, parce que sans cette partie toutes les autres n'ont point de solidité.

C'est ce qui obligeroit celui qui feroit une si grande entreprise, à donner des préceptes pour conduire les Apprentifs de degré en degré, comme par la main: & comme il ne sert de rien à un Voyageur de faire de grandes journées, & de voir des Provinces & des Royaumes, s'il ne con-

considere la nature des païs & les mœurs des peuples; de même on devroit montrer de quelle sorte il faut enseigner ceux qui commencent cette étude, & les instruire des belles choses, afin qu'en les remarquant ils puissent les graver dans leur esprit, & n'y mêler rien qui lui soit nuisible ou inutile.

Il tâcheroit aussi de leur montrer les chemins les plus sûrs & les plus faciles pour arriver à leur but; & par des exemples familiers les rendre capables de se conduire eux-mêmes dans un travail, qui doit être celui de toute leur vie. Sur tout il leur feroit connoître, combien les Mathematiques sont necessaires à un Peintre, principalement la connoissance de la Géometrie & de la Perspective, qui doivent servir de regle à tout son ouvrage.

Il auroit encore à faire voir, de quelle sorte le Peintre doit se rendre savant dans cette partie de l'Anatomie qui regarde la connoissance des muscles, des nerfs, des os, des ligamens, & des apparences des uns & des autres.

Il expliqueroit que le Dessein ayant pour partage la proportion, il la doit garder dans toutes les parties de son ouvrage; que c'est à lui à juger de leur convenance, & de la juste égalité qui doit être entre elles; & que de lui dépend la position des Figures pour être mises sur leur plan, ou pour mieux dire sur leur centre, avec la ponderation ou équilibre qui les peut tenir en état: tâchant de faire concevoir autant qu'il est possible de quelle sorte se forme cette Beauté & cette Grace si excellentes, dont nous venons de parler, ce je ne sai quoi qui ne se peut exprimer, & qui consiste entierement dans le Dessein.

Quant

Quant à la troisiéme Partie, qui seroit du Coloris ; aprés avoir parlé de la nature des Couleurs ; de l'union & de l'amitié qu'elles ont entre elles, il faudroit montrer de quelle sorte elles doivent être employées pour produire ces beaux effets de clair & d'obscur, qui aident à faire paroître le relief des Figures & les enfoncemens dans les Tableaux.

Il faudroit traiter de cette Perspective qu'on appelle aërienne, qui n'est autre chose que l'affoiblissement des couleurs par l'interposition de l'air ; de ces accidens du Lumineux & du Diaphane qui se remarquent dans la Nature, & des observations qu'on y doit faire ; des differentes Lumieres tant des corps illuminans que des corps illuminez ; de leurs réflexions ; de leurs ombres ; des erreurs que les Peintres font souvent en peignant aprés la bosse éclairée par des jours particuliers ; des differentes visions ou aspects selon la position du regardant ou des choses regardées ; des apparences des corps dans l'eau ; de ce qui produit cette force, cette fierté, cette douceur, & ce précieux qui se trouvent dans les Tableaux bien coloriez ; des diverses manieres de Coloris, tant aux Figures qu'aux Païsages, & de celle qu'on doit suivre comme la plus excellente. Et enfin il faudroit accompagner ces enseignemens de quelques exemples, où l'on feroit voir la beauté & la perfection de ces trois parties, COMPOSITION, DESSEIN & COLORIS.

Jugez, je vous prie, de quelle étenduë seroit ce travail ; & si vous devez vouloir que j'entreprenne un Ouvrage, qui non seulement demanderoit la capacité du plus savant Peintre

de

de nôtre siecle, pour parler de toutes ces choses selon les termes de l'Art ; mais qui pour parler avec grace de cette Peinture, qui représente si noblement tous les objets par la vivacité de ses couleurs, auroit encore besoin d'une plume aussi savante & aussi docte que devroit être le Pinceau qui pourroit donner cet agrément, & cette force qu'on recherche dans les Tableaux.

Ne pouvant donc pas m'engager dans une entreprise si disproportionnée à mes forces ; ne trouvez pas, s'il vous plaît, étrange si je ne me rends pas à vos persuasions, & si je vous dis que vous ne devez pas attendre de moi un Ouvrage qui réponde au dessein que je viens de vous tracer. Je serois même bien fâché que vous eussiez la pensée que par ce que je viens de vous dire, j'aye eu intention d'en établir les regles, & donner des enseignemens à ces savans hommes qui travaillent aujourd'hui avec tant de succés & de bonheur, & dont quelques-uns d'eux, que j'ai souvent entretenus, & de qui j'ai beaucoup appris, seroient incomparablement plus capables que je ne le suis, d'écrire sur cette maniere.

Ce n'est pas qu'il ne se puisse rencontrer quelque occasion qui me donnera peut-être lieu de satisfaire en quelque sorte à vôtre desir ; & alors je serai bien aise de vous faire part de ce que j'ai remarqué autrefois pour ma satisfaction particuliere sur toutes ces diverses parties de la Peinture ; soit en voyant les Tableaux des plus savans Peintres, soit dans les divers entretiens que j'ai eus sur ce sujet.

Quand vous ne feriez, me dît alors Pymandre,

dre, que quelques observations sur la Peinture, bien qu'elles ne fussent pas traitées aussi amplement que le sujet le merite, elles ne laisseroient pas toutefois de faire voir l'avantage de cet Art pardessus les autres. Les Peintres même n'auroient pas lieu d'être fâchez que tout le monde apprît dans vos discours à juger de l'excellence de leurs Tableaux & de la beauté de leurs Figures, & qu'on y étudiât le secret de l'Art, afin qu'en connoissant la perfection de l'Ouvrage, on fasse cas de l'Ouvrier.

Ils ont assez d'interêt, lui repartis-je, qu'au moins les personnes doctes, & tous les honnêtes gens connoissent l'excellence de la Peinture, dont ils ne considerent le plus souvent que la seule superficie, sans porter leurs pensées jusques dans le fonds de cette Science, qu'on peut dire avoir quelque chose de divin, puis qu'il n'y a rien en quoi l'homme imite davantage la toute-puissance de Dieu, qui de rien a formé cet Univers, qu'en représentant avec un peu de couleurs toutes les choses qu'il a créées. Car comme Dieu a fait l'homme à son Image, il semble que l'homme de son côté fasse une Image de soi-même, en exprimant sur une toile ses actions & ses pensées, d'une maniere si excellente qu'elles demeurent constamment & pour toûjours exposées aux yeux de tout le monde, sans que la diversité des Nations empêche que par un langage muet, mais plus éloquent & plus agréable que celui de toutes les langues, elles ne se rendent intelligibles, & ne se fassent comprendre dans un instant à chacun de ceux qui les regardent.

Si vous voulez même prendre la peine de fai-

faire reflexion ſur les diverſes parties de cet Art, vous avoüerez qu'il fournit de grands ſujets de méditer ſur l'excellence de cette premiere Lumiere, d'où l'eſprit de l'homme tire toutes ces belles idées, & ces nobles inventions qu'il exprime enſuite dans ſes Ouvrages.

Car ſi en conſiderant les beautez & l'art d'un Tableau, nous admirons l'invention & l'eſprit de celui dans la penſée duquel il a ſans doute été conceû encore plus parfaitement que ſon pinceau ne l'a pû executer; combien admirerons-nous davantage la beauté de cette ſource où il a puiſé ſes nobles idées? Et ainſi toutes les diverſes beautez de la Peinture, ſervant comme de divers degrez pour nous élever juſqu'à cette Beauté ſouveraine, ce que nous verrons d'admirable dans la proportion des parties, nous fera conſiderer combien plus admirable encore eſt cette proportion, & cette harmonie qui ſe trouve dans toutes les Créatures. L'ordonnance d'un beau Tableau nous fera penſer à ce bel Ordre de l'Univers. Ces Lumieres & ces Jours que l'Art fait trouver par le moyen du mélange des couleurs, nous donneront quelque idée de cette Lumiere éternelle, par laquelle & dans laquelle nous devons voir un jour tout ce qu'il y a de beau en Dieu & dans ſes Créatures. Et enfin quand nous penſerons que toutes ces merveilles de l'Art qui charment ici-bas nos yeux & ſurprennent nos eſprits, ne ſont rien en comparaiſon des idées qu'en avoient conceû ces Maîtres qui les ont produites; combien aurons-nous ſujet d'adorer cette Sageſſe éternelle qui répand dans les Eſprits la Lumiere de tous les Arts, & qui en

eſt

est elle-même la loi éternelle & immuable ‡?
Cette Lumiere est la Lumiere d'une Sagesse infiniment superieure à la Lumiere de tous les esprits créez, comme elle le dit elle-même par son Prophete *, *Mes pensées ne sont pas comme vos pensées, ni mes voyes comme vos voyes; mais il y a autant de distance entre mes voyes & vos voyes, entre mes pensées & vos pensées, qu'il y en a entre le Ciel & la Terre.*

Lors que Dieu créoit les Astres, dit un grand Saint †, *les Anges chantoient des Cantiques à sa loüange en admirant le nombre, la beauté, la situation, la varieté, les graces, l'éclat, l'harmonie, & toutes les autres perfections de ces corps sublimes dont ils connoissent l'excellence beaucoup mieux que nous.* Quand donc nous considerons dans les ouvrages de l'esprit humain tant de beautez, tant de graces & tant de charmes; plus nôtre connoissance nous en fait remarquer les perfections, & plus nous nous trouvons obligez de loüer celui qui fait ces merveilles sur la terre, comme il a fait ces autres merveilles dans les Cieux.

Aprés cela je demeurai quelque tems sans parler. Mais Pymandre trouvoit tant de douceur dans cet entretien, qu'il prit occasion de me dire: Au moins si vous n'êtes pas encore résolu de satisfaire au desir de vos amis, apprenez-moi, je vous prie, l'histoire de ces savans Peintres dont vous me distez il y a quelque temps de si belles choses. Car je n'ai pas oublié tout ce que vous rapportâtes alors à leur avantage; & que vous me promîtes de me faire

‡ S. Aug. de Ver. Relig. * Isaïe c. 55. v. 8. † S. Jean Chrys.

faire un discours de l'Origine de la Peinture & de ceux qui ont excellé en cet Art. Si depuis ce temps-là nous n'avons pas rencontré une occasion favorable pour cela; il vous est bien aisé à présent de vous aquiter de vôtre promesse & de poursuivre ce que vous aviez commencé sur ce sujet. Car pourvû que cela ne vous incommode pas, il me semble que nous ne pouvons mieux employer le reste de la journée qu'à cet agréable entretien.

Il ne tiendra pas à moi, lui répondis-je, que vous ne soyez satisfait. Je commençai donc ainsi mon discours.

Comme tous les Arts ont été fort grossiers & fort rudes dans leur naissance, & ne se sont perfectionnez que peu à peu, & par une grande application; il ne faut pas douter que celui de la Peinture aussi bien que tous les autres n'ait eu un commencement trés-foible, & ne se soit augmenté que dans la suite des temps. Mais comme la Peinture est assûrément fort ancienne, il est difficile de bien connoître son origine. Pour moi je ne doute pas qu'elle ne soit née avec la Sculpture; & que le même esprit qui enseigna aux hommes à former des Images de terre ou de bois, ne leur apprit aussi en même-tems à tracer des Figures sur la terre ou contre les murailles.

Si on vouloit ajoûter foi à quelques Ecrivains, on pourroit croire qu'Enos fils de Seth, fut le premier qui forma des Images pour porter les Peuples à adorer une Divinité. Mais parce qu'il n'y a guere d'apparence de s'arrêter à cette opinion, je vous dirai seulement, qu'aprés le Déluge Promethée fils de Japhet,

fut

fut le premier qui inventa la maniere de faire des Images de terre cuite : & comme il étoit homme de grand esprit, il fut en une merveilleuse estime parmi les Peuples d'Arcadie ‡, où par sa conduite il apprit à ces Barbares à vivre civilement, & par l'excellence de son esprit fit valoir son Art, qui commença peu à peu à se répandre dans le monde : ce qui a donné lieu aux Fables des Poëtes.

Cependant, interrompit Pymandre, l'on a observé que Ninus a été le premier qui a rendu les Statuës célébres. Car aprés avoir fait les funerailles de Belus son pere, que les Assyriens nommerent Saturne; & qui fut le premier Roi de Babylone, il en fit tailler une Image afin d'adoucir par cette représentation, la douleur qu'il ressentoit de sa mort.

Alors me souvenant de ce que j'ai leû autrefois de la magnificence de Babylone * : ce ne fut pas seulement en Sculpture, lui dis-je, que les Babyloniens furent les premiers à faire de grands Ouvrages, puisque Semiramis ayant fait rebâtir leur ville, il y avoit une muraille de deux lieuës & demie de tour, dont les briques avoient été peintes avant que d'être cuites, & representoient diverses sortes d'animaux. Mais cette sorte de peinture, me dit alors Pymandre, n'étoit-elle point semblable à ce qu'on appelle Email, & de même que celui dont l'on fait encore à présent plusieurs Ouvrages ? Quand céla seroit, repliquai-je, s'ils avoient ce secret-là, il ne faut pas douter qu'ils n'eussent aussi celui de peindre toute autre chose : & ce que l'Auteur de cette Histoire rap-

‡ S. Aug. lib. 18. de Civit. c. 8. * Diod. Sic. lib. 2. c. 4.

rapporte dans la suite de son discours nous le peut faire connoître. Car il dit, qu'il y avoit une autre muraille où l'on voyoit plusieurs Figures de toutes sortes d'animaux peints & colorez selon le naturel, & qu'il y avoit même des Tableaux qui représentoient des chasses & des combats. Cependant, il ne dit point que ces divers Tableaux fussent ni faits de brique ni émaillez. De sorte qu'ils pouvoient bien aussi être peints à fraisque ; & c'est par là, ce me semble, qu'on peut juger que l'invention de la Peinture est trés-ancienne ; mais je ne vous puis pas dire qui en a été l'Auteur. Je croi même qu'il seroit assez inutile d'en vouloir faire la recherche, puisque nous voyons que tous les Anciens qui en ont écrit sont de differente opinion. Néanmoins, repartit Pymandre, les Egyptiens qui ont des premiers possedé les Arts & les Sciences, disent que la Peinture étoit chez eux plusieurs siecles avant qu'elle fût connuë des Grecs. Oui, lui repliquai-je, mais les Grecs, qui n'ont jamais manqué de s'attribuer, autant qu'ils ont pû, la gloire des Sciences & des Arts, écrivent aussi que ce fut à Scicyone ou à Corinthe, que la Peinture commença de paroître. Mais à vous dire vrai, les uns & les autres s'accordent si peu touchant celui qui en fut l'Inventeur, que l'on ne sauroit qu'en croire : ils conviennent tous seulement que le premier qui s'avisa de desseigner, fit son coup d'essai contre une muraille en traçant l'ombre d'un homme que la lumiere faisoit paroître. Et pour donner plus de beauté à cette histoire, il y en a qui ont écrit que l'Amour, qui en effet est le grand Maître des Inventions, fut celui

celui qui trouva celle-ci, & qui apprit à une jeune fille le secret de desseigner en lui faisant marquer l'ombre du visage de son Amant, afin d'avoir une copie des traits de la personne qu'elle cherissoit. Cependant nous ignorons le nom de celui qui reduisit cette Invention en pratique, & en fit un Art qui est depuis devenu si noble & si excellent. Les uns veulent que ç'ait été un Philocles d'Egypte; les autres un certain Cleante de Corinthe, & d'autres qu'Ardice Corinthien & Thelephanes de Chiarenia au Peloponese, ayent commencé à desseigner sans couleurs & avec du charbon seulement; & que le premier qui se servit d'une couleur pour peindre, ait été un Cleophante de Corinthe, qui pour cela fut surnommé MONOCROMATOS. Ce fut donc ce Cleophante, interrompit Pymandre, qui apporta aussi la Peinture en Italie, lors qu'il y vint avec le pere du premier Tarquin, pour éviter la persecution de Cipselle Roi de Corinthe? La Peinture, lui repliquai-je, est encore plus ancienne que cela en Italie; & ce ne peut être ce Cleophante dont vous parlez qui l'y ait apportée, quoi qu'à la verité, il se trouve quelques Historiens qui ont eu la même pensée. Mais ils avoüent, néanmoins, que dés ce temps-là il y avoit dans la ville d'Ardée prés de Rome des Tableaux peints contre les murailles d'un Temple qui étoient faits long-temps avant que Rome fût bâtie, & dont les couleurs s'étoient pourtant si bien maintenuës qu'ils sembloient fraîchement achevez; & que dans Lavinie, avant la fondation de Rome, il y avoit aussi deux Tableaux, qui re-

pré-

présentoient, l'un Athalante, & l'autre Helene. Et ainsi vous pouvez juger que ce Cleophante qui alla avec Demeratus, n'étoit point celui qui trouva l'invention des Couleurs; & qu'il faudroit même, si cela étoit, que les Latins eussent eu la Peinture chez eux long-temps avant que les Grecs en eussent eu connoissance. Mais parce que dans la recherche d'une chose dont la memoire a été obscurcie par tant d'années, & dont les Ecrivains sont si differens dans leurs opinions, il est bien difficile d'en découvrir la verité; il faut se contenter de savoir seulement les choses qui sont les plus connuës & qui passent pour veritables.

Je ne vous parlerai donc point de HYGIENONTES, de DINIAS, ni de CHARMAS, qu'on dit encore avoir été des premiers à portraire d'une seule couleur. Je ne vous dirai rien non plus de cet EUMARUS d'Athenes, qui peignit les hommes & les femmes d'une differente maniere, ni de son Disciple CIMON Cleonien, qui trouva les racourcissemens dans les corps, & qui commença à les poser en diverses attitudes & postures; car avant lui les Figures n'avoient nulle action, & il fut le premier qui représenta les jointures des membres, les veines du corps, & qui contrefit les differens plis des Draperies.

Mais je vous dirai qu'on tient pour certain que dès le temps de Romulus*, Candaule surnommé Myrsilus Roi de Lydie, & le dernier de la race des Heraclides, acheta au poids de l'or un Tableau de la façon du Peintre BULARCHUS;

* Romulus mourut en la 2 année de la 16. Olymp. l'an du monde 3269. & avant la naissance de Jesus-Christ 715.

CHUS, où la Bataille des Magnesiens étoit représentée. Cependant par le prix de ce Tableau qui étoit trés-considerable, & par l'estime qu'il a eûë, il y a bien apparence que cet Art étoit déja fort avancé.

PANOEUS frere de Phidias, parut avec estime en la 83. Olympiade *. Il peignit cette fameuse journée de Marathon, où les Atheniens défirent en bataille rangée toute l'armée des Perses; & quoi que tous les Chefs de part & d'autre y fussent fort bien représentez, néanmoins, POLYGNOTUS Thasien, venant ensuite, fut le premier qui mit l'expression dans les visages, & qui donnant je ne sai quoi de plus libre & de plus gai à ses Figures, quitta tout-à-fait l'ancienne façon de peindre, dont la maniere étoit barbare & pesante. Il prit plaisir principalement à représenter les femmes, & ayant trouvé le secret des Couleurs vives, il les vêtit d'habits éclatans & agréables; fit leurs coeffures differentes & les enrichit de nouvelles parures.

Cette belle maniere éleva beaucoup l'Art de la Peinture, & donna une grande réputation à Polygnotus, qui aprés avoir fait plusieurs Ouvrages à Delphes, & sous un Portique d'Athenes, dont il ne voulut recevoir aucun payement, fut honoré par le Conseil des Amphictions du remerciement solennel de toute la Grece, qui pour témoignage de sa reconnoissance lui ordonna aux dépens du public des logemens dans toutes ses villes.

Au même-temps que Polygnotus travail-

* L'an du monde 3535. & avant Jesus-Christ 449.

loit à ce Portique, il y avoit un certain MYCON qui peignoit aussi dans ce même lieu, & qui, moins généreux que lui, prit de l'argent de ses Ouvrages dont il ne reçût pas aussi tant d'honneur.

Environ la 90. * Olympiade parurent AGLAOPHON, CEPHISSODORUS, PHRILUS, & EVENOR Pere & Maître de Parrhasius dont nous dirons quelque chose ensuite. Tous ces Peintres furent veritablement excellens en leur Art; mais je ne m'y arrêterai pas pour parler D'APPOLLODORE Athenien, qui vivoit avec grande estime dans la † 93. Olympiade.

Ce fut cet Appollodore qui commença d'observer la beauté de tous les corps pour la représenter dans ses Tableaux, parce qu'avant lui les autres Peintres se contentoient de bien réüssir dans la ressemblance, sans faire choix des belles parties.

Il fit aussi paroître dans son travail une maniere, qui pour être differente des autres n'en fut pas moins agréable : car il donna tant de beauté & tant de grace à son coloris, qu'il surpassa tous ceux qui l'avoient précedé.

ZEUXIS ‡ vint ensuite qui tira un grand secours des Ouvrages d'Appollodore, & voyant comme sa belle maniere de peindre étoit bien reçûë de tout le monde, poussé d'une généreuse émulation, il se résolut de ne laisser pas la Peinture au point où il la trouvoit, mais d'y ajoûter encore de nouveaux charmes. En effet il se perfectionna de telle sorte dans cet Art

* L'an du monde 3563. avant Jesus-Christ. 421. † L'an du monde 3576. avant Jesus-Christ 408. ‡ En la 95. Olympiade, l'an du monde 3583. avant Jesus-Christ. 401.

Art, & devint si excellent Coloriste, qu'Appollodore admirant ses Ouvrages, confessa qu'il ne se pouvoit rien de mieux.

Cet Appollodore, interrompit Pymandre, n'étoit-il point celui qui pour marque de l'estime qu'il faisoit de Zeuxis par dessus les autres Peintres, composa des Vers, où il se plaignoit que l'Art de la Peinture lui avoit été dérobé, & que Zeuxis en étoit le ravisseur?

C'est le même, poursuivis-je, & pour vous dire quelque chose des plus beaux Ouvrages de Zeuxis, on estime particulierement une Atalante, dont il fit présent aux Agrigentins en Sicile; un Dieu Pan qu'il donna au Roi Archelaüs; & cette admirable Figure qu'il peignit pour ceux de Crotone, en laquelle il fit paroître ce qu'il y avoit de plus parfait dans les plus belles filles de la Grece. Néanmoins le Tableau où il représenta un Athlete, fut celui de tous qu'il estima davantage, & qui passa dans son esprit pour son Chef-d'œuvre: car croyant ne pouvoir rien faire de mieux, il osa bien le proposer comme un défi aux plus excellens Peintres de son temps en écrivant au bas, qu'il s'en trouveroit sans doute plusieurs qui y porteroient envie, mais qu'il ne s'en trouveroit point qui pût l'égaler.

Lors qu'il fut devenu fort riche, il ne travailla plus que pour la gloire; & estimant ses Tableaux sans prix, il les donnoit liberalement aux Princes, & aux villes qui avoient le plus d'admiration pour ses Ouvrages.

Il eût néanmoins pour concurrent Parrhasius qui le vainquit dans une gageûre qu'ils avoient faite à qui représenteroit le mieux la

verité de quelque chose. Cette Histoire est si célébre, que chacun sait que Zeuxis ayant exposé en public un Tableau, où il avoit si bien peint des raisins que les Oiseaux venoient pour les bequeter, Parrhasius en fit apporter un autre où étoit un rideau si artistement fait, que Zeuxis y fut trompé le premier: car le voulant tirer pour voir l'Ouvrage qu'il croyoit être caché au dessous, il reçut la honte de s'être mépris, & avoüa que Parrhasius l'avoit vaincu.

Je pense, dît alors Pymandre, que ces Messieurs les Historiens nous en font accroire; car ou les Oiseaux de ce temps-là avoient les sens beaucoup moins subtils que ceux d'à présent, ou bien ceux d'aujourd'hui ont bien plus de jugement pour ne se méprendre pas, puisque nous ne voyons point qu'il y en ait qui s'arrêtent non seulement à des fruits peints sur une toile, mais même à ceux qui sont de relief, & qui ont la forme & la couleur des fruits naturels.

Si vous croyez, repartis-je, en riant, que les Oiseaux de ce temps-ci ayent plus de discernement que ceux du temps dont je parle; il faut donc croire aussi que les hommes d'alors avoient la vûë moins délicate que ceux d'à présent, puisque Zeuxis lui-même tout habile qu'il étoit se trompa au Tableau de Parrhasius. Mais étant difficile de donner son jugement sur les Ouvrages de ces Anciens Peintres, puis qu'il ne nous en reste rien que nous puissions confronter avec les Modernes, je pense qu'il nous est libre d'en avoir telle opinion que bon nous semble. Néanmoins comme l'on voit encore aujourd'hui certaines Peintures

qui

qui trompent les yeux des hommes & le sentiment des bêtes, je ne croi pas que l'on doive douter que celles de ces Anciens ne fissent un semblable effet, puisque même il y a des Tableaux fort médiocres en bonté, qui se trouvent propres à tromper la vûë de ceux qui les voyent, plûtôt que ne feroient d'autres Ouvrages plus excellens.

Or pour reprendre mon discours, je vous dirai que comme l'on a trouvé avec le temps beaucoup de choses qui manquoient aux Arts, l'on y a aussi corrigé plusieurs défauts. Car si l'on demeuroit dans la seule imitation, dit Quintilien, & qu'il ne fût pas permis d'ajoûter aux choses déja commencées, la Peinture seroit encore dans ce premier état, où elle n'avoit simplement que le dessein & les contours.

Ce PARRHASIUS dont je viens de parler augmenta beaucoup cet Art. Il fut le premier qui observa la symetrie, & qui fit paroître de la vie, du mouvement, & de l'action dans ses Figures. Il trouva le moyen de bien représenter les cheveux: & Pline remarque qu'il étoit celui de tous les Peintres de son temps qui avoit le mieux sû arrondir les corps, & fait fuïr les extrémitez pour faire paroître le relief.

Il fit plusieurs Tableaux, & entre autres il y en avoit un à Rome qui représentoit le Grand-Prêtre de Cybelle, dont l'Empereur Tibere faisoit grand cas, & qu'il avoit acheté soixante Sesterces*. Mais la vanité insupportable de ce Peintre diminuoit beaucoup de l'estime qu'on avoit de lui; car semblable à plusieurs de ces Ouvriers d'aujourd'hui il se loüoit sans cesse

 lui-

* Environ 1000. écus de nôtre monnoye.

lui-même, & ne pouvoit souffrir qu'on ne le préferât pas à tous les autres. Il étoit toûjours vêtu d'une maniere particuliere, & pour être encore plus respecté il se disoit être de la race d'Apollon, faisant croire qu'il avoit souvent communication avec Hercule qui lui apparoissoit en dormant, & que le Tableau* qu'il en avoit fait étoit tout semblable au naturel. Cependant ayant fait un Tableau d'Ajax, Thimante le surpassa par un autre Ouvrage qu'il fit; & dans la colere qu'il en eut, il dit avec sa vanité ordinaire que son plus grand déplaisir étoit de voir que son Ajax fût surmonté par un homme indigne de remporter cette gloire.

Mais ce n'étoit pas le sentiment de tous ceux de ce temps-là. Ils eurent beaucoup moins d'estime pour lui que pour THIMANTE: car ce dernier étoit un homme d'esprit & de jugement, qui faisoit tous ses Ouvrages avec art & avec science.

Le Tableau qu'il fit d'un Cyclope & celui du sacrifice d'Iphigenie, ont été si célébres & si loüez par les meilleures plumes de l'Antiquité, qu'il n'y a personne qui sur le rapport des Historiens n'en conçoive une estime trés-particuliere.

En ce même temps vivoit EUXENIDAS qui fut Maître D'ARISTIDE, & EUPOMPE de qui Pamphile fut Disciple.

Ce PAMPHILE étoit natif de Macedoine, & fut celui qui joignit à l'art de la Peinture l'étude des belles Lettres. Il en tira un si grand secours qu'il aquit une réputation extraordinaire.

Entre tant de belles Sciences qu'il possedoit, il

*Ce Tableau étoit à Lyndos ville située dans l'Isle de Rhodes.

il savoit parfaitement les Mathematiques; & les croyoit si necessaires pour la Peinture, qu'il disoit souvent qu'un Peintre qui les ignore ne peut être parfaitement savant dans sa profession.

Mais remarquez, s'il vous plaît, que le merite des personnes honore les Arts & les Sciences, de même que les Sciences & les Arts rendent recommandables les personnes qui les possedent. Car lors qu'un homme n'excelle pas seulement en son Art, mais qu'il a encore d'autres belles qualitez, il se fait un rejalissement de son merite sur l'Art dont il fait profession qui donne de la noblesse à ses Ouvrages. C'est pourquoi comme Pamphile n'étoit pas un homme du commun; qu'il avoit l'esprit éclairé de plusieurs Sciences & de belles notions qui le faisoient rechercher de tout le monde, il donna un si haut éclat à l'Art de la Peinture, que même les personnes de condition desirerent de s'instruire dans une Science où ils trouvoient tant de beautez & de charmes.

Il ne refusa pas son assistance à ceux qui voulurent apprendre de lui; mais afin que cet Art ne tombât pas dans le mépris qu'on fait d'ordinaire des choses qui sont fort communes, il obtint par son credit qu'il n'y auroit que les enfans des Nobles qui s'exerceroient à la Peinture, & qu'on défendroit aux esclaves de s'en mêler; ce qui fut fait par un Edit public, premierement à Scicyone, & ensuite par toute la Grece.

Il eut pour Disciples MELANTHIUS & APPELLE, qui mit la Peinture à un si haut point que depuis lui il ne s'est trouvé personne qui ait pû atteindre à la perfection où il arriva. Je ne m'arrêterai point à vous parler du premier,

ni de * deux autres qui étoient assez en vogue en la 107. Olympiade. Je vous dirai seulement que le fameux † Appelle vint depuis, & qu'il a excellé de telle sorte dans la Peinture que sa réputation en sera immortelle.

Le lieu de sa naissance fut dans l'Isle de Coos, & je ne doute pas qu'il ne tirât son origine d'une maison noble, puis qu'il avoit été instruit par Pamphile qui ne recevoit pour disciples que des personnes de cette condition, dont il prenoit pour les instruire des sommes presque incroyables. Veritablement Appelle n'eût pas sujet de plaindre ni son argent ni son temps. Son naturel étoit si beau, que ne se contentant pas de pratiquer les instructions d'un si savant Maître, son ambition le porta jusqu'à surmonter tous ceux de son temps, & il y travailla de telle sorte qu'il parut entre eux comme un miracle.

Je ne sai si je vous dois parler davantage de cet homme merveilleux, puisque sa réputation est si grande, qu'il seroit inutile de vous en entretenir plus long-temps.

Tout ce que vous rapporterez, dît Pymandre, me sera toûjours non seulement trés-utile, mais encore fort agréable, quand même j'en aurois déja connoissance; c'est pourquoi ne me cachez rien, je vous prie, de ce que vous savez de ces grands hommes, si vous ne voulez diminuer le plaisir que je reçois en vous en entendant discourir.

Je vous dirai donc, puisque vous le voulez, continuai-je, que les Ouvrages d'Appelle n'étoient pas simplement accomplis dans ces belles par-

* Echion & Therimachus. † Il commença de paroître en la 112. Olympiade, l'an du monde 3652. avant Jesus-Christ. 332.

parties de l'Ordre, du Dessein & du Coloris. Car outre qu'il étoit abondant en Inventions, savant dans la Proportion & dans les Contours, charmant & précieux dans le Coloris, il avoit encore cela pardessus les autres Peintres, qu'il donnoit une beauté extraordinaire à ses Figures; & par un bonheur tout particulier, il fut le premier, & presque le seul qui reçût du Ciel cette Science toute divine, qui sait comme inspirer la grace, & donner ce je ne sai quoi de libre, de vif, de rare, ou pour mieux dire, de celeste, qui ne se peut enseigner, & que les paroles même ne sont pas capables de bien exprimer.

Il me souvient, interrompit Pymandre, que ce Peintre est un de ceux qui a laissé le plus d'Ouvrages aprés sa mort. Car du temps de Pline il y avoit encore à Rome plusieurs Tableaux de sa main que l'on avoit en grande estime; & j'ai remarqué que l'on faisoit particulierement état d'une Venus sortant de la mer nommée à cause de cela ANADYOMENE, que l'Empereur Auguste dédia dans le Temple de son pere; & je pense aussi que ce fut à la gloire de ce Tableau qu'Ovide fit ces deux Vers.

Si Venerem Cois numquam pinxisset Apelles,
Mersa sub æquoreis illa lateret aquis.

Ce n'est pas de ce Tableau-là, repliquai-je, dont Ovide entend parler, mais c'est d'une autre Venus qu'Appelle avoit commencée pour les habitans de Coos, qui, à ce qu'on dit, surpassoit de beaucoup la premiere, tant dans la force du dessein, que dans la beauté du coloris. Mais la mort de cet homme incomparable

fut cause que cet Ouvrage demeura imparfait, qui néanmoins se trouva si excellent que nul ne fut jamais assez hardi pour entreprendre d'achever ce qui en restoit à faire.

Entre les Tableaux dont Rome faisoit le plus de montre dans ses lieux publics & dans ses Temples, aprés s'être enrichie des dépouilles des autres Nations, ceux d'Appelle tenoient toûjours le premier rang : & vous aurez peut-être remarqué comme l'Empereur Auguste avoit une estime toute particuliere pour deux Tableaux que ce Peintre avoit faits. Dans l'un il avoit représenté Castor & Pollux, l'Image d'une Victoire & le Portrait d'Alexandre ; & dans l'autre il avoit peint ce grand Monarque comme triomphant du Dieu de la Guerre, qui ayant les mains liées derriere le dos suivoit le char de son Triomphe. Il me souvient d'avoir lû en quelque endroit que l'Empereur Claude fit effacer de ce Tableau le visage d'Alexandre pour y mettre celui d'Auguste. On voyoit encore dans le Temple d'Antoine une Image d'Hercule de la main de ce grand Homme, mais le portrait qu'il fit d'Alexandre tenant un foudre à la main, & qui fut mis dans le Temple de Diane à Ephese, passoit pour une merveille de l'Art. Ce ne fut pas le seul portrait qu'il fit de ce Conquerant, qui prenoit souvent plaisir à se faire peindre par lui, sans permettre à nul autre de l'entreprendre, & se divertissoit même quelquefois à le regarder travailler, & à l'entendre parler, parce que sa conversation n'avoit pas moins de charmes que ses Ouvrages.

Je serois trop long si je voulois vous rapporter tout ce qu'on a écrit d'Appelle. Je vous dirai

rai seulement qu'encore que cet excellent homme tînt le premier rang entre tous ceux de sa profession, il ne laissoit pas d'avoüer sincerement qu'Amphion le surpassoit dans l'Ordonnance, comme Asclepiodore dans les Proportions : il rechercha même la connoissance de Protogene, dont il estima tant les Ouvrages, qu'il les rendit recommandables aux Rhodiens, qui avant cela ne les consideroient pas.

Ce PROTOGENE étoit natif d'une ville de la Cilicie nommée Caunus, & sujette aux Rhodiens. Il vécut au commencement fort pauvrement, parce que son desir d'apprendre lui faisoit employer tout son temps à étudier, ne travaillant pas comme plusieurs autres à faire promptement des Tableaux pour en tirer de l'argent. On ne sait qui fut son Maître ; mais il avoit plus de cinquante-cinq ans lors qu'il commença d'être en réputation, encore ne peignoit-il alors que des navires seulement. Le plus estimé de tous ses Ouvrages fut un * Jalysus, lequel a été long-temps conservé à Rome dans le Temple de la Paix. On écrit que pendant qu'il travailloit à ce Tableau il ne vivoit que de lupins trempez, de crainte que les vapeurs que les autres viandes envoyent d'ordinaire au cerveau, ne diminuassent la force de son esprit & n'offusquassent cette belle Imagination qui le faisoit réüssir si heureusement. Ce fut ce Tableau qui surprit si fort Appelle, qu'il confessa que c'étoit la plus belle chose du monde. Il dit néanmoins pour se consoler, qu'il y manquoit encore cette grace, que lui seul savoit donner

* Fils de Cercaphus & fameux chasseur qui fit bâtir une Ville dans l'Isle de Rhodes à laquelle il donna son nom. *Strab. lib.* 14.

si parfaitement à ses Ouvrages. Protogene pour conserver la durée de ce Tableau le couvrit de quatre couches de Couleurs, afin que le temps en effaçant une, il s'en trouvât une autre qui fût toute fraîche.

Je pense qu'il n'est pas besoin que je m'arrête à vous décrire ce Tableau. Je vous dirai seulement qu'entre autres choses on y voyoit un chien à la perfection duquel l'Art & la Fortune avoient également contribué. Car Protogene étant en colere de ne pouvoir assez bien représenter à son gré l'écume qui sort de la gueule des chiens lors qu'ils sont fort échauffez, il jetta par dépit son pinceau contre son Ouvrage, & vit alors qu'en un moment le hazard avoit produit tout ce que son art n'avoit pû faire en beaucoup de temps.

Je croyois, interrompit Pymandre, avoir oui dire que cet accident étoit arrivé en peignant un cheval. Il est vrai aussi, répondis-je, que Protogene n'a pas été le seul qui a reçû de la Fortune un secours si favorable. Car la même chose arriva au Peintre Neaclès, lors qu'il vouloit, comme vous le dites, représenter l'écume d'un cheval. Mais pour achever ce que j'ai à vous dire de Protogene, ce Tableau de Jalysus dont j'ai parlé fut le salut de toute la ville de Rhodes lors que Demetrius l'assiegea. Car ne pouvant être prise que du côté où étoit la maison de Protogene, ce Roi aima mieux lever le siege que d'y mettre le feu & de perdre un Ouvrage si admirable. Et ayant sû que même pendant le siege, Protogene se tenoit dans une petite maison qu'il avoit hors de la ville, où nonobstant le bruit des armes, des tambours &

des

des trompettes il travailloit avec un esprit tranquille, il le fit venir, & lui demanda s'il osoit bien demeurer ainsi à la campagne, & se croire en sûreté au milieu des ennemis des Rhodiens. A quoi il lui repartit qu'il ne croyoit pas être en aucun peril, parce qu'il savoit bien qu'un grand Prince comme Demetrius ne faisoit la guerre qu'à ceux de Rhodes & non pas aux Arts. Ce qui plût si fort à ce Conquerant que depuis il n'eût pas moins d'estime pour sa personne que pour ses Ouvrages.

Une marque de la tranquillité toute extraordinaire de l'esprit de Protogene, est qu'en ce temps-là, & au milieu des troubles de cette guerre, il fit ce fameux Tableau d'un Satyre joüant d'un Flageolet & appuyé contre une colomne; ce qui fut cause qu'on le nomma ANAPAUOMENOS*. L'on dit qu'il avoit representé sur la colomne une Caille si bien faite, qu'on vit plusieurs de ces Oiseaux voltiger à l'entour d'elle.

Alors regardant Pymandre qui soûrioit, Je croi bien, lui dis-je, que vous n'ajoûterez pas plus de foi à cette Histoire qu'à celle des Ouvrages de Zeuxis & de Parrhasius; mais comme je n'ai pas entrepris de vous persuader, il me suffit de vous divertir par le recit de plusieurs choses extraordinaires, où vôtre esprit est entierement libre de prendre tel parti que bon lui semblera.

Vous saurez donc que Protogene fit encore plusieurs autres Tableaux fort estimez; & qu'outre la Peinture qu'il savoit si parfaitement, il travailla aussi à des Figures de bronze.

En ce même temps vint ARISTIDE. Il étoit

* C'est à dire. *Le Satyre se reposant.*

étoit de Thebes, & quoi que veritablement son Coloris ne fût pas si agréable, & qu'il travaillât d'une maniere un peu seche, il avoit néanmoins d'autres parties qui lui ont donné rang entre les plus grands Personnages.

Pymandre m'interrompant, dît, Il me semble que vous oubliez à parler de cet Asclepiodore, dont vous m'avez dit qu'Appelle faisoit tant de cas. C'est, repliquai-je, que je ne suis pas encore arrivé à lui, car je tâche, autant qu'il m'est possible, de garder un ordre dans les choses que j'ai à vous dire de ces anciens Peintres. Que si vous jugez que les observations que je fais ne soient pas tout-à-fait à propos, ou qu'elles soient trop longues, prenez-vous-en à vous-même, qui dés le commencement m'avez engagé à remarquer le temps auquel ces grands Hommes ont paru. En verité, répondit Pymandre, cette remarque particuliere m'est fort agréable; aussi je ne m'en plains pas; au contraire je la trouve trés-necessaire au dessein que j'ai d'apprendre de vous, selon la suite des années, de quelle sorte la Peinture est venuë à sa derniere perfection; & je n'ai eû autre pensée en vous interrompant, que de vous avertir d'une chose que j'avois peur qui se fût échapée de vôtre memoire.

Afin donc, repartis-je, de suivre l'ordre que j'ai tenu jusqu'à cette heure, vous saurez que cet Aristide a passé pour être le premier qui a représenté le plus parfaitement sur les visages toutes les passions de l'ame.

Entre ses Tableaux, celui où il représenta la prise par force d'une ville, lui aquit une gloire merveilleuse à cause des belles expres-

sions

sions qu'il y mit. Il peignit aussi la guerre d'Alexandre contre les Perses, & cet Ouvrage étoit composé de cent Figures. L'on vit encore de lui quantité d'autres Tableaux trés-excellens, dont plusieurs ont été long-temps dans Rome. Enfin il fut si parfait dans son Art, & ses pieces furent mises à un si haut prix, que le Roi Attale paya cent talens d'un de ces Tableaux.

Quant à ASCLEPIODORE, ses Ouvrages furent fort recherchez à cause de la belle proportion qu'il savoit parfaitement donner à ses Figures, & l'estime qu'Appelle en faisoit les rendoit encore plus considerables. Il fit douze Portraits des Dieux, dont Mnason Roi d'Elate lui donna trois cens mines d'argent pour chacun.

THEOMNESTUS qui vivoit en ce même temps eut un don particulier à bien faire les Portraits ; & ce même Roi d'Elate qui étoit curieux de toutes sortes de Tableaux, payoit cent mines d'argent de tous ceux qu'il rencontroit de sa façon.

NICOMAQUE * eût aussi la réputation d'être trés-savant, & fut recommandable pour la grande vîtesse avec laquelle il travailloit ; car il peignoit d'une maniere si promte, qu'ayant entrepris un Tombeau qu'Aristratus Prince de Scicyone, faisoit orner de peintures pour le Poëte Thelestus; il le finit en fort peu de temps, & d'une maniere trés-excellente.

Il eût pour disciples son frere ARISTIDE, son fils ARISTOCLE, & PHILOXENE, qui peignit pour le Roi Cassandre la Bataille où Alex-

* NICOMAQUE étoit fils & disciple d'ARISTODEMUS.

Alexandre défit Darius. Ce dernier imita son Maître dans cette promte maniere de travailler.

L'on peut encore mettre au rang de ceux-là NICOPHANE qui ne peignit pas seulement avec grace & avec politesse, mais encore avec force. Il avoit l'esprit promt & vif, & prenoit plaisir à représenter les choses antiques pour n'en pas laisser perir la mémoire. En effet, soit qu'il copiât tout ce qu'il y trouvoit de beau, ou que de lui-même il inventât les choses qu'il mettoit au jour, on lui attribuë ce que la Peinture a eû de majestueux & de grand.

PERSÉE disciple d'Appelle fut doüé d'un naturel admirable, d'une excellente doctrine, & d'une singuliere industrie. Il écrivit un Traité de son Art qu'il dédia à son Maître.

Aristide le Thebain eût aussi pour disciples NICEROS & ARISTIPPE; & ce dernier fut le Maître d'ANTHORIDE & d'EUPHRANOR, cet homme excellent qui ne fut pas seulement Peintre, mais qui sût aussi travailler de Sculpture, & forma des figures de marbre, de bronze & d'argent. Il a été recommandable pour avoir été l'un des premiers qui a sû donner aux Heros cette majesté qui doit paroître dans leur port, aussi bien que dans leur visage; & ce fut lui qui considera la beauté des proportions, & qui en dressa des regles. On trouvoit pourtant à dire à ses Figures, de ce qu'elles avoient le corps menu, les jointures & les doigts un peu trop gros.

J'oubliois à vous parler de PAUSIAS de Scicyone disciple de Pamphile. Il fut le premier qui commença à peindre les lambris & les vou-

voutes des Palais ; ce qui jusques alors n'étoit point encore en usage. N'étoit-ce pas ce Peintre, interrompit Pymandre, qui eût tant d'amour pour la bouquetiere Glycere? Lui-même, répondis-je, & il représenta dans sa passion cette fille composant une guirlande de fleurs. Ce Tableau fut tellement estimé, que Luculle en acheta la seule copie deux talens dans Athenes.

NICIAS Athenien, qui vint depuis, fut encore en grande estime. Il peignit les femmes en perfection, & entendit fort bien l'arrondissement des Figures pour faire paroître le relief. Il fit un Tableau trés-excellent, où il avoit représenté l'Enfer de la même sorte qu'Homere l'a décrit. Il en refusa soixante talens, aimant mieux le donner à sa patrie que de le vendre.

Il y eut aussi ATHENION Maronite, disciple de Glaucion Corinthien, lequel ne fut pas moins estimé que Pausias : car bien que son Coloris fût plus sec & moins agréable, il avoit toutefois beaucoup de science, & ne manquoit pas d'approbateurs. On croit que s'il eût vécu plus long-temps il auroit tenu rang entre les plus excellens Peintres, parce qu'il travailloit avec grand soin, & ne laissoit rien échaper de toutes les belles connoissances qu'il pouvoit aquerir, ayant une industrie particuliere à s'en servir avec grace.

Quoi que je tâche d'abreger le discours de ces grands Peintres, de crainte de vous être enfin trop ennuyeux ; néanmoins je ne saurois finir sans vous parler d'un certain CLESIDES, qui semble s'être rendu immortel, autant par

sa haute temerité & par les marques d'un ressentiment trop hardi, que par la perfection de ses Ouvrages. Car n'ayant pas été reçû de la Reine Stratonice, femme d'Antiochus, avec tous les témoignages d'estime qu'il croyoit mériter, il fit un Tableau où il représenta cette Princesse d'une maniere fort offensante pour elle; & l'ayant exposé publiquement sur le port, il se sauva dans un Vaisseau prêt à faire voile, assez content d'avoir par ce moyen satisfait à sa vengeance.

Il est donc, interrompit Pymandre, aussi dangereux d'être mal avec les Peintres qu'avec les Poëtes; car Platon assûre que Minos Roi de Candie étoit un trés-bon Prince, qui n'a été maltraité par les Poëtes, que parce qu'il avoit méprise leur amitié.

Il ne faut pas que vous en doutiez, repartis-je, puisque vous savez bien de quelle sorte Michel Ange peignit dans son jugement un Prelat Maître des ceremonies du Pape duquel il avoit été offensé.

Mais pour revenir à Clesides, la Reine ne se mit pas fort en peine du mauvais traitement qu'elle en avoit reçû: car quoi que son Tableau fût injurieux à sa réputation, elle s'y trouva si belle & si bien peinte, & l'Ouvrage lui parut si accompli, qu'elle aima mieux qu'il demeurât exposé aux yeux de tous, & laisser ainsi subsister les marques de l'affront qui lui étoit fait, que de brûler une Peinture si parfaite.

C'est, dît Pymandre en soûriant, que la plûpart des femmes aiment si fort à paroître belles qu'elles pardonnent volontiers toutes les au-

tres

tres injures pourvû qu'on les flate en cela ; & je m'assûre que de l'humeur dont étoit cette Reine, le Peintre l'auroit davantage offensée en la peignant laide, qu'en la peignant de la maniere qu'il fit.

Du temps de Jule Cesar, poursuivis-je, il y eût à Rome un THIMOMACHUS de Bizance qui fit plusieurs Tableaux pour cet Empereur, & entre autres un Ajax & une Medée, dont il lui fit payer quatre-vingt talens.

Un autre Peintre nommé LUDIUS fut en grand credit sous Auguste. Il excelloit principalement en grandes imaginations ; & ce fut lui qui le premier commença de peindre dans les ruës de Rome contre les murailles, y feignant de l'Architecture & toutes sortes de Païsages.

Je ne m'arrête pas à vous déduire par le menu une infinité d'autres Peintres qui ont été en estime, & qui ont eû assez de mérite pour laisser leur nom à la posterité. Entre ceux-là plusieurs ont fait de grands Ouvrages; & plusieurs aussi se sont arrêtez à travailler en petit. PIRRICHUS est l'un de ceux qui a été le plus fameux, quoi qu'il ne s'arrêtât qu'à faire de petites choses, & à traiter des sujets fort médiocres ; comme à représenter des herbages, des animaux, des boutiques d'artisans, & autres sortes de sujets qui n'ont aucune noblesse ; aussi à cause de cela il fut surnommé RHYPAROGRAPHOS *.

C'est assez, ce me semble, d'avoir remarqué les principaux & les plus excellens Maîtres de l'Antiquité pour connoître le commencement & le progrés qu'a eû la Peinture.

Il

* C'est-à-dire : *Peintre de choses basses & communes.*

Il eſt certain que quand les Arts ont ceſſé parmi les Grecs, ils ont commencé à déchoir dans l'Italie; & depuis ce Ludius qui parut ſous Auguſte, & quelques-uns qui ont peint du tems de Neron, nous ne ſavons plus qui furent ceux qui peignoient dans Rome. Même je croi que les memoires en ont été perdus auſſi bien que les Tableaux de ce temps-là, puis qu'il ne reſte plus rien de toute l'Antiquité, ſi ce n'eſt des morceaux à fraiſque qu'on a tirez de la ville Adriane, le peu qui ſe voit à S. Gregoire, ce qui eſt encore dans les ruïnes des Thermes de Tite, & cette friſe repréſentant un mariage, laquelle eſt dans la Vigne Aldobrandine.

Néanmoins par ce peu-là qui eſt demeuré dans Rome juſques à cette heure, on peut juger de l'excellence de la Peinture ancienne : car l'on reconnoît principalement dans cette friſe une même idée de beauté que celle qui ſe voit dans les Statuës antiques. Mais comme les guerres & les deſaſtres qui ſont arrivez dans l'Italie ont cauſé la perte d'une infinité de belles choſes, il ſemble auſſi que les Arts ont été comme accablez ſous les ruïnes de la Monarchie Romaine juſques au temps de CIMABUÉ, qui le premier commença de rétablir la Peinture, qui s'eſt enſuite perfectionnée au point où nous la voyons, par le ſoin & le travail de tant d'excellens hommes qui ſont venus depuis & deſquels nous pourrons dire une autre fois quelque choſe.

Voilà quel fut l'entretien que nous eûmes ce jour-là Pymandre & moi ; aprés quoi nous ſortîmes & nous nous ſéparâmes.

ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

SECOND ENTRETIEN.

PYMANDRE qui dans nôtre derniere conversation avoit écouté avec plaisir ce que j'avois rapporté de l'origine & du progrés de la Peinture, desirant de savoir encore comment cet Art s'étoit renouvellé, & quels Peintres avoient eû part à son rétablissement, ne manqua pas dés le lendemain de venir me voir.

Il me trouva comme je considerois les desseins de quelques ouvrages qu'on doit faire pour le Roi; & aprés en avoir observé toutes les beautez : Savez-vous, me dit-il, que j'ai de la peine à ne pas croire qu'il ne soit de la Peinture ainsi que de toutes les autres choses pour lesquelles on a toûjours une haute estime dans les temps où elles sont en credit? Car lors que je regarde

tant

tant de rares Tableaux que l'on fait aujourd'hui, & que je pense encore à ceux que nous avons vûs autrefois à Rome, je ne puis m'imaginer que les Appelles & les Protogenes en ayent fait de plus excellens que ceux-là.

Quand nous n'aurions pas, lui repartis-je, le témoignage des plus savans Historiens de l'antiquité, vous savez bien que par les statuës qui sont demeurées entieres jusqu'à présent, nous pouvons juger du mérite des Peintres de ce temps-là qui assûrément n'étoient pas moins habiles que les Sculpteurs, puisque les uns & les autres prenoient tant de peine à se rendre savans. Car si Zeuxis apporta un si grand soin à bien observer dans les filles de la Grece les mieux faites, ce qu'elles avoient de plus parfait & de plus agréable pour représenter cette fameuse image d'Helene; il ne faut pas douter que les autres Peintres qui étoient alors en grande réputation ne travaillassent de même à rendre leurs ouvrages accomplis.

Mais nous pouvons dire que des Peintres modernes il n'y en a guere qui se rendent aussi considerables que ces Anciens, parce qu'il y en a peu qui s'adonnent comme ils devroient à l'étude d'un Art qui demande une si forte application.

Cependant, dit Pymandre, si l'honneur qu'on rend à la Vertu, & l'estime qu'on fait des plus excellens hommes, est le vrai moyen de porter les Arts à leur perfection; il semble que ce siecle doit produire plusieurs ouvrages admirables, puisque tous les savans hommes sont honorez aujourd'hui de la faveur & de la protection du plus grand Roi du monde.

Ce

Ce n'eſt pas aſſez, repartis-je, que les Rois & leurs Miniſtres reconnoiſſent par leurs liberalitez & par leurs faveurs le mérite des perſonnes de ſavoir, il faut que ceux qui ſe veulent rendre recommandables n'ayent d'ambition que pour l'honneur. Car il eſt certain que quand les ouvriers ne ſont pas portez au travail par ce noble motif, ils ne tardent guere à perdre l'eſtime qu'on avoit pour eux.

Du temps que la ſeule Vertu faiſoit le plaiſir des Grecs & des Romains, les beaux Arts floriſſoient parmi eux ; & il y avoit un agréable debat entre les gens les plus doctes à qui produiroit quelque choſe de nouveau, afin qu'il ne demeurât rien de caché, & pour avoir la gloire de mettre au jour tout ce que nous devions poſſeder aprés eux. Si l'on prend pour exemple ceux qui ont excellé dans la Sculpture, on trouvera que cette haute ambition a été cauſe que Lyſippe eſt mort de pauvreté, parce qu'au lieu d'avoir ſoin d'aquerir même dequoi vivre, il étoit inceſſamment occupé à l'étude de ſon Art ; & que Myron qui animoit preſque les Statuës qu'il jettoit ſi heureuſement en bronze, laiſſa ſi peu de bien, qu'il ne ſe préſenta point d'heritiers pour recueillir ſa ſucceſſion.

Des ouvriers, dit Pymandre, les uns travaillent pour l'honneur, & les autres pour le gain ; mais comme la réputation de ceux qui ne ſont connus que par les richeſſes qu'ils amaſſent eſt une réputation dont les fondemens n'ont rien de ſolide, nous la voyons bien-tôt abbatuë. Les ouvrages même par leſquels ils ont prétendu ſe faire conſiderer ſont les premiers qui dépoſent contre eux ; & s'ils paſſent pour de

grands

grands perſonnages dans l'eſprit des ignorans, ils ſont reconnus pour trés-ignorans parmi les perſonnes ſavantes.

C'eſt pourquoi, repliquai-je, on ne peut avoir trop d'eſtime pour ceux qui ne cherchent qu'une veritable gloire : & ſi non ſeulement les Républiques les mieux policées, mais auſſi les Princes les plus puiſſans ont ennobli la Peinture, ils ſe ſont auſſi immortaliſez eux-mêmes par ſon moyen, & en ont tiré de trés-grands ſecours. Car l'utilité qu'on en reçoit n'eſt-elle pas réciproque entre l'ouvrier & celui qui le fait travailler? L'eſprit de l'homme demeureroit enſeveli dans de profondes ténébres, & ne ſurmonteroit jamais toutes les difficultez qui s'oppoſent à ſes recherches, ſi la force de cet Art ne retiroit du tombeau les choſes paſſées, n'autoriſoit les nouvelles, ne rétabliſſoit ce qui n'eſt plus en uſage, ne donnoit de la grace aux choſes deſagréables, ne mettoit en lumiere ce qui eſt dans l'obſcurité, & enfin l'on peut dire que la plûpart des Arts ſe perdroient ſi celui-ci ne contribuoit à leur conſervation.

Sur cela, pour témoigner davantage les prérogatives de cet Art, nous remarquâmes comment dans la formation des corps animez, il eſt même capable de remedier aux défauts qu'ils pourroient recevoir de la Nature. Nous nous ſouvînmes de ce que l'Ecriture rapporte des brebis de Jacob ; de ce qu'Opian a écrit de ceux qui nourriſſent des pigeons ; &, ce qui eſt plus conſiderable, de ce que S. Auguſtin & pluſieurs autres nous ont appris d'un Roi de Chypre, lequel étant fort laid de viſage, & craignant d'avoir un enfant qui lui reſſemblât, fit peindre

dans

dans la chambre de sa femme une figure parfaitement belle, afin qu'en la voyant souvent son imagination pût corriger sur un si beau modelle ce que la nature auroit pû ébaucher de difforme dans l'enfant dont elle étoit enceinte.

Pymandre relevoit encore le mérite de la Peinture par cette merveilleuse puissance qu'elle a de nous mettre devant les yeux une image veritable des personnes que nous cherissons, & de les représenter si parfaitement, qu'il nous semble, quoi qu'éloignez d'elles, les avoir présentes & jouir de leur compagnie.

Ces diverses réflexions servirent à nous entretenir agréablement. Car demeurant d'accord que la Peinture s'étoit mise en estime par l'avantage qu'elle a de si bien représenter les personnes absentes, qu'elle tient lieu d'une chose réelle; je dis à Pymandre qu'elle avoit pourtant aquis sa principale réputation de ce qu'on n'a point trouvé de plus beau moyen pour récompenser les vertus des grands hommes & pour rendre leur nom immortel, qu'en laissant leur image à la posterité. Ceux d'Athenes, lui dis-je, ne dresserent une Statuë à Esope qui n'étoit qu'un Esclave qu'afin d'apprendre à toutes sortes de personnes que le chemin de la gloire leur est ouvert, & que l'on ne rend pas honneur ni à la noblesse ni à la naissance illustre des hommes extraordinaires, mais à leur vertu & à leur mérite. Car ce ne fut pas pour avoir seulement le portrait de cet Esclave, qui étant trés-laid de visage & trés-contrefait de corps, n'étoit pas un sujet qui meritât d'être regardé.

Pymandre, en m'interrompant, repartit à cela, qu'en élevant par des Tableaux & des Sta-

tuës des monumens à la memoire des grands personnages ; l'on exposoit aussi leurs Images aux yeux de tout le monde qui est bien-aise de les voir, quand même ils seroient difformes. Ainsi Alexandre, me dit-il, ayant fait dresser des Statuës à ces vaillans hommes qui périrent dans son armée au passage du Granique, laissoit à leurs enfans la ressemblance de leurs peres en même-temps qu'il récompensoit si glorieusement le service de ses soldats : de même que les Romains, qui ne trouvant rien de plus avantageux à la mémoire des grands hommes, que de mettre leurs Statuës dans les places publiques, accordoient aussi cette faveur à ceux qui avoient fidelement servi leur païs. Les femmes pouvoient aussi avoir part à cette gloire, puisque pour décerner des honneurs particuliers à la vertu de Clelie, on lui dressa une Statuë où elle étoit représentée sur un cheval. Et cela se faisoit-il à autre dessein que pour satisfaire au desir qu'on a ordinairement de connoître les personnes qui se sont signalées par leurs belles actions ?

Mais quel que soit le sujet qui ait rendu la Peinture si illustre ; je croi que l'ordre qui s'observoit anciennement parmi les Ouvriers étoit une des causes pourquoi il y en avoit de si excellens dans cet Art. Car tous les Egyptiens, à ce qu'on remarque, ne devenoient savans dans toutes sortes de professions, que parce qu'ils avoient une loi qui ne permettoit pas à ceux qui une fois avoient fait choix d'un emploi, d'en embrasser plusieurs à la fois, ni de tenir aucuns offices dans l'Etat, de crainte qu'un desir ambitieux d'entrer dans la magistrature,

ou

ou l'occupation des affaires publiques ne les détournât de leur travail ordinaire.

Il eſt aſſez difficile en effet, lui dis-je, qu'un même homme puiſſe exécuter parfaitement pluſieurs choſes de differente nature. Mais, à mon avis, ce n'a pas été une mauvaiſe conduite dans les Arts qui a fait perdre aux Grecs & aux Romains l'avantage qu'ils avoient autrefois dans ceux de la Sculpture & de la Peinture.

Je ſai bien, repliqua Pymandre, que les guerres & les deſordres en ſont la premiere cauſe. Je croirois même que quand nôtre Religion s'eſt établie, elle a commencé de renverſer les Statuës en détruiſant le culte des faux Dieux. Et ainſi cet Art dont le plus grand honneur parmi les Payens étoit de bien faire un Jupiter tonnant, ou un Apollon environné de lumiere, eſt venu à ſe perdre quand il n'a plus été occupé à repréſenter ces fauſſes Divinitez. Car comme toute la Religion payenne conſiſtoit dans la veneration des Idoles, les Sculpteurs prenoient un ſoin particulier de les bien tailler, & ce n'étoit pas un emploi peu conſiderable que celui de faire des Dieux que tant de peuples adoroient.

Il peut bien être vrai, repartis-je, que le travail d'un ſi grand nombre d'Idoles a été cauſe en partie de ce que la Sculpture s'eſt ſi fort perfectionnée. Mais je penſe auſſi que s'il en faut attribuer le relâchement & la perte à quelque choſe, c'eſt à l'oiſiveté & à l'ignorance dont les derniers ſiecles ont été corrompus, plûtôt qu'à la pieté des Chrétiens, qui en aboliſſant le culte des faux Dieux, n'ont point touché à une infinité de rares Ouvrages, ni condamné un

Art si noble & si excellent.

Je ne nierai pas que quand l'Eglise se vit délivrée de la tyrannie des Princes payens, le zele des Chrétiens ne leur fît aussi tôt renverser toutes les Idoles, & abattre plusieurs Statuës qui remplissoient les Temples & ornoient les places publiques. Ce furent eux qui acheverent de ruiner la ville Adriane où il y avoit quantité de Statuës & de Peintures ; prenant plaisir à démolir ces lieux qui sembloient conserver encore quelque reste de l'orgueil du Paganisme, pour en faire servir le jaspe & le porphyre à un plus saint usage. Et comme la veritable pieté mit dans l'esprit des gens de bien d'autres pensées que celles de la curiosité, on fut assez long-temps à Rome que la haine qu'on portoit aux Idoles empêchoit qu'on n'eût tant d'amour pour un Art qui avoit été en si grande estime.

De sorte qu'on peut dire que nous avons presque vû la Peinture & la Sculpture se relever comme d'une espece de létargie où elles avoient demeuré un si long-temps, puisqu'elles n'ont commencé à paroître avec cet air majestueux qu'elles avoient eû autrefois, que quand Michel Ange, Raphaël, & les autres grands Peintres de leur temps ont trouvé des Papes & des Rois disposez à cherir & à favoriser les beaux desseins de ces personnes illustres.

Et certes il étoit necessaire que ces savans hommes vinssent au monde pour rétablir aussi parfaitement qu'ils ont fait, des Arts qui n'avoient nulle vigueur & qui ne paroissoient plus que comme de vains fantômes. Car bien que depuis les Cimabué & les Giotti, la Peinture eût donné quelques petits signes de vie, & montré

tré quelques foibles desirs de s'accroître, son abattement néanmoins étoit si grand qu'elle n'avoit pas besoin pour se fortifier, comme elle a fait, d'un moindre secours que celui qu'elle a reçû de ces deux hommes célébres, j'entens Raphaël & Michel Ange.

Quant à Michel Ange, repliqua Pymandre, on dit que dans l'Architecture & dans la Sculpture qu'il a si parfaitement pratiquées, il tiroit quelques secours du reste de ces bâtimens antiques, & de tant de Statuës que le temps n'a pas entierement ruïnées. Mais pour Raphaël je croi qu'on ne doit qu'à l'excellence de son genie la beauté & la perfection de ses peintures, puisque de son temps l'on ne voyoit plus rien de peint qui fût ni aussi beau ni aussi parfait que ce qu'il nous a laissé.

Il n'a regardé, lui dis-je, les ouvrages de ces Maîtres que pour les surpasser; & poussé d'une généreuse ambition il n'a voulu être disciple que de la belle nature & de ces grandes idées dont son imagination étoit remplie, & que Platon dit être le plus parfait original des belles choses.

L'on assûre pourtant, interrompit Pymandre, qu'il n'a pas méprisé les Ouvrages des Anciens Sculpteurs; qu'il a imité sans scrupule cette grandeur & cette majesté des Antiques, & même qu'il s'est servi hardiment de tout ce qu'il a trouvé de beau dans les bas-reliefs.

Il est vrai, repartis-je, qu'il a fait une étude toute particuliere de ce que les Anciens nous ont laissé de plus excellent, & il a tellement compris leurs pensées, & est entré si avant dans leur esprit, qu'on peut dire, en comparant ses

Peintures à leurs Statuës, qu'il a formé des Images vivantes sur le modelle des choses mortes.

Leonard de Vinci qui vint un peu devant lui, est un de ceux de qui les belles inclinations & le soin qu'il prit à les cultiver, ont montré par les divers Ouvrages qu'il a laissez, combien l'Art de la Peinture est excellent; mais aussi combien cette excellence est difficile à aquerir; quel travail on doit y employer; & même comme quoi cet Art en embrasse plusieurs autres qui sont necessaires à sa perfection. C'est une perte pour le public d'être privé des remarques qu'il en avoit faites, puisque par les fragmens qui nous restent on voit bien que s'il eût mis lui-même au jour ce qu'il avoit écrit de la Peinture, il nous auroit communiqué beaucoup de bonnes choses.

Cependant je ne desespere pas que nous ne voyions un jour ces beaux Arts dans un degré aussi haut qu'ils ont été sous les Grecs & sous les Romains. Car si ces belles Statuës antiques qu'on possede encore aujourd'hui, sont l'étude de plus de huit ou neuf cens ans, & le fruit de la méditation d'une longue suite de tant d'excellens Maîtres, ne peut-on pas croire qu'avec le temps on arrivera encore à cette même perfection?

Bien qu'il y eût une infinité de savans Ouvriers en Grece & en Italie, tous néanmoins n'ont pas été aussi excellens que les Phidias & les Praxiteles. Parmi ce grand nombre de Statuës qui nous restent, l'on auroit peine d'en trouver cinquante d'une beauté égale à la Venus de Medicis, au Laocoon & à l'Hercule de Farnese. Ce sont les chefs-d'œuvres de plusieurs sie-

siecles. & le dernier effort du savoir de tous ces grands Maîtres. Aussi je pourrois vous montrer que les Ouvriers de ces temps-là, non seulement n'étoient pas également savans, mais que plusieurs, même des plus savans, n'avoient pas une connoissance universelle de leur Art. Car chacun d'eux en étudioit une partie à laquelle il s'adonnoit entierement ; & l'on voit par leurs ouvrages que s'ils finissoient parfaitement une figure & la rendoient admirable, ils abandonnoient les autres choses dans lesquelles on peut remarquer beaucoup d'ignorance, ou du moins une négligence trés-vicieuse.

Il n'y a rien de plus beau que la Venus de Medicis : cependant y a-t-il quelque rapport entre cette figure & l'Amour & le Dauphin qui sont à ses pieds ? La Statuë de Commode est un travail recommandable parmi tous les Maîtres de l'Art, l'enfant néanmoins qui est sur son bras ne paroît que le travail d'un apprentif. Dira-t-on que cet enfant n'ait pas été taillé par la même main qui a fait la Statuë de l'Empereur ; & que ces excellens ouvriers se contentant de finir la principale figure abandonnoient le reste à leurs éleves ? C'est en effet ce qu'on peut dire de plus raisonnable pour leur défense ; mais pourtant cela ne les justifie pas assez, puis que dans les plus beaux bas-reliefs Antiques, nous y voyons aussi des défauts de jugement, & des manquemens tout-à-fait contre l'Optique. Il y a des bâtimens qui ne peuvent contenir la moitié d'un homme ; des figures éloignées qui sont plus grandes que celles qui sont sur le devant ; & d'autres choses que je ne m'arrête pas à rapporter, mais qui peuvent faire croire qu'il y en avoit

beaucoup que ces Anciens Sculpteurs ignoroient. Car comment se persuader que les sachant ils eussent commis ces fautes, ou qu'ils eussent pû souffrir qu'un autre les eût faites dans leurs propres Ouvrages. Si ce n'est qu'on veuille dire qu'en s'attachant à la principale partie de leur sujet, ils en négligeoient les autres.

Aussi est-il certain qu'ils étudioient particulierement à bien faire une figure; qu'ils en ont représenté toutes les parties avec une force & une beauté merveilleuse; qu'ils ont exprimé les mouvemens du corps & les passions de l'ame d'une maniere presque inimitable. Mais savez-vous comment ils s'y sont rendus si savans? C'est qu'alors il y avoit un nombre infini d'esclaves qui la plûpart du temps étoient tout nuds; & comme ils les avoient continuellement devant les yeux, ils observoient toutes leurs actions, & remarquant ce qui est de plus beau dans les membres du corps & dans leurs differens mouvemens ils s'en formoient de fortes idées. Ainsi étudiant à toute heure aprés le naturel, ils ont eû cet avantage de pouvoir se perfectionner dans cet Art avec bien plus de facilité qu'on ne peut faire à présent. C'est pourquoi l'on peut même douter si les Sculpteurs ne surpassoient pas les Peintres dans l'excellence de leur travail; & l'on pourroit croire aussi que si d'un côté les Peintres d'alors savoient si bien représenter le nud des figures, peut-être que d'ailleurs ils ignoroient d'autres choses que Raphaël a mieux possedées. Mais cependant il est certain qu'ils ont fait des Ouvrages admirables, & si nous les égalons en quelques-uns, il y en a eû de trés-considerables, où je croi qu'ils nous ont surpassé de beaucoup.

Ayant

Ayant cessé de parler; Si vous voulez, me dît Pymandre, nous pouvons maintenant nous entretenir des Peintres Modernes avec encore plus de plaisir & plus d'utilité que des Anciens, puisque nous avons les Tableaux de ceux-là pour témoins de leur mérite, & que des autres nous n'en pouvons parler que par conjecture. Si vous le jugez donc à propos, vous reprendrez vôtre discours où vous le quittâtes, observant toûjours le temps & la suite de ceux qui ont vécu jusques à présent.

Je témoignai à Pymandre que j'étois disposé à faire tout ce qu'il voudroit; & nous étant assis, je lui parlai de la sorte.

Je croi vous avoir dit qu'on ne sait point quels Peintres travaillerent en Italie, depuis le regne d'Auguste, ni quels Ouvrages on y a faits; soit que dés-lors la Peinture eût commencé à déchoir, ou bien que tant de changemens arrivez dans l'Europe, en ayent fait perdre la connoissance. Il est bien vrai que quand les Constantins & les Theodoses ont pris la protection de l'Eglise, aussi-bien que le gouvernement de l'Empire, on a fait quelques ouvrages de Sculpture & de Peinture pour l'ornement des Temples. Mais dans ce qui reste de ces Ouvrages il n'y a rien de considerable que les marques de la pieté de ces Princes.

Aussi depuis la décadence de l'Empire Romain, l'Italie a été dans des troubles & des agitations si grandes, que le miserable état où elle s'est vûë tant de fois réduite, ne donnoit pas le temps à ces beaux Arts, qui sont des fruits de la paix, de croître, & de venir à maturité. Combien s'est-il écoulé de siecles pendant que

Rome ne voyoit que guerres & que desastres, & que les peuples les plus barbares venoient de toutes les parties du monde faire de cruelles invasions sur ses terres, renverser les riches monumens de son ancienne grandeur, & mettre tout à feu & à sang? Quand ces armées si nombreuses de Gots & de Vandales eurent, comme un torrent, ravagé tout ce païs-là, il y demeura encore une semence de division, qui de tous ses voisins lui firent autant d'ennemis.

Lors que la Peinture commença de renaître, l'Italie étoit encore dans ces calamitez. Car en l'an 1239. ceux de Milan & plusieurs Villes de la Toscane & de la Pouille s'étant soûlevées à la suscitation du Pape Gregoire IX. contre l'Empereur Frederic II. sous un specieux prétexte de liberté; & même des Evêques lui manquant de foi, & s'étant emparez de quelques Villes de l'Empire; Frederic irrité contre eux, mit en peu de temps sur mer & sur terre deux grandes armées. Il donna le commandement de celle de mer à son fils Laurens qu'il avoit déclaré Roi de Sardaigne; & avec celle de terre, il entra lui-même dans l'Italie. Le Milanois sentit les premiers effets de sa colere; il désola toute la campagne, & son armée grossissant de jour à autre, par le secours de plusieurs Seigneurs voisins qui étoient jaloux de la puissance du Pape, il ruïna toutes les Villes qui lui voulurent résister.

Gregoire voyant les affaires de l'Empereur réüssir si avantageusement, se servit des censures Ecclesiastiques. Il l'excommunia pour la troisiéme fois, & le bannit de l'Italie comme un Heretique. Mais parce qu'il vit bien que ces sortes d'armes n'étoient pas seules capables

d'em-

d'empêcher ses progrés, il eût recours aux Veniriens; & pour obtenir leur assistance & les engager à prendre ses interêts, il leur representoit les avantages qu'ils retireroient de la victoire qui leur étoit assûrée, en les faisant souvenir de celle qu'ils avoient autrefois remportée sur l'Empereur Frederic Barberousse. Le Pape tâcha d'attirer encore à son parti le Roi * de France; mais Frederic de son côté employoit toutes choses pour l'en divertir.

Cette guerre entre le Pape & l'Empereur causa tant de maux dans l'Italie, que plusieurs Villes en furent entierement ruïnées; & celles qui éviterent le fer ou la flâme, demeurerent remplies de tant de divisions, & d'inimitiez, que les habitans avoient tous les jours les armes à la main pour s'égorger les uns les autres.

Ce fut alors que prirent naissance ces deux horribles factions des Guelfes & des Gibelins, qui pendant plus de 260. années ont causé de si grands maux à l'Italie. Ces deux noms odieux & la source de tant de malheurs furent inventez, à ce que dit Platine, dans la ville de Pistoye où étoient deux freres Allemans, l'un nommé Guelfe & l'autre Gibel, chefs des deux partis. Il y en a qui disent que ce fut l'Empereur qui appella en Allemand ceux de son parti Gibelins, parce qu'il s'appuyoit sur eux, de même que les chevrons d'une maison s'appuyent sur le faîte qui les retient par le haut: car Giobel en Allemand, que l'on prononce Gibel, veut dire le faîte ou le sommet d'un édifice; & ceux qui secouroient le Pape, il les nomma Guelfes qui signifie loups. D'autres assûrent que ce furent

 seu-

* St. Louis.

seulement des noms que l'Empereur renouvella, & qui avoient été en usage en Italie, lors que Roger Roi de Sicile appella à son secours Guelfon Duc de Baviere, pendant qu'il étoit en guerre avec l'Empereur Conrard III. du nom. Car ce Guelfon ayant envoyé des troupes Allemandes pour fortifier le parti de Roger & du Pape, on les nomma Guelfes; & les gens de l'Empereur furent appellez Gibelins, à cause que Henri son fils qui commandoit l'armée se faisoit nommer Gibelin, en mémoire d'une ville ainsi appellée où il avoit pris naissance.

Quoi qu'il en soit, on vit par ces deux noms differens les villes & les campagnes pleines de sang & couvertes de morts & de fugitifs. Les Florentins chasserent de leurs murailles les Nobles qui favorisoient la faction Gibeline. Ceux d'Arezzo & de Sienne firent pareillement sortir de chez eux tous les Guelfes; & à leur exemple les principales villes d'Italie se déclarerent la guerre. L'Umbrie, la Toscane & Viterbe s'étant soustraites de l'obeïssance du saint Siege pour suivre les passions de l'Empereur; ceux de Rome étoient prêts de les imiter, si le Pape qui les larmes aux yeux porta processionnellement les reliques des Apôtres S. Pierre & S. Paul, n'eût ému le peuple à compassion, & par le discours qu'il leur fit dans l'Eglise de S. Pierre ne les eût entierement persuadez de changer de dessein & de prendre les armes pour la défense de l'Epouse de JESUS-CHRIST; de sorte que Frederic s'étant présenté devant Rome ils le repousserent généreusement.

Voilà l'état où étoit l'Italie au commencement de l'année 1240. quand CIMABUE vint

au

au monde, lequel étant né pour rétablir la Peinture que les desordres & les guerres en avoient bannie, prit cependant naissance dans le temps des plus grands desordres dont l'Italie ait été jamais affligée.

Comme c'est le premier de tous les Peintres qui a remis au jour un Art si illustre, c'est avec raison qu'on peut le nommer le Maître de tous ceux qui ont paru depuis ce temps-là. Il étoit d'une noble famille de Florence. Ses parens croyant qu'il avoit un naturel propre pour les Sciences, le mirent d'abord sous des Maîtres pour en apprendre les premiers rudimens.

Mais il fit bien-tôt paroître que son esprit étoit moins porté à l'étude des lettres qu'à la recherche des Arts. L'on connut son inclination pour celui de la Peinture par les griffonnemens dont il remplissoit tous les jours ses livres ; & comme il avançoit en âge & qu'insensiblement il trouvoit plus de facilité à dessiner, il s'y appliquoit aussi davantage, & déroboit les heures de ses lecons pour voir travailler certains Peintres grossiers & ignorans, que ceux qui gouvernoient dans Florence avoient fait venir de Grece, & qui peignoient la Chapelle de l'illustre famille de Gondi, qui est dans l'Eglise de *Santa Maria novella*.

Pymandre m'interrompant, Est-ce, me dît-il, qu'il y avoit encore dans la Grece des successeurs de ces grands Peintres dont vous m'avez parlé ? C'étoit bien en effet, lui repartis-je, les successeurs de ces fameux Peintres Grecs ; mais il y avoit entre les derniers & les premiers la même difference qui se trouvoit entre l'état déplorable où étoit alors ce païs-là, & l'état florissant

riffant où il avoit été du temps des Zeuxis & des Appelles; c'est à dire que ces derniers Peintres dont je parle, n'étoient que les miserables restes de ces grands hommes. Cependant comme si c'eût été une fatalité à l'Italie de ne pouvoir posseder la Peinture que par le moyen des Grecs, ce furent eux qui l'y apporterent pour la seconde fois, & qui dés l'an 1013. firent à Florence & en plusieurs autres lieux des Ouvrages de Mosaïque & de Peinture. Il est vrai que dans leurs Tableaux il n'y avoit que les premiers traits marquez avec de la couleur: mais quoi que ces Peintures fussent fort grossieres, on ne laissoit pas de les admirer; & elles servirent même d'exemples aux Italiens, pour apprendre ensuite à peindre & à travailler de Mosaïque.

Mais pour revenir à Cimabué, comme ses parens reconnurent le grand amour qu'il avoit pour la Peinture, ils penserent qu'ils devoient laisser aller son esprit du côté où la nature le portoit, & lui permirent de quitter l'étude des Lettres pour apprendre cet Art, qui étant alors encore fort imparfait, reçût de lui peu de temps aprés plus de politesse & de perfection. C'est à dire, interrompit Pymandre, une perfection un peu plus grande que celle de ces vieilles peintures gotiques qui ne sont considerables que par leur antiquité. Mais comme alors tout le monde étoit assez ignorant en cet Art, je croi qu'il n'étoit pas difficile à Cimabué de s'y faire admirer.

Je repartis à cela; Quoi qu'il n'ait pas mis la Peinture au point où elle est parvenuë depuis, il a eû la gloire néanmoins de l'avoir comme retirée du tombeau; & les Ouvrages qu'il fit

pa-

parurent si admirables en comparaison des autres qu'on voyoit en ce temps-là, qu'ayant peint une Vierge pour mettre dans l'Eglise de *Santa Maria Novella* de Florence, tout le peuple fut prendre ce Tableau chez lui, & avec une joye extraordinaire le porta en pompe au bruit des trompettes jusqu'au lieu où il devoit être posé.

C'étoit en ce temps-là que Charles d'Anjou, Frere de S. Louïs, aprés avoir été couronné Roi de Sicile & de Jerusalem par le Pape Clement IV. & avoir défait Manfroi à Benevent, alla en Toscane où il favorisoit le parti des Guelfes contre les Gibelins. Comme il passa à Florence, les Magistrats crurent ne le pouvoir mieux régaler que de lui faire voir les Tableaux de Cimabué, particulierement celui dont je viens de parler, auquel il travailloit alors. Et parce que ce Peintre s'étoit retiré dans une maison hors de la ville pour être plus en repos, & que personne n'avoit encore vû cet Ouvrage, il y eût tant de monde qui suivit le Roi quand il alla voir ce Tableau, que presque tout le peuple sortit de Florence: ce qui donna occasion aux habitans de ce Faux-bourg qui virent avec joye une si grande Cour chez eux, de nommer ce lieu-là, *il Borgo allegri*. Aprés que Cimabué eût fait une infinité d'Ouvrages, il mourut * agé de 72. ans.

Dans ce même tems il prit aussi envie à un ANDRE' TAFFI de Florence, d'apprendre cet Art, mais parce qu'il lui sembla que la Mosaïque duroit davantage que la Peinture, il s'y appliqua entierement; & pour en avoir une connoissance plus parfaite, il alla à Ve-

* En l'an 1300.

Venise où un certain APOLLONIUS Peintre Grec travailloit alors dans l'Eglise de S. Marc. Comme il eût contracté amitié avec lui, il fit si bien par argent; par prieres & par promesses, qu'il le mena à Florence, où il apprit de lui de quelle maniere il faut émailler & recuire toutes ces differentes petites pieces qui servent à faire les Tableaux de Mosaïque, & comment on leur donne les couleurs necessaires à représenter les differentes teintes que l'on employe dans cette sorte de travail. Après que Taffi eût sû le secret de cet Art, il s'associa avec Apollonius, & ils firent ensemble dans Rome, dans Florence & dans Pise, plusieurs Ouvrages que tout le monde admiroit, parce qu'alors il n'y avoit point d'ouvriers plus excellens qu'eux. Taffi mourut *âgé de 81. an.

Il sembloit que ces Peintres inspirassent par leurs exemples à tous les Florentins le desir de peindre: car on en vit tout d'un coup une infinité qui s'adonnerent à cet Art. GADDO GADDI fut un des premiers à imiter Cimabué, parce qu'ils étoient amis; MARGUARITONE originaire d'Arezzo s'étant rendu des plus considerables, fut employé par le Pape Urbain IV. à faire quelques Tableaux dans l'Eglise de Saint Pierre de Rome; & lors que Gregoire X. revenant de Lyon où il avoit tenu un Concile, alla à Arezzo & y † mourut, les Aretins choisirent ce Peintre pour faire dans la grande Eglise le tombeau de ce Pape qui avoit donné trente mille écus pour achever de la bâtir. Marguaritone fit sur ce tombeau la statuë de Gregoire en marbre, & embellit de plusieurs Tableaux la

*En 1294. † En 1275.

la Chapelle où étoit cette sepulture. Il mourut ensuite âgé de 77. ans.

Mais celui de tous les Peintres qui eut le plus de réputation, aprés la mort de Cimabué, fut GIOTTO son disciple, qui n'ajoûta pas peu aux enseigemens de son Maître. Il avoit tiré sa naissance d'un bourg éloigné de Florence d'environ cinq lieuës, & il étoit encore tout jeune quand Cimabué le prit avec lui. Car l'ayant rencontré dans la campagne qui gardoit des moutons, & qui en les regardant paître les dessinoit sur une brique, il conçût une si bonne opinion de l'inclination naturelle de ce jeune enfant, que l'ayant demandé à son pere, il l'emmena chez lui où il le vit s'avancer tellement dans la Peinture, que non seulement il se rendit en peu de temps égal à son Maître, mais il le surpassa de beaucoup. Car il quitta cette maniere rude que ces nouveaux Grecs, Cimabué, & les autres Peintres pratiquoient en ce temps-là, & fut le premier qui se mit à faire des portraits au naturel, dont l'usage étoit comme perdu.

Je ne m'arrêterai pas à vous faire un détail des ouvrages qu'il fit à Florence, à Arezzo & en plusieurs autres lieux. Je vous dirai seulement qu'ayant aquis une haute réputation en Italie, le Pape Benoît IX. qui succeda à Boniface VIII. voulant non seulement remedier à tous les maux dont l'Italie étoit alors affligée, & à tous les desordres que l'horrible ambition de son prédecesseur y avoit causez; mais desirant encore travailler à l'ornement & à la décoration des Eglises, envoya un Gentilhomme exprés à Sienne pour s'informer quels Peintres il y avoit en plus

gran-

grande estime, avec un ordre particulier d'aller à Florence voir les ouvrages de Giotto, dont la réputation avoit fait naître au Pape le desir de le faire travailler à S. Pierre. Ce fut alors que ce Gentilhomme étant allé trouver Giotto, & lui ayant demandé un dessein de sa main, ce Peintre qui étoit d'un temperament jovial & facetieux, lui fit cet O dont l'on a tant parlé, & qui même donna lieu à un Proverbe Italien.

Je vous prie, me dît alors Pymandre, de m'apprendre l'histoire de cet O, dont je n'ai pû encore savoir l'origine.

Je vous la dirai, si vous le voulez, repartis-je; mais je doute que vous en soyez bien satisfait; car c'est une de ces sortes d'histoires qui ne signifient pas grand' chose, & dont cependant des Auteurs font quelquefois grand bruit. Vous saurez donc que l'Envoyé du Pape ayant vû à Sienne & à Florence tous les Peintres les plus fameux, s'adressa enfin à Giotto, auquel, aprés avoir témoigné l'intention du Pape, il lui demanda quelque dessein pour le montrer au Pape, avec ceux qu'il avoit déja des autres Peintres. Giotto qui étoit extrémement adroit à dessiner se fit donner aussi-tôt du papier, & avec un pinceau, sans le secours d'aucun autre instrument, il traça un cercle, & en soûriant le mit entre les mains de ce Gentilhomme. Cet Envoyé croyant qu'il se moquoit, lui repartit, que ce n'étoit pas ce qu'il demandoit, & qu'il souhaitoit un autre dessein. Mais Giotto lui repliqua, que celui-là suffisoit; qu'il l'envoyât hardiment avec ceux des autres Peintres & qu'on en connoîtroit

bien

bien la difference. Ce que le Gentilhomme fit, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir davantage.

Or on dit que ce cercle étoit si également tracé & si parfait dans sa figure, qu'il parût une chose admirable quand on sût de quelle sorte il avoit été fait; & ce fut par là que le Pape & ceux de sa Cour comprirent assez combien Giotto étoit plus habile que tous les autres Peintres dont on lui envoyoit les desseins. Voilà l'histoire de l'O de Giotto, qui donna lieu aussi-tôt à ce Proverbe Italien: *Tu se' più tondo che l'O di Giotto*, pour signifier un homme grossier & un esprit qui n'est pas fort subtil.

Il semble par là, dît Pimandre, que le principal savoir de tous ces anciens Peintres consistât dans la subtilité & la délicatesse de leurs traits. Car ce fut encore par des lignes trés-subtiles & trés-deliées qu'Appelle & Protogene disputerent à qui l'emporteroit l'un sur l'autre; & Protogene ne ceda à Appelle que quand celui-ci eût coupé avec une troisiéme ligne plus délicate, les deux qu'ils avoient déja tracées l'une auprés de l'autre. A vous dire le vrai, repartis-je, ni l'O de Giotto, ni ces lignes d'Appelle & de Protogene ne sont point capables de nous donner une haute idée de leur grand savoir.

Il est vrai que nous voyons dans les plus anciens Tableaux que les ouvriers avoient un soin tout particulier de finir & de marquer les choses fort délicatement, tâchant de représenter jusqu'aux cheveux & aux moindres poils par des traits les plus subtils qu'il leur étoit possible: & il n'y eût, comme je croi, que cette délicatesse de trait & cette parfaite rondeur que Giot-

Giotto décrivit sans l'aide d'aucun instrument, qui fut cause qu'on admira cet O.

Ce fut donc ensuite de cela que le Pape le fit aller à Rome, où en peu de temps il acheva plusieurs ouvrages, entre autres ce grand Tableau de Mosaique qui est à présent audessus de la grande porte de l'Eglise de S. Pierre. C'est ce qu'on appelle *la Nave del Giotto*, où l'on voit Saint Pierre marchant sur les eaux. Il fit encore quelque autre ouvrage dans l'Eglise de la Minerve : mais comme Benoît IX. ne remplit la Chaire de S. Pierre que pendant huit mois & quelques jours ; & que par sa mort les choses changerent de face dans Rome, cela donna occasion à Giotto d'en sortir, & de retourner chez lui.

Cependant il n'y demeura pas long-temps. Car aprés la mort de Benoît qui arriva à Perouse * où il s'étoit retiré avec le College des Cardinaux, pour travailler à la pacification des troubles d'Italie & aux bons desseins qu'il avoit pour l'Eglise, aprés la mort, dis-je, de ce Pape, & aprés encore que le Siege eût vaqué prés d'un an, Bertrand de Gout Archevêque de Bourdeaux fut élû Souverain Pontife.

Ayant eû la nouvelle de son élection il se fit nommer Clement V. & partit aussi-tôt pour se rendre à Lyon, où il appella tous les Cardinaux pour se faire couronner. Si tôt qu'il y fut arrivé, il fit son entrée avec beaucoup de magnificence, étant accompagné des Rois de France, d'Angleterre & d'Arragon, & fut couronné publiquement & avec grande solemnité dans l'Eglise de S. Just. Il est vrai que la

* A la fin de Mai 1303.

la joye de cette fête fut troublée par un accident qui causa beaucoup de mal & de desordre. Car comme il y avoit une extraordinaire affluence de peuple qui étoit accouru de toutes parts, & que chacun montoit sur les toits & sur les murs pour voir passer le Pape, il y eût une vieille muraille de S. Justqui tomba, & dont plusieurs personnes furent ou écrasées ou blessées. Entre autres Jean Duc de Bretagne y fut tué; le Roi y fut blessé, & le Pape renversé de son cheval, & rudement foulé, de sorte même que sa tiare étant tombée il s'en perdit une escarboucle estimée plus de six mille florins d'or. Il y eût encore plusieurs personnes de marque étouffées.

Aprés que cette pompe eût été achevée, Clement créa douze Cardinaux tous François; & à la persuasion de Philippe le Bel qui vouloit bien vivre avec lui, lassé des differends qu'il avoit eûs avec Boniface, il établit * le Siege Apostolique dans Avignon qui ensuite fut la demeure ordinaire des Papes pendant 72. ans.

Or comme toute la Cour Romaine se rendit alors dans Avignon, il y eût quantité d'Italiens qui la suivirent, les uns attachez aux interêts de leurs Maîtres, les autres cherchans à faire leur fortune auprés du Pape & des Cardinaux. Ce fut ce qui donna occasion à Giotto de quitter son païs, & d'aller à la Cour de Clement, où il fut parfaitement bien reçû.

Il commença aussi-tôt plusieurs Tableaux pour le Pape & pour des principaux Seigneurs de sa suite. Il fit leurs portraits, & entreprit d'autres ouvrages à fraisque qu'il acheva heureusement, & qui lui aquirent beaucoup de réputation parmi le monde. Aprés

* En 1306.

Aprés avoir demeuré quelques années en Provence, il s'en retourna en son païs *, chargé de biens & d'honneurs, un peu avant la mort de Clement. Mais il ne s'arrêta pas long-temps chez lui; car il s'en alla à Padouë, de là à Verone, puis passant à Ferrare il y rencontra le Dante Poëte fameux, qui étoit alors exilé de l'Etat de Florence. Comme ils étoient tous deux d'une même ville, & tous deux recommandables par leur merite, ils s'unirent d'une amitié si étroite que le Dante ne pouvant se séparer de Giotto, l'obligea d'aller avec lui à Ravenne où il demeura quelque temps. Ensuite il alla à Urbin, à Arezzo, à Faenza; & dans tous ces lieux il y laissa quelques ouvrages de sa main.

Etant de retour chez lui il apprit avec beaucoup de douleur la mort † de Dante son ami. Quelque temps aprés il travailla pour Castruccio que les Luquois quelques années auparavant ‡ avoient élevé sur le trône de la Principauté de Luques, aprés l'avoir retiré des mains d'Ugucion & de son fils Neri, comme ils vouloient le conduire au supplice. Ensuite de cela Robert Roi de Naples ayant mandé à son fils le Duc de Calabre, qui étoit alors à Florence, de lui envoyer Giotto, ce Peintre partit aussitôt pour se rendre à Naples, où il fit dans le Château de l'Ove & dans le Monastere de Sainte Claire que Robert avoit fait bâtir, plusieurs peintures dont le Roi fort satisfait le récompensa royalement.

Il sortit de Naples pour aller à Rome, & en passant à Gaïette il y fit aussi quelques Tableaux.

Il

* En 1316. † Qui arriva l'an 1321. ‡ En 1316.

Il ne s'arrêta pas long-temps à Rome, parce que Malatesse Seigneur de Rimini l'emmena avec lui. Enfin aprés avoir travaillé à Milan & en plusieurs autres lieux d'Italie, il s'en retourna à Florence où il mourut l'an 1336.

Il fut enterré dans l'Eglise de *Santa Maria del Fiore*, où long-temps aprés la République de Florence, pour marque de l'estime qu'elle faisoit de ce Peintre, ordonna par un decret public que son image fût taillée en marbre, & mise sur son tombeau : ce qui fut exécuté par les soins de Laurens de Medicis, qui avoit une affection particuliere pour toutes les personnes vertueuses.

Je puis dire de plus, que Giotto ayant paru dans un siecle où la Peinture ne faisoit que de renaître, & ayant beaucoup contribué lui-même à la mettre au jour, il s'aquit une haute réputation parmi tous les grands Seigneurs & tous les hommes doctes. Et comme le Dante étoit son ami intime, on dit qu'il consultoit quelquefois cet excellent Poëte sur les sujets qu'il vouloit peindre; qu'il recevoit de lui des pensées pour la composition de ses Ouvrages, & que les histoires de l'Apocalypse qu'il fit à Naples, étoient de l'invention de Dante.

Mais il faut que je vous dise comment Petrarque qui vivoit aussi en ce temps-là, parle de Giotto avec éloge. *Pour passer*, dit ce Poëte, *des Peintres anciens aux Modernes, & des Etrangers à ceux de nôtre Nation : je vous dirai que j'ai connu deux fameux & savans Peintres, savoir Giotto Florentin, dont la réputation est extraordinaire parmi tous ceux de ce temps, & Simon qui étoit natif de Sienne.* Et dans son Testa-

tament il y a un article où il dit : *Et parce que M. Padoüan n'a pas besoin de biens, & que je n'ai rien de plus digne de lui être présenté que mon Tableau de la Vierge, qui est de la main du célébre Giotto, & qui m'a été envoyé de Florence par mon ami Michel Vanis, je lui donne cet Ouvrage dont les ignorans ne connoissent pas toutes les beautez, mais dont l'artifice étonne & surprend les Savans.*

Veritablement, dît Pymandre, voilà des témoignages trés-authentiques de l'estime qu'on avoit alors de Giotto, & qui lui sont d'autant plus avantageux, qu'étant donnez par un des plus polis Ecrivains de ce temps-là, ils survivront ses Peintures, & rendront son nom immortel, beaucoup plus que tous les Ouvrages qu'il á faits.

Je ne m'arrêterai pas, repris-je, à vous faire un portrait exact de ce Peintre, dont l'esprit vif & l'humeur enjoüée a paru en mille rencontres par les bons mots & les promtes reparties que l'on a écrites de lui : car je craindrois de vous être ennuyeux par le recit de plusieurs choses qui n'auroient pas en nôtre langue toute la grace & l'agrément qu'elles ont dans la langue Italienne. Si je voulois même vous divertir par les histoires qu'on rapporte de quelques Peintres de ce temps-là, je n'aurois qu'à vous parler de BUONAMICO BUFFALMACCO Florentin, & grand ami de ce Bruno & de ce Calendrin, dont le Bocace a fait de si plaisans contes.

Ce BUFFALMACCO étoit disciple d'André Taffi. Lorsqu'il travailloit à Pise dan l'Abbaye de S. Paul, Bruno qui peignoit aussi dans
le

le même lieu, ne pouvant donner à ſes figures ni un coloris aſſez vif, ni une expreſſion aſſez forte, conſulta là-deſſus Buffalmacco pour en tirer quelque ſecours : mais celui-ci qui naturellement étoit enclin à faire quelque bon tour, ſe ſouvenant d'avoir vû des figures peintes par Cimabué, de la bouche deſquelles ſortoient des rouleaux où il y avoit des paroles écrites, aprés avoir enſeigné à Bruno la maniere de donner plus de beauté à ſon coloris, il lui conſeilla pour donner auſſi une plus forte expreſſion à ſes figures, & faire qu'elles ſemblaſſent parler les unes aux autres, de faire ſortir de leur bouche de ces ſortes de rouleaux. Et comme Bruno travailloit alors à une Sainte Urſule, il repréſenta une femme à genoux, & par le moyen de ces écriteaux on voyoit les demandes & les réponſes que ces deux figures ſe faiſoient l'une à l'autre.

Cette nouvelle maniere d'exprimer les choſes parut ſi belle à Bruno & aux Peintres ignorans de ce temps-là, qu'ils s'en ſervirent enſuite dans la plûpart de leurs Ouvrages ; & cela merite aſſez d'être remarqué, qu'une choſe que Buffalmacco fit alors par raillerie, a été la cauſe de ce que beaucoup de Peintres, d'ailleurs aſſez intelligens, les ont imitez dans une expreſſion auſſi ridicule comme eſt celle-là. Ce Buffalmacco mourut l'an 1340.

Ce ſeroit abuſer de vôtre patience que de vous parler d'un AMBROGIO LORENZETTI Siennois, & d'un PIETRO CAVALLINI natif de Rome, qui travailloit ſous Giotto, lors qu'il fit cette barque de S. Pierre dont je vous ai parlé. Toutefois vous ſerez peut-être

bien aise de savoir qu'outre plusieurs Ouvrages de Mosaïque que le Cavallini a faits dans l'Eglise de S. Paul hors les murs de Rome, le Crucifix qui est dans la même Eglise, & que l'on assûre être celui qui parla à Sainte Brigide † est de la façon de ce Peintre qui travailloit aussi de Sculpture.

Je m'imagine, dît Pymandre, que vous n'avez pas oublié de bien regarder ce Crucifix, & qu'ainsi vous pouvez juger du travail de ce temps-là.

A vous dire le vrai, lui répondis-je, c'est un Ouvrage dont le dessein n'est pas fort exquis. Cependant il y a quelque chose d'assez hardi dans la disposition du corps; il me souvient que la tête du Christ est tournée d'une certaine maniere fiere, & que toute la figure est dans une attitude extraordinaire. C'étoit environ l'an 1364. que le Cavallini travailloit à S. Paul, où est sa sepulture.

Il me semble, dît Pymandre, que vous avez parlé d'un Simon que Petrarque mettoit en parallele avec Giotto; cependant vous n'en avez rien dit de particulier, quoi que le jugement de ce Poëte lui soit assez favorable.

Ce Peintre, repartis-je, se nommoit SIMON MEMMI, & étoit originaire de Sienne, mais il fut assûrément bien heureux d'être né dans le temps de Petrarque, puisque ses Tableaux ne l'auroient pas si bien fait connoître que les lettres & les vers de ce savant homme.

Il s'adonnoit particulierement à faire des portraits; & Pandolfe Malateste Seigneur de Rimini souhaitant d'avoir celui de Petrarque, l'envoya exprés

† En l'an 1370.

exprés en Provence, où il peignit cet homme si célébre, & la belle Laure dont il étoit alors passionnément amoureux.

Pendant que Simon travailloit à peindre ces deux illustres personnes, Petrarque fit à la loüange du Peintre deux Sonnets, qui sont dans ses Oeuvres. Je croi que ce fut aussi dans ce même temps qu'il composa cet autre Sonnet contre Rome, qui commence *De l'empia Babilonia*, à cause du schisme où elle étoit pendant l'Antipape Nicolas V. qui de simple Cordelier nommé Pierre Ramuche, fut élû Pape par la faction de l'Empereur Louïs IV. ennemi juré de Jean XXII. Et comme Avignon étoit alors le veritable siege des Papes, Simon y demeura jusqu'au tems que Jean étant venu à mourir, Benoît XI. lui * succeda. Car alors il revint à Sienne où il fit plusieurs Ouvrages. Mais comme il étoit en grande réputation il fut appellé à Florence, où travaillant dans l'Eglise *de Santa Maria Novella*, il prit occasion de représenter dans un Tableau qu'il y fit, le Pape Benoît XI. plusieurs Rois, Princes, Cardinaux, & autres personnes illustres dans les Sciences & dans les Arts; entre lesquels on voyoit Cimabué, Petrarque & Madame Laure.

Il travailloit à ce Tableau dans le même temps que Petrarque étant allé à Rome, y fut couronné Poëte ‡. Car ce fut sous le Pontificat de Benoît XI. qu'il reçût dans le Capitole la couronne de laurier que le Comte de l'Anguillare alors Senateur, lui mit sur la tête en présence de la Noblesse & de tout le peuple de

 Rome,

* En 1334. ‡ En 1338.



émaillée de diverses fleurs, des Papes, des Rois, & une infinité d'autres personnes de toutes conditions qui passoient agréablement le temps.

Parmi les branches de ces arbres délicieux il y avoit de petits Amours, dont quelques-uns paroissant voler autour de plusieurs Dames qui étoient couchées sur l'herbe, sembloient les fraper de leurs fléches. De ces Dames il y en avoit qui étoient occupées à voir des danses; quelques-unes étoient attentives à écouter le son des Instrumens; & d'autres prêtoient l'oreille aux cajoleries des galans qui étoient assis auprés d'elles.

André prit sujet de représenter dans ce Tableau plusieurs personnes de qualité qui vivoient en ce temps-là. On y reconnoissoit entre autres Castruccio Seigneur de Luques qui tenoit un oiseau de proye sur son poing.

Ayant ainsi dépeint tous les divers plaisirs que les personnes du monde recherchent le plus, & les ayant exprimez le mieux qu'il lui fut possible, il représenta dans un autre endroit du même Tableau, un lieu desert & plein de montagnes, où il fit voir une Image de la façon de vivre de ceux qui s'étant retirez du monde pour faire pénitence; ne s'occupent qu'à prier Dieu & à travailler à leur salut. Il peignit de pieux Hermites & de saints Anachoretes, les uns attachez à la lecture des saintes lettres, les autres à la priere, & à la contemplation, & quelques-uns encore à travailler de leurs mains à de differens Ouvrages, comme faisoient anciennement tous les Moines.

Parmi ces dévots Solitaires, il représenta comme Saint Macaire fit voir à trois Rois qui al-

alloient à la chaſſe avec leurs maîtreſſes, l'état miſerable de la vie humaine, en leur montrant les corps morts de trois autres Princes; & l'on dit que le Peintre exprima ſi bien les differentes actions de ces Princes vivans qui regardoient ces cadavres, qu'on voyoit ſur leurs viſages l'étonnement & la ſurpriſe que leur cauſoit un ſpectacle ſi affreux. Il repréſenta ſous la figure d'un des Rois cet Uguccion dont je vous ai parlé, lequel ſe bouchoit le nez avec la main pour ne pas ſentir la puanteur de ces corps à demi pourris.

Au milieu de ce Tableau André peignit l'Image de la mort vêtuë de noir. Elle tenoit une faux, & faiſoit voir par ſon action comme elle venoit d'ôter la vie à une infinité de perſonnes de toute ſorte d'âge, de ſexe, & de conditions, qui étoient repréſentez morts & étendus ſur la terre. Il y avoit des Anges & des Diables qui tiroient les Ames de la bouche de ces corps; & l'on voyoit que les uns portoient de ces Ames au Ciel, & que les autres en jettoient dans des gouffres de flâme qui paroiſſoient au ſommet d'une montagne.

Au haut de ce Tableau André repréſenta JESUS-CHRIST aſſis ſur des nuées au milieu des douze Apôtres, & dans l'état terrible où il doit paroître, lors qu'il viendra pour juger les hommes. Il fit voir dans cette gloire comme les Anges & les Ames bienheureuſes jouïſſent d'une joye & d'un plaiſir ineffable; & du côté où il peignit l'Enfer, il repréſenta de quelle maniere les damnez y ſouffrent des peines & des tourmens qui ne ſe peuvent exprimer.

Il se plaisoit si fort dans ces sortes de compositions, qu'il fit presque la même chose à Florence dans l'Eglise de Sainte Croix. Il n'y avoit de difference que dans les personnes qui étoient dans l'Enfer & dans le Paradis. Car c'étoit par ce moyen qu'il gratifioit ses amis, ou qu'il se vangeoit de ceux qui l'avoient offensé. Parmi les bienheureux il peignit le Pape Clement VI. ami des Florentins, & qui peu de temps auparavant * avoit célébré le Jubilé & l'avoit réduit de cent ans à cinquante. Mais il plaça entre les damnez un Guardi & quelques autres qui n'étoient pas de ses amis. Ce Peintre vêcut 60. ans & mourut l'an 1389.

Il y avoit encore alors à Florence un certain Thomas fils d'Etienne, lequel fut surnommé Giottino, à cause qu'il imitoit beaucoup la maniere de Giotto. Il travailla à Florence & à Rome; toutefois je ne vous parlerois pas de lui si sa haute réputation n'eût porté les Florentins, aprés avoir chassé de leur ville le Duc d'Athenes à le choisir pour représenter dans le Palais du Podesta le mauvais traitement que reçût ce Duc, & tous ceux qui avoient suivi son parti.

Pour bien juger quelle pouvoit être cette peinture, il faudroit vous en rapporter l'histoire qui n'est pas moins funeste que memorable; mais je craindrois qu'un si long recit ne vînt à vous lasser, & même ne nous éloignât en quelque sorte du sujet dont j'ai entrepris de parler.

Ces considerations, dît Pymandre, ne doivent pas vous arrêter. Car bien loin de m'ennuyer, je serai bien aise de me rafraîchir la memoire de cette histoire si tragique; & cette re-

la-

* En 1350.

lation sera même comme un repos parmi les autres choses que vous avez à dire. Je repris donc ainsi mon discours.

Les Frescobaldi riches & puissans dans Florence ayant été chassez de la ville par leurs Concitoyens au commencement de Novembre 1340. engagerent ceux de Pise à prendre les armes contre les Florentins dans un tems où ces derniers pensant augmenter leur Etat, étoient sur le point d'acheter des Princes de l'Escale la ville de Parme. Il s'émût une guerre si forte entre les Florentins & les Pisans, que ceux de Florence furent obligez de rompre leur marché avec les Princes de l'Escale, pour employer leur argent à secourir la ville de Luques qui étoit assiegée par ceux de Pise, & à se fortifier d'hommes & de munitions pour leur propre défense. Pendant cette guerre ils firent des pertes fort considerables, mais Malateste Seigneur de Rimini étant arrivé à Florence avec des troupes toutes fraîches, il se joignit à eux, & leur aida à faire lever le siege de Luques. Dans le même temps Robert Roi de Naples ami des Florentins & duquel ils avoient demandé l'assistance, leur envoya Gautier de Bréne Duc d'Athenes, avec quelques compagnies de gens de guerre pour les secourir. Ce Général sût si bien décrediter Malateste comme un mauvais Capitaine & gagner les bonnes graces des Florentins, qu'ils lui donnerent le gouvernement de leur ville & le commandement général de leurs armées.

Cependant comme les hommes ne sont jamais contens de leur fortune présente, le Duc porta aussi-tôt ses pensées plus haut, qu'à être

feulement Gourverneur de la Ville & de l'Etat de Florence; il crût qu'il falloit s'en faire Souverain, & il avoit tant de perſonnes auprés de lui, & même des Florentins qui le fortifioient dans cette penſée, qu'il ne fit point difficulté d'entreprendre un ſi hardi deſſein.

Voyant donc les peuples dans une diſpoſition aſſez favorable pour lui; comme le temps auquel la magiſtrature des Vingt venoit à changer; il fût agir de telle ſorte à l'endroit de quelques principaux Citoyens, & gagna ſi bien le peuple, qu'il ſe fit élire * Seigneur pendant ſa vie de la Ville & de l'Etat de Florence nonobſtant la réſiſtance des Senateurs.

Auſſi-tôt aprés cette élection on ne manqua pas d'arborer ſes armes & des banderoles au haut de la tour du Palais. Il créa de nouveaux Officiers tels qu'il les voulut choiſir. On ordonna des Fêtes & des réjouïſſances publiques pendant huit jours entiers; & dans ce nouveau changement ces peuples firent paroître tant de témoignages de joye, qu'ils ſembloient avoir entierement perdu le ſouvenir de tous leurs maux paſſez, & ne penſer plus qu'aux biens dont ils eſperoient de jouïr à l'avenir. L'Evêque même de Florence étant monté en chaire ce jour-là, qui étoit la Fête de la naiſſance de la Vierge, s'étendit ſi fort ſur les loüanges de ce nouveau Seigneur, qu'il en fit le principal ſujet de ſon Sermon.

Mais comme les hommes s'aveuglent aiſément dans leurs proſperitez, & que ſouvent lors qu'ils croyent aſſûrer davantage la grandeur de leur fortune, ils la détruiſent entierement,

* Le 8. Sept. 1342.

ment, parce qu'en penſant fortifier leur autorité par de nouveaux moyens, ils renverſent les fondemens ſur leſquels ceux qui les ont élevez ont prétendu qu'ils demeuraſſent établis: auſſi le Duc d'Athenes que les Florentins avoient eux-mêmes choiſi pour être leur Seigneur, ne croyant pas être aſſez bien affermi par la voix & le conſentement du peuple, penſa qu'il devoit tout de nouveau jetter lui-même les fondemens de ſa Principauté, & ſe faire l'Artiſan de ſa ſouveraine grandeur: & que pour cela il pouvoit ſe ſervir de toutes les choſes propres à parvenir à une ſi haute entrepriſe. Mais comme il eſt trés-difficile qu'un Seigneur étranger, & qui ne fait, pour ainſi dire, que de naître, puiſſe être également agréable à tout un peuple, parce qu'il ne lui eſt pas aiſé d'obliger également tout le monde, & que ne pouvant ſatisfaire tous ceux qui aſpirent aux charges, ni recompenſer d'ailleurs ceux qui en ſortent; il ſe trouve toûjours que le parti des mal contens eſt beaucoup plus grand que celui de ceux qui ſont ſatisfaits: ainſi le Duc d'Athenes ne fut pas long-temps Seigneur de Florence, qu'il ſe vit preſque autant d'ennemis ſur les bras, qu'il y avoit d'habitans dans la ville. Les Grands ne manquoient pas de faire remarquer tous ſes d fauts; & comme ſa conduite & ſes mœurs n'étoient pas exemtes de blâme, ils découvroient au peuple le mal qu'il faiſoit, & imputoient à ſa mauvaiſe conduite tous les deſordres qui arrivoient dans l'Etat.

Le Duc qui n'ignoroit pas les mécontentemens des principaux Citoyens n'en témoignoit rien néanmoins; au contraire, il diſſimu-

loit ſi bien tout ce qu'il ſavoit, que pour les perſuader eux-mêmes qu'il ne les croyoit pas capables de conſpirer contre lui, il fit publiquement mourir pluſieurs perſonnes, qui penſant lui rendre ſervice lui avoient donné avis des conſpirations qu'on faiſoit contre lui. Matteo di Marozzo fut l'un de ceux-là ; il le fit pendre & traîner par les ruës, croyant que la vûë d'un ſpectacle ſi horrible donneroit aux Florentins de plus puiſſans témoignages de la confiance qu'il avoit en eux.

Mais comme il ne changeoit pas pour cela ſa maniere ordinaire d'agir ; ſa conduite & celle de tous ceux qui avoient part au gouvernement des affaires, éloigna ſi fort l'affection que les peuples avoient eûë d'abord pour lui, & aigrit tellement les eſprits des principales familles, qu'il ſe forma tout d'un coup trois differens partis, qui ſans ſe communiquer rien les uns aux autres, conjurerent également ſa ruïne ; ce qu'il y a de remarquable, eſt que le chef d'un des partis étoit Angelo Accioli, ce même Evêque qui avoit loüé le Duc avec tant d'excés lors qu'il fut créé Seigneur de Florence.

Tous les conjurez convenoient enſemble de le perdre ; mais tous cherchoient des moyens differens. Comme cette grande affaire ne put être traitée ſi ſecretement que le Duc n'en eût avis ; il fit prendre deux des conjurez de l'un des trois partis, & aprés leur avoir fait ſouffrir la gêne, il apprit de leur bouche que leur chef étoit Antonio de gli Adimari.

Quoi que le Duc fût aſſez ſurpris quand il ſût le nombre & la qualité des conſpirateurs,

il

il crut néanmoins qu'il n'étoit pas à propos de témoigner ouvertement tout ce qu'il savoit de cette conjuration; mais qu'il devoit donner ordre à sa sûreté, & se rendre le plus fort dans la ville avant que de rien entreprendre contre ses ennemis. Il se contenta donc de faire citer Antonio, lequel s'assûrant sur son merite, sur la faveur du peuple, & sur la grandeur de sa famille, comparut à l'assignation. Les autres se cacherent & ne voulurent pas paroître.

Pendant ce temps-là le Duc se fortifia dans son Palais, écrivit aux Bourgs & aux Villes voisines pour avoir des troupes; & il fut si promtement servi qu'ayant découvert la conjuration le 18. Juillet, le 25. du même mois il avoit auprés de lui plus de 600. chevaux, & autant de gens de pied, sans les autres troupes qui lui venoient encore d'ailleurs. De maniere que pensant être en état de faire tout ce qu'il voudroit dans Florence, il ordonna à trois cens des principaux de la Ville de se trouver dans son Palais le jour suivant, qui étoit la fête de Sainte Anne, afin d'aviser avec eux ce qu'il falloit faire sur le sujet des prisonniers qu'on avoit arrêtez. Mais son intention étoit toute autre, car en les faisant venir chez lui, il prétendoit s'en saisir, & se rendant plus puissant qu'auparavant, détruire tous ceux qui par leur noblesse, par leurs biens, ou par leurs amis lui étoient suspects, & pouvoient servir d'obstacle à ses grands desseins.

Il y avoit sur la liste de ceux qu'il avoit mandez, une grande partie des conjurez; de sorte que comme chacun y voyoit non seulement son

ſon nom en écrit, mais auſſi celui de ſes compagnons, & encore de pluſieurs perſonnes qu'ils ſavoient bien n'être pas amis du Prince, ils ſoupçonnerent qu'il y avoit quelque deſſein formé. D'abord ils n'oſoient ſe découvrir les uns aux autres, ils ſe regardoient ſeulement plus fixement qu'à l'ordinaire, & tâchoient d'apprendre ſur leurs viſages les ſentimens de leur cœur. Cependant comme ſi par ce ſilence ils ſe fuſſent mutuellement communiquez leurs intentions, ils commencerent à ouvrir la bouche & à ſe demander ce qu'ils devoient faire dans cette occaſion, puiſque déja on voyoit la Ville pleine de Troupes étrangeres, & que le jour ſuivant il en devoit encore arriver d'autres. Ainſi chacun déclarant ſa crainte, & les paroles paſſant de bouche en bouche, la Ville ſe trouva en peu d'heures dans une appréhenſion terrible.

Le peril qui menaçoit les trois partis des conjurez, les obligea de s'unir enſemble pour penſer à leur mutuelle conſervation. Aprés avoir choiſi pour Chefs les Adimari, les Medicis, & les Donati, ils réſolurent qu'au lieu de comparoître le jour ſuivant, il faloit faire un ſoûlevement général dans la Ville; prendre les armes, barricader les ruës, attaquer le Palais, & s'aſſûrer de la perſonne du Duc.

Le lendemain matin on vit l'exécution de ce deſſein; toute la Ville fut en armes; le peuple ſe ſaiſit des places, des portes & des lieux les plus avantageux; & tout bouillant de cette fureur ordinaire aux premiers mouvemens d'une populace échauffée, il environna le Palais

pour

pour se saisir du Duc, & pour tirer des prisons Antonio de gli Adimari. L'on n'entend par tout qu'un bruit confus de voix & de cris, & ces peuples transportez de rage contre le Duc, ne le menacent pas moins que de le mettre en pieces & de le manger tout vivant, lui qu'un peu auparavant ils avoient reçû chez eux avec tant d'acclamations & élevé avec tant d'honneur à la souveraine dignité de leur Etat.

Au commencement de cette rumeur, ceux du Palais se mirent en état de se défendre, & il se fit entre eux & le parti du peuple de rudes escarmouches qui durerent jusqu'à la nuit, où il demeura de part & d'autre quantité de gens sur la place.

Comme le Duc vit que ses affaires n'alloient pas bien & que le parti du peuple grossissoit toûjours, il voulut essayer si par douceur il pourroit remedier au mal qui le menaçoit en traittant avec ses principaux ennemis. Mais les choses ne sont plus en état de remedes : ils ne l'écoutent pas, & sont d'autant plus hardis à poursuivre ce qu'ils ont commencé, qu'ils se voyent secondez d'un puissant secours, que ceux de Sienne leur avoient envoyé, avec six personnes des plus considerables de leur Ville en qualité d'Ambassadeurs.

Les Florentins se voyant donc assez forts pour tout entreprendre, & n'ayant besoin que de Chefs pour conduire l'Etat de la République, l'Evêque fit sonner la cloche, & le peuple s'étant assemblé, on élût quatre Citoyens pour gouverner avec l'Evêque. Cependant on ne laissoit pas d'attaquer jour & nuit

le

le Palais du Duc, & de faire dans la Ville une exacte recherche de tous ceux qui avoient été attachez à son service. On trouva trois de ses Créatures qui furent mises en pieces ; & s'étant saisi d'un Henri Feï comme il tâchoit de se sauver en habit de Religieux, on le pendit la tête en bas. On lui ouvrit le ventre, & aprés avoir été quelque temps exposé en cet état à la vûë de tout le monde, les enfans le traînerent par les ruës, & enfin le jetterent dans la riviere.

Le Duc qui voyoit exercer tant de cruautez à l'endroit des siens, n'avoit pas peu de sujet de craindre pour sa personne : il tâchoit donc d'employer toutes sortes de moyens pour faire son accommodement ; & pour en venir à bout, non seulement il avoit recours aux bons Offices des Ambassadeurs de Sienne, mais encore à l'entremise de l'Evêque. D'abord le peuple fermoit l'oreille à toutes sortes de propositions : & comme enfin il consentit avec beaucoup de difficulté que le Duc sortît de la Ville la vie sauve, il s'opiniâtra toutefois à ne vouloir faire aucun traité avec lui, qu'auparavant il ne leur mît entre les mains le Conservateur & son fils, & Cerretieri Visdomini.* Cette proposition parut si rude au Duc de voir qu'on l'obligeât à livrer lui-même ses amis, que ne pouvant se résoudre d'être ainsi le ministre de leur mort, il demeura deux jours sans y vouloir consentir. Mais enfin le premier jour d'Août, les Bourguignons qui étoient avec lui, sachant que son accommodement avec les Florentins ne manquoit à se faire qu'à cause qu'il refusoit de leur livrer ces trois hommes, ils furent le trouver, & aprés lui a-

voir

voir représenté qu'il n'étoit pas juste qu'ils perissent tous de faim, pour l'amour de trois scelerats qu'il vouloit sauver, il y en eût quelques-uns d'entre eux qui en murmurant s'échaperent de lui dire, qu'ils étoient résolus non seulement de laisser perir ces trois personnes, mais lui-même encore, plûtôt que de souffrir davantage la misere où ils étoient. De sorte que le Duc se vit contraint de consentir qu'on les livrât entre les mains des Florentins, & dés le soir même les Bourguignons prirent le fils du Conservateur & le poussant hors du Palais, le jetterent en proye à la rage du peuple.

Ce malheureux n'avoit pas dix-huit ans accomplis; & comme c'étoit sur lui que son pere & un de ses oncles fondoient leurs esperances & mettoient toute la grandeur de leur maison, le Duc en leur consideration l'avoit fait Chevalier il n'y avoit pas long-temps. Mais comme parmi le peuple, il y avoit des Parens & des amis de ceux qui avoient été maltraitez par le Duc & par ses créatures, ou qui avoient été tuez & blessez les jours précedens, ils n'eurent nul égard ni à l'âge, ni à la bonne mine de ce jeune homme; ils le reçûrent comme une victime qu'on leur mettoit entre les mains pour être offerte aux manes des défunts; & aprés lui avoir donné mille coups d'épée & de pique au travers du corps, ils ne crurent pas avoir assez satisfait à leur vengeance, qu'en présence de son miserable pere, ils ne l'eussent mis en pieces & déchiré avec leurs mains & avec leurs dents.

Ils n'eurent pas si tôt achevé ce cruel carnage qu'ils se préparerent pour un autre; & comme si le sang qu'ils venoient de succer, & dont ils avoient

avoient les mains & la bouche toute teinte, les eût davantage alterez, ils se mirent à crier avec plus de force, & à demander le pere qu'on leur livra aussi-tôt, & qu'ils traiterent encore plus cruellement que le fils. Il y en eût que la haine & la fureur rendirent si inhumains & si barbares, que non contents de s'être ainsi souillez la bouche & les mains, ils voulurent que leurs entrailles eussent part au carnage ; & qui pour rassasier la faim dont leurs cœurs étoient tourmentez, mangerent de la chair de leurs ennemis. Mais ce qui est de plus difficile à croire, c'est que non seulement dans la chaleur de cette vengeance ils dévoroient cette chair à demi vivante, mais il y eut même des hommes, si on les peut nommer tels, qui en emporterent des morceaux dans leurs maisons, & qui de sens rassis les firent rôtir sur les charbons & les mangerent avec plaisir.

Cependant ce peuple s'étant lassé dans un si horrible massacre, ou plûtôt s'étant comme enyvré dans le sang de ces deux miserables, ne se souvint plus de demander le troisiéme qu'on lui avoit promis, lequel se sauva à la faveur de la nuit, & par le moyen de ses amis.

Le troisiéme jour d'Août on dressa les articles entre les Florentins & le Duc, qui demeura encore trois jours avec sa famille dans le château, d'où il sortit de grand matin.

Aprés le recit de cette histoire & aprés tant de cruautez dépeintes, vous ne devez pas être surpris quand je vous mettrai comme devant les yeux la Peinture que le Giottino en fit dans le Palais du Podesta, par le commandement de ceux qui gouvernoient.

De

De quelles couleurs, dît Pymandre, pût-il se servir pour bien exprimer un si horrible carnage, & quels traits pouvoient assez bien représenter la rage d'un peuple irrité, & faire voir comment il avoit si-tôt passé de l'amour à la haine?

Il ne pensoit pas, repartis-je, à peindre les actions de ses compatriotes. Il représenta le Duc d'Athenes, & comme ce n'étoit pas une personne d'une taille avantageuse, ni d'une mine fort relevée, il lui fut bien facile d'en former une laide figure, sans s'éloigner beaucoup de la ressemblance. Car les Florentins voulant qu'il en fît un sujet de mépris & de risée, il le peignit d'une taille fort petite, le teint brun, la barbe longue & claire; & pour le rendre plus difforme il marqua davantage toutes les parties qui pouvoient contribuer à faire voir ses défauts.

Il ne se contenta pas de faire son portrait tel que je viens de dire, il voulut encore faire une image de son esprit, & représenter les qualitez de son ame aussi-bien que les traits de son visage. Pour cela il environna sa tête des animaux les plus cruels, & dont les qualitez pouvoient convenir aux mauvaises inclinations qu'on lui attribuoit; & les entrelassant les uns avec les autres, il le représenta couronné de la même maniere que l'on peint d'ordinaire les Furies infernales.

L'Image de ce Duc étoit accompagnée de celles du Conservateur dont j'ai parlé, de Visdomini, de Maladiasse, de Ranieri da san-Geminiano & de plusieurs autres de ses créatures qui n'étoient pas peints d'une maniere moins desavantageuse. Car pour leur donner aussi une coëffure ridicule, mais pourtant differente de cel-

celle du Duc, il leur mit sur la tête une espece de mitre, dont en Italie l'on marque par opprobre ceux qui sont convaincus de crimes. Outre cela chacun avoit les armes de sa maison auprés de soi; & il y avoit de grands rouleaux où étoient écrites des choses qui avoient rapport aux figures & aux vêtemens qu'on leur donnoit.

Cette Peinture parut admirable à tout le peuple, non seulement à cause que le Peintre avoit pris beaucoup de soin à la bien finir, mais parce que le sujet leur remettoit devant les yeux une action qu'il avoit exécutée avec beaucoup de plaisir.

Giottino fit quantité d'autres Tableaux à Florence, mais il suffit de vous avoir parlé de celui-ci. Cependant comme il étoit d'un temperament délicat, il mourut fort jeune l'an 1356.

Je ne m'arrêterai pas à vous parler de plusieurs autres Peintres qui vivoient en ce temps-là, quoi qu'il y en ait eu quelques-uns qui se soient rendus considerables *. Car le nombre en étoit si grand dans l'Italie, que dés l'année 1350. ceux qui travailloient à Florence établirent entre eux une Confrairie sous la protection de S. Luc, afin d'avoir lieu de conferer plus souvent les uns avec les autres: & même de temps en temps ils élisoient des Officiers pour avoir soin de tout ce qui regardoit leur compagnie dont JACOBO CASENTINO fut un des premiers.

Il ne faut pas que j'oublie de vous parler d'un Peintre qui parut sur la fin du quatorziéme siecle. Il se nommoit SPINELLO, & étoit natif d'Arezzo. Il fit plusieurs Tableaux en divers lieux

* Comme GIOVANNI DA PONTE, AGNOLO GADDI. BERNA de Sienne, DUCCIO aussi Siennois; & ANTONIO VIVITIANO.

lieux de la Toscane, & c'est de lui dont on raconte une histoire assez plaisante. On dit qu'étant déja âgé de plus de 77. ans il fit dans la ville d'Arezzo un Tableau, où il représenta comme les mauvais Anges s'étant voulu élever au dessus de Dieu furent précipitez dans les abymes de l'enfer. Parmi tous ces démons & dans le lieu le plus bas, il peignit Lucifer sous la forme d'une bête monstrueuse, & prit tant de soin à rendre cette figure horrible que son imagination demeura toute remplie des especes d'un sujet si épouvantable. De sorte qu'une nuit en dormant il lui sembla voir le Diable tel qu'il l'avoit peint, qui l'interrogeoit en quel lieu il l'avoit vû si difforme, & pourquoi il le représentoit d'une maniere si offensante. Il s'éveilla aussi-tôt, mais tellement surpris & épouvanté, que ne pouvant ouvrir la bouche pour s'écrier, ce fut par le tremblement de tous ses membres que sa femme qui étoit couchée auprés de lui s'apperçût de la peine où il étoit. Sa frayeur fut si grande qu'il en pensa mourir ; & même depuis ce temps-là il eut toûjours la vûë égarée, l'esprit à demi perdu, & ne vêcut pas long-temps.

Il me semble qu'il seroit assez inutile de vous parler d'un GERARDO STARNINA qui alla travailler en Espagne ; d'un LIPPO ; d'un LORENZO Religieux de l'Ordre de Camaldoli ; d'un TADDEO BARTOLO ; d'un LORENZO DI BICCI disciple de Spinello ; d'un PAOLO qui fut surnommé UCCELLO à cause qu'il faisoit fort bien des oiseaux : si ce n'est pour vous faire remarquer que ce dernier fût un des premiers Peintres qui s'étudia à observer exactement la perspective dans ses ouvrages : & le

temps

temps qu'il employa à ce travail fut cause qu'il n'apprit pas si parfaitement les autres parties de la Peinture. Cependant comme il arrive souvent que l'on a plus d'envie de faire les choses qui sont les plus difficiles, & que l'on sait le moins, il entreprit un jour de représenter Saint Thomas qui met son doigt dans le côté de Nôtre Seigneur; & afin qu'on ne vît pas son Ouvrage avant qu'il fût fait, il fit fermer le lieu où il travailloit. Le Donatelle, qui étoit un Sculpteur alors en grande réputation, l'ayant rencontré, lui demanda quel Tableau il faisoit, & qu'il cachoit avec tant de soin. Paolo lui répondit qu'il le verroit quand il seroit achevé. L'ayant fini & exposé au jour il ne manqua pas d'en avertir le Donatelle, & de lui en demander son avis. Mais celui-ci, aprés l'avoir long-temps consideré, ne lui dit autre chose, sinon qu'il découvroit son Tableau lors qu'il devoit le cacher. Cet avertissement affligea si fort ce pauvre homme qu'il se retira tout confus en sa maison, où depuis ce temps-là il ne fit autre chose que des ouvrages de perspective. Il mourut l'an 1432.

Outre ceux que j'ai nommez il y eut encore MASSOLINO qui fit voir beaucoup de difference entre ses Tableaux & ceux des autres Peintres qui avoient été avant lui : car il donna plus de majesté à ses figures, il les vêtit d'habits mieux agencez ; représenta plus de passion dans leurs visages, plus de vie dans leurs yeux ; & enfin peignit avec plus de perfection toutes les autres parties du corps.

Il eût pour disciple MASACCIO qui le surpassa,

passa, comme il avoit surpassé les autres; & c'est à celui-ci qu'on donne la gloire d'avoir comme ouvert la porte à ceux qui l'ont suivi, pour les faire entrer dans la bonne & veritable maniere de peindre. Il surmonta ce qu'il y a de plus rude & de plus difficile dans cet art, & fut le premier qui fit paroître ses figures dans de belles attitudes; qui leur donna de la force, du mouvement, du relief & de la grace. Il représenta aussi les racourcissemens mieux que tous les Peintres qui l'avoient précedé. Cependant il n'eut presque pas le loisir d'exécuter toutes ses belles pensées, ni de connoître jusqu'où il pouvoit porter la perfection de la Peinture, parce qu'il mourut l'an 1443. lors qu'il n'étoit encore que dans la vingt-sixiéme année de son âge. Son Epitaphe faite par Annibal Caro, est un glorieux Eloge de ce Peintre, & un monument éternel de sa vertu. Comme il contient en peu de mots les riches talens qu'il avoit reçûs du ciel, vous ne serez pas fâché de l'entendre. La voici dans sa langue.

Pinsi, e la mia pittura al ver' fù pari,
L'atteggiai, l'avivai, le diedi il moto,
Le diedi affetto. Insegni il Buonaroto
A tutti gl'altri, e da me solo impari.

Aprés la mort de Gregoire XI. qui transporta à Rome le Siege, qui avoit été si long-temps dans Avignon, Urbain VI. Napolitain fut élû Pape, & quelques mois aprés les Cardinaux étant sortis de Rome mal-contens d'Urbain, nommerent Clement VII. qui tint son Siege dans Avignon, d'où nâquit ce Schisme si cruel

&

& si scandaleux, pendant lequel on vit trois Papes partager entre eux cette souveraine puissance que Jesus-Christ a laissée au légitime successeur de Saint Pierre. Cette division dura prés de cinquante ans dans l'Eglise, qui ne fut dans un parfait repos que quand par une faveur toute particuliere de Dieu, Nicolas V. fut élû Souverain Pontife : car quelque temps aprés la mort d'Eugene IV. Felix IV. * s'étant departi de ses prétentions lui ceda entierement le Siege ; & l'on reconnut que Nicolas méritoit d'autant plus cette suprême dignité, que lui-même s'en étoit estimé indigne, & qu'il avoit fait tout son possible pour s'en décharger sur un autre. Mais les Cardinaux qui en firent choix, forçant ses inclinations par leurs prieres, le conjurerent de ne s'opposer pas aux mouvemens du Saint Esprit, & de n'arrêter point le cours de la Providence divine. Ils publierent hautement au sortir du Conclave, que les hommes n'avoient point eû de part à son Election & qu'il avoit été visiblement nommé de Dieu pour gouverner l'Eglise.

En effet, il s'en aquitta si dignement, que pendant les huit années de son Pontificat, il travailla de toute sa force à procurer le repos à l'Italie, à mettre la paix entre les Rois & les Princes Chrétiens, & à régler les choses Ecclesiastiques. Il aimoit les hommes doctes & vertueux ; il leur conféroit les premieres Charges & les Benefices les plus considerables ; & par ce choix si judicieux, il tâchoit d'encourager tout le monde à mériter de pareilles recompenses, en s'en rendant dignes par leur science & par leur vertu.

Ce fut sous son Pontificat que les belles lettres

* En 1447.

tres & les langues Grecque & Latine, qui avoient été comme mortes, & comme ensevelies dans l'oubli depuis six cens ans, reprirent une nouvelle vie, & parurent avec leur premier éclat. Il eut tant d'amour pour les sciences qu'il envoya dans toutes les parties du monde, des hommes habiles chercher les Livres anciens qui s'étoient égarez par les desordres des guerres & par l'ignorance des peuples. Il embellit de bâtimens & d'ouvrages publics la ville de Rome, & fit faire plusieurs peintures dans le Palais du Vatican. PIETRO DELLA FRANCESCA Florentin fut un de ceux qui travaillerent dans les chambres de ce Palais. Il y fit deux Tableaux qui depuis furent mis à bas, lors que par le commandement de Jules II. Raphaël peignit en leur place le miracle du Saint Sacrement arrivé à Bolsene, & Saint Pierre dans la prison.

Je croi, dit Pymandre, qu'on n'avoit pas regret aux ouvrages de Pietro, puis qu'on mettoit en leur lieu ceux d'un si excellent homme. Cependant, repartis-je, il y avoit des têtes qui étoient assez belles, & que Raphaël même fit copier: mais je croi, à dire vrai, que ce fut pour garder la ressemblance des personnes de haute qualité que Pietro y avoit peintes. Car on y voyoit Charles VII. Roi de France, lequel en l'an 1449. fit tenir un Concile à Lyon en faveur de Nicolas V. où ce Roi, l'Empereur & le Concile prierent Felix de se départir de ses prétentions, & de céder entierement la dignité de Pape à Nicolas, afin de faire cesser le Schisme; ce qu'il fit volontairement, quoi qu'il y eût plus de neuf ans qu'il posse-

dât cette souveraine charge par l'élection qu'en avoit fait le Concile de Bâle, lors qu'il déposa Eugene IV. De sorte que le Pape Nicolas V. avoit fait faire le portrait du Roi, & ceux de plusieurs personnes de marque en reconnoissance des services qu'ils avoient rendus à l'Eglise en sa personne. Les copies de tous ces portraits que Raphaël gardoit trés-cherement, tomberent aprés sa mort entre les mains de Jule Romain son disciple.

Pietro ayant achevé les ouvrages que le Pape lui avoit commandez retourna en son païs, où il fit plusieurs Tableaux, & laissa quelques Eleves qui n'ont pas eû grand nom. Celui que l'on remarque le plus, est un certain LORENTINO D'ANGELO Aretin, qui finit à Arezzo quelques Peintures que Pietro avoit commencées; & qui étoient demeurées imparfaites par sa mort. Je ne croi pas que ce Lorentino fût un fort habile homme; néanmoins comme Pietro della Francesca étoit savant dans les Mathematiques dont il avoit même écrit plusieurs livres, Lorentino s'étoit aussi appliqué à cette étude si necessaire aux Peintres. Mais soit qu'il ne fût pas fort bon praticien, il n'eût pas grande réputation, ou du moins il ne tira pas un grand avantage de son travail. On dit qu'il étoit si pauvre qu'à peine avoit-il dequoi vivre; & si je vous rapportois ce qu'on a écrit de lui, vous jugeriez qu'il falloit assûrément qu'il fût fort necessiteux, & peut-être fort ignorant.

Pendant que Pietro della Francesca travailloit à Rome, il y avoit à Florence un bon Religieux de l'Ordre de S. Dominique nommé Frere JEAN ANGELIC DA FIESOLE, que l'on met-

mettoit au rang des meilleurs Peintres de ce temps-là. Sa réputation étoit si grande, que Nicolas V. l'appella auprés de lui pour peindre sa Chapelle, & faire quelques Ouvrages de miniature dans des livres d'Eglise. Frere Jean étant à Rome lors que l'Empereur Frederic III. y arriva avec Eleonor fille du Roi de Portugal, & que le Pape leur donna la Bénédiction Nuptiale, & leur mit la Couronne sur la tête, il fit le portrait de Frederic ; & dans un Tableau où il représenta quelque chose de la vie de JESUS-CHRIST, il prit sujet d'y peindre au naturel, le Pape, l'Empereur, & plusieurs personnes de qualité. Il y mit aussi Frere Antonin Religieux de son Ordre, & qui par son moyen fut Archevêque de Florence quelque temps aprés.

Car le Pape ayant reconnu que Frere Jean Angelic étoit non seulement un trés-excellent Peintre, mais un trés-bon Religieux, il voulut lui donner l'Archevêché de Florence qui vint à vaquer. Mais il refusa ce présent, qui à tout autre eût paru fort avantageux ; & ayant représenté à sa Sainteté avec une humilité sincere, qu'il n'avoit pas les qualitez necessaires à un Pasteur, il la supplia de conférer cette charge si importante à un autre, lui faisant connoître que Frere Antonin étoit trés-capable de soûtenir un si pesant fardeau. Ainsi il trouva moyen de s'en décharger sur les épaules de son ami, auquel le Pape donna cet Archevêché. La nomination que Frere Jean en fit fut trés-avantageuse à l'Eglise de Florence ; car ce Prelat y vêcut dans une si haute réputation de doctrine & de sainteté, qu'il mérita d'ê-

d'être canonisé aprés sa mort.

Au reste, si nous n'avons pas des Ouvrages de Frere Jean Angelic pour les considerer, ce que l'on a écrit de lui est une peinture qui mérite d'être regardée, puis qu'il est encore plus rare de trouver des Ouvriers recommandables par leur vertu & par la sainteté de leur vie, qu'il n'est difficile de rencontrer des productions d'esprit dignes d'être admirées

Comme il n'y a rien de plus dangereux à une ame qui abandonne toutes les choses de la terre pour ne penser qu'aux choses du ciel, que la paresse & l'oisiveté; & que les saints Peres ne recommandent rien tant aux personnes retirées du monde que de s'occuper par le travail de leurs mains; ce bon Frere avoit choisi cet exercice comme le plus conforme à ses inclinations. Et il l'aimoit d'autant plus qu'en y employant quelques heures du jour, il trouvoit dequoi s'entretenir dans de saintes pensées, ses Ouvrages même lui fournissant des sujets pour élever son esprit à Dieu dans la speculation qu'il faisoit des beautez de la Nature & des miracles de l'Art.

Car Frere Jean étoit un veritable Religieux, qui détaché entierement des soins & de l'embarras du monde, se renfermoit tout en lui-même, & ne pensoit en aucune maniere aux choses du siecle.

Il observoit si exactement sa Régle, & vivoit dans une si grande simplicité, qu'un jour le Pape l'ayant arrêté à dîner avec lui, il fit difficulté de manger de la viande, parce qu'il n'en avoit pas la permission de son Superieur, ne faisant pas réflexion sur l'autorité de celui qui le traitoit.

Il

Il évitoit toutes les actions qui regardoient les affaires temporelles, hors celles où il pouvoit servir les pauvres dans leur necessité. Aprés avoir satisfait à tous les devoirs ausquels sa Régle l'obligeoit, il s'occupoit à peindre; & dans un divertissement si innocent, il choisissoit toûjours pour son sujet quelque histoire sainte. Ce travail lui étoit si agréable, qu'il le préferoit aux emplois les plus considerables de son Ordre, à cause qu'il y jouïssoit de la douceur de la solitude, & du repos de l'esprit.

Si ses amis lui demandoient de ses Ouvrages, il les prioit de le faire trouver bon à son Superieur, ne voulant pas dispóser de la moindre chose sans sa permission. Enfin comme il fit toûjours paroître beaucoup d'humilité & de modestie dans toutes ses actions, de même l'on vit dans ses Tableaux une facilité toute particuliere à bien représenter la dévotion & la pieté des Saints; & l'on remarquoit sur leurs visages un air & un je ne sai quoi de divin que tous les autres Peintres n'exprimoient point si dignement. Il achevoit tous ses Ouvrages sur la premiere idée qu'il en avoit conçûë, & jamais ne reformoit ses premieres pensées par de nouvelles. Lors qu'il prenoit le pinceau pour travailler, il se mettoit en priere; & on l'a vû tout baigné de larmes pendant qu'il travailloit à un Crucifix, dans le souvenir qu'il avoit des peines que ce divin Sauveur avoit souffertes sur la Croix.

Ce bon Religieux aprés avoir ainsi vécu avec beaucoup de sainteté, mourut âgé de 68. ans, & fut enseveli dans l'Eglise de la Minerve à Rome, l'an 1455.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que de tous les Peintres dont j'ai parlé jusqu'à présent, il n'y en a pas un qui ait eû l'usage de peindre à huile, & que tous leurs Tableaux étoient à fraisque ou à détrempe. Ce n'est pas qu'ils ne connussent bien qu'il manquoit quelque chose à la perfection de cet Art, & que leur maniere de peindre étoit trés-imparfaite & trés-incommode, parce qu'ils ne pouvoient pas transporter leurs Ouvrages ni les nettoyer sans se mettre au hazard de les gâter. Cependant ils n'avoient pû encore y trouver de remede, bien que plusieurs d'entre eux eussent employé beaucoup de temps à en faire la recherche : lors qu'en Flandre un Peintre qui étoit en assez grande réputation en ce païs-là, & qui se plaisoit dans les secrets de la Chymie, reconnoissant aussi bien que les autres l'incommodité qu'il y avoit de travailler à détrempe, s'apperçût aprés plusieurs essais & diverses experiences, qu'en broyant les couleurs avec de l'huile de noix ou de lin, il s'en faisoit une peinture solide, qui non seulement résistoit à l'eau, mais encore qui conservoit une vivacité & un lustre qui n'avoit pas besoin de vernis. Il vit de plus, que le mélange & les teintes des couleurs se faisant bien mieux avec de l'huile qu'autrement, les Tableaux avoient beaucoup plus d'union, plus de force & plus de douceur.

Comme il fut extrémement joyeux d'avoir fait une découverte si utile & si avantageuse, il acheva plusieurs Ouvrages dans cette nouvelle maniere ; entre lesquels il y eût un Tableau qu'il jugea digne d'être présenté à Alfonse I. Roi de Naples. Il étoit composé de plusieurs

Fi-

Figures assez bien travaillées. Mais son coloris tout extraordinaire fut ce qui agréa le plus au Roi, & qui surprit tous les savans de ces quartiers-là.

ANTONELLO DA MESSINA Peintre assez habile, fut un de ceux qui admira davantage ce beau secret. Il avoit étudié à Rome; & aprés avoir travaillé à Palerme, s'étoit retiré à Messine lieu de sa naissance. Etant venu à Naples pour quelques affaires, il ouït parler du Tableau que le Roi avoit reçû de Flandre; & comme il avoit beaucoup de curiosité pour tout ce qui regardoit sa profession, ce que les autres Peintres lui raconterent de la maniere dont il étoit peint, lui fit desirer de le voir. Il s'en alla au Palais, où aprés avoir consideré cet Ouvrage, il en fut si touché, qu'il résolut d'abandonner toutes ses affaires, & d'aller jusques en Flandre pour apprendre un si beau secret. Il se mit en chemin; & lors qu'il fut arrivé chez JEAN DE BRUGE qui en étoit l'inventeur, il n'épargna rien pour aquerir son amitié, & lui fit si bien la cour qu'il apprit de lui cette nouvelle maniere de peindre.

Il s'arrêta en Flandre jusqu'à la mort de son nouveau Maître, aprés laquelle il retourna en Sicile, où il ne demeura pas long-temps: car il s'en alla à Venise, croyant y pouvoir mener une sorte de vie plus conforme à son humeur. Ce fut là qu'il fit plusieurs Tableaux pareils à ceux qu'il avoit deja faits en Flandre.

Comme il avoit appris de Jean de Bruge le secret de peindre à huile, il y eut aussi un nommé Dominique Peintre Venitien, qui l'obligea par ses caresses & par l'amitié qu'ils contracterent ensemble, à lui en faire part.

Or comme les Italiens sont redevables à Antonello d'un secret si rare, & par le moyen duquel on a depuis perfectionné tant de beaux Ouvrages; ils eurent beaucoup d'estime pour lui pendant sa vie, & en ont toûjours parlé aprés sa mort.

Alors m'étant un peu arrêté : Il me semble, dît Pymandre, que jusques ici vous n'avez fait mention que des Peintres d'Italie, quoi qu'il y en eût plusieurs qui travailloient en Flandre, & que ce fut là qu'on trouva l'invention de peindre en huile, comme vous venez de dire.

Il est vrai, repartis-je, que l'Art de peindre s'étoit répandu en divers endroits de l'Europe, & que les Flamans ont été des premiers qui s'y sont attachez avec beaucoup d'amour. Mais les Ouvriers & les Ouvrages de ce temps-là n'ont pas été assez recommandables pour en faire conserver la memoire; & ce Jean de Bruge n'a été mis au rang des excellens, que pour avoir contribué à perfectionner cet Art par le secret qu'il trouva d'employer les couleurs avec de l'huile.

Je ne vous rapporterai rien à présent de lui ni des autres Peintres qui ont travaillé au deçà des Monts. Je remets à vous en parler quand j'aurai achevé ce que j'ai à vous dire de ceux qui ont paru en Italie, dont je ne croi pas devoir interrompre la suite.

Cependant, repliqua Pymandre, j'ai pensé plusieurs fois à vous faire quelque demande sur le sujet des Peintres de Flandre. Mais puis que vous ne faites que differer, & que vous me promettez de satisfaire là dessus ma curiosité, j'at-

ten-

tendrai patiemment & j'écouterai avec plaisir le reste de vôtre discours.

Afin, repartis-je, de ne vous pas ennuyer en m'arrêtant à plusieurs Peintres Italiens dont les Ouvrages ne se voyent plus, & qui même ont été comme effacez par ceux qui ont paru depuis; je vous dirai peu de chose de PHILIPPE LIPPI Florentin, qui pour avoir porté quelque temps l'habit de Carme fut appellé Frere Philippe. Je prendrai seulement occasion de vous faire remarquer en la personne de ce Peintre, combien la Peinture a de charmes, & qu'elle est capable d'adoucir les esprits même les plus barbares, & d'amolir les cœurs les plus endurcis.

Car un jour que Frere Philippe étoit en la Marche d'Ancone, & qu'il s'étoit mis avec quelques-uns de ses amis dans une petite barque, pour se promener le long des côtes de la mer, ils se trouverent surpris par des brigantins Mores, qui les mirent tous à la chaîne, & les menerent en Barbarie.

Il y avoit dix-huit mois que Frere Philippe étoit dans l'esclavage, lors qu'il s'avisa un jour de prendre du charbon & de tracer contre une muraille le portrait du maître qu'il servoit. Il le représenta si bien & avec les mêmes habits qu'il portoit d'ordinaire, que ce Barbare en fut d'autant plus surpris, qu'il n'avoit jamais vû rien de pareil. De façon qu'admirant ce portrait, il obligea Philippe à lui en faire encore quelques autres, dont il le recompensa bien; car il lui donna gratuitement la liberté, & le fit conduire sûrement jusques dans Naples.

Lors qu'il y fut établi, il travailla pour le Duc de Calabre, qui fut depuis Alfonse Roi de Naples,

Ples, & fit ensuite plusieurs Tableaux en divers endroits d'Italie. On rémarque qu'il a été le premier qui a peint des Figures plus grandes que le naturel.

Il fut aussi employé par le Pape Eugene IV. qui l'estimoit beaucoup à cause de son savoir seulement; car n'étant pas d'une vie fort reglée, il ternit par ses mauvaises mœurs l'honneur qu'il auroit pû mériter par sa science. Il étoit tellement abandonné aux débauches honteuses & aux plaisirs infames, qu'on croit même que ce fut la cause de sa mort, & qu'il fut empoisonné par les parens d'une femme qu'il voyoit trop librement, l'an 1438. étant âgé de 57 ans.

Il y avoit encore en ce temps-là ANDRE' DEL CASTAGNO qui travailla beaucoup à Florence, & qui fut le premier des Peintres de Toscane qui sût la maniere de peindre à huile. Car comme Dominique Venitien qui l'avoit apprise d'Antonello da Messina, & duquel je vous ai parlé, vint à Florence, André del Castagno rechercha aussi-tôt sa connoissance, & ne le quitta point qu'il n'eût appris sa nouvelle maniere de peindre, que Dominique lui communiqua d'autant plus volontiers qu'André lui témoignoit une amitié tout-à-fait sincere. Cependant l'estime que les Florentins avoient alors pour les Ouvrages de Dominique, fit naître dans l'esprit d'André une jalousie si horrible, que sans avoir égard aux obligations qu'il avoit à ce Peintre, ni à l'amitié qu'il lui avoit tant de fois jurée, il résolut de l'assassiner.

Un soir que Dominique se promenoit par les ruës avec une guitarre à la main, ce faux ami s'étant déguisé alla l'attendre dans un endroit écarté;

&

& comme il vint à passer par-là: il mit si secretement à exécution son détestable dessein, que le pauvre Dominique n'ayant point reconnu son meurtrier, & ne se doutant en aucune façon de l'horrible perfidie d'André, se fit porter chez ce cruel ami où il mourut entre ses bras. L'on n'auroit jamais sû l'auteur de cet assassinat, si André, par le remors de sa conscience, ne l'eût déclaré lui-même lors qu'il se vit au lit de la mort.

Ce miserable homme se voyant donc comme en possession de jouïr tout seul de l'honneur & des avantages qu'il croyoit lui avoir été ôtez par Dominique, se mit à faire plusieurs Ouvrages dans Florence.

Ce fut lui qui travailla à cette funeste Peinture que la République fit représenter contre le Palais du Podestat, lors qu'en l'année 1478. les ennemis des Medicis exécuterent contre eux une horrible conjuration.

Il y avoit long-temps que les Medicis étoient considérables dans Florence, & qu'ils y paroissoient comme les protecteurs de la liberté, & les ennemis capitaux de la faction des Gibelins. Cosme avoit aquis par sa prudente conduite une autorité si grande dans la ville, qu'il disposoit à sa volonté du Senat & de tout le peuple. C'étoit un homme liberal & magnifique, qui par ses bâtimens & ses autres dépenses publiques secouroit les pauvres & se rendoit le bien-facteur de toutes les personnes de merite. Etant mort en 1464. il laissa un fils nommé Pierre qui hérita de son credit & de son autorité, aussi-bien que de ses grandes richesses & de ses nobles inclinations. Ce Pierre eut pour successeur dans l'admi-

ministration de la République ; Laurens de Medicis son fils, qui avec Julien son frere, travaillerent beaucoup à la grandeur de l'Etat. Mais comme l'Etat ne pouvoit s'accroître sans que l'autorité des Medicis s'élevât en même-temps, leur élevation ne manqua pas d'augmenter l'envie de leurs ennemis : de sorte qu'un nommé Pazzi qui étoit le chef de la faction Gibeline, ne pouvant plus souffrir leur puissance, conjura contre ces deux freres Laurens & Julien.

Il savoit que le Pape Sixte IV. étoit leur ennemi, parce que Laurens s'étant toûjours opposé aux desseins que les Papes avoient sur l'Etat de Florence, avoit encore depuis peu prêté de l'argent sous main au Seigneur d'Imola, pour empêcher qu'il ne vendît cette ville à Sixte. Ainsi Pazzi, pour mieux autoriser son dessein, le découvrit au Pape, auquel il fit entendre que les Florentins lui seroient fort obligez, si par son moyen ils pouvoient être délivrez de la tyrannie des Medicis ; & que pourvû que Sa Sainteté voulût le favoriser de sa protection, & approuver la conjuration formee contre eux, il promettoit de lui livrer dans peu la ville de Florence.

Le Pape écouta volontiers cette proposition ; mais ne voulant pas qu'on crût qu'il eût prêté l'oreille à un si lâche attentat, il donna secrettement la conduite de toute cette affaire à Jerôme de la Rovere son parent.

Les chefs de la conspiration étoient, Frodesque Salviati Archevêque de Pise, & ancien ennemi des Medicis, Francesque Pazzi, & un Poggio, fils de ce Poggio célébre Orateur, lesquels appuyez du Cardinal Raphaël de la Rovere, qui alla exprés de Pise à Florence pour les encoura-

rager par sa présence & par sa dignité, travaillerent à cette entreprise si importante, dans laquelle ils ne trouvoient aucun obstacle.

Le jour fut pris au Dimanche 26. Avril; & comme Laurens & Julien entendoient la Messe que l'Archevêque de Pise célébroit dans l'Eglise de Sainte Reparée, & dans le temps même qu'il levoit la sainte Hostie, les conjurez se jetterent sur eux, tuerent Julien sur la place, & blesserent cruellement Laurent, qui se sauva dans la Sacristie.

Aussi-tôt le bruit de cet horrible assassinat s'épandit dans la ville, & les amis des Medicis avec tous les Citoyens étant accourus pour les secourir, ils se saisirent de l'Archevêque de Pise qu'ils trouverent couvert d'une jaque de maille, de ce Poggio, & de ceux de leur suite, qu'ils pendirent à l'heure même aux fenêtres du Palais. Ils prirent ensuite Antoine Volateran, un Prêtre qui avoit frappé Laurent, & Pazzi qui avoit tué Julien, ausquels ils firent souffrir le même supplice.

Montesicco homme d'esprit, & qui étoit un des principaux de la conjuration, ayant été mis à la torture découvrit tout le complot; aprés quoi lui & tous ses complices endurerent le même genre de mort que les autres.

Jamais Florence n'avoit vû dans ses murailles un spectacle plus funeste. Il y eût plus de trois cens conjurez qui furent tuez sur la place, ou pendus aux fenêtres du Palais. Le Cardinal de la Roverc s'étant jetté à l'Autel fut sauvé par les prieres de Laurent en consideration du Pape.

Cependant Sixte n'eut pas plûtôt appris cette nou-

nouvelle, qu'il employa les foudres de l'Eglise, les armes de l'Etat Ecclesiastique ; & celles de Ferdinand Roi de Naples, pour venger la mort de l'Archevêque & des Prêtres tuez en cette rencontre ; & il y eût une guerre contre ceux de Florence dont pourtant le succés ne fut pas desavantageux à Laurent. Mais comme cela n'est pas du sujet dont j'ai entrepris de parler ; je vous dirai seulement qu'André del Castagno par l'ordre du Senat représenta au naturel tous ceux de cette conjuration, qu'il prit d'autant plus de soin de bien peindre, qu'en cette rencontre il rendoit service aux Medicis, dont il étoit créature. Quoi que le Tableau qu'il fit, fût un Tableau assez desagréable, puis qu'on n'y voyoit qu'une multitude de gens pendus : toutefois les savans en l'Art de peinture trouverent dans cet Ouvrage des choses qui les satisfirent au delà même de tout ce qu'André avoit fait auparavant. Mais ce travail où il avoit pris tant de peine lui aquit un nouveau nom, car depuis ce temps-là on ne l'appella plus *Andrea del Castagno*, mais *Andrea de gl' Impiccati*.

Ce Peintre vécut 71 ans, & fut toûjours en estime parmi le monde ; mais comme l'on apprit à sa mort le crime horrible qu'il avoit commis en la personne de son meilleur ami, ce fut avec la haine & l'indignation publique qu'on l'enterra dans l'Eglise de *Santa Maria la Nuova*, où le pauvre Dominique avoit aussi sa sepulture.

Vazari rapporte qu'il y eut un VITTORE PISANO ou PISANELLO qui travailla sous André del Castagno, & qui finit quelques Ouvrages demeurez imparfaits par sa mort ; & qu'ensuite le Pape Martin V. passant à Florence l'em-

l'emmena à Rome. Mais comme Vazari n'est pas toûjours fort exact en ce qu'il écrit, il n'a pas pris garde qu'André a survécu Martin V. de plus de quarante cinq ans, puis que ce Pape mourut en 1431. & qu'André travailloit encore à Florence en 1478. Ainsi ce ne fut pas ce Pape qui mena le Pisanello à Rome, ou bien cela arriva long-temps devant la mort d'André. Mais sans nous arrêter à ces circonstances qui sont peu importantes à nôtre sujet, on sait par les écrits de plusieurs savans hommes, que Pisanello étoit estimé trés-bon Peintre & trés-excellent Sculpteur, principalement pour les médailles. Il fit celles de quelques Princes & grands Seigneurs de son temps. Dans une Lettre que Paul Jove écrit à Cosme de Medicis; il lui mande qu'entre les médailles qu'il a de la façon de Pisano, il conserve trés-cherement celles d'Alphonse Roi de Naples; du Pape Martin V. de Sultan Mahomet, qui prit la ville de Constantinople en ce temps-là*; de Sigismond Malateste, de Nicolo Piccinino, fameux Capitaine, de Jean Paleologue, qui fut le penultiéme Empereur Chrétien de Constantinople, & que le Pisano fit lors que cet Empereur se trouva au Concile assemblé à Florence sous le Pape Eugene IV.

Mais il y eût GENTILE DA FABRIANO, que Martin V. fit travailler à S. Jean de Latran. Il peignit aussi dans Sainte Marie Major, proche le tombeau du Cardinal Adimari, une Vierge que Michel Ange estimoit beaucoup; & en parlant de Gentil, il avoit accoûtumé de dire que les Ouvrages de sa main convenoient fort

* En l'an 1453.

fort bien au nom qu'il portoit. Ce Gentil travailla encore en plusieurs endroits d'Italie; néanmoins étant devenu paralytique sur la fin de ses jours, ses derniers Tableaux n'étoient pas si achevez que ses premiers. Il mourut âgé de 80. ans.

Il y avoit encore en ce temps-là un GOZZOLI qui a travaillé à Rome, & à Pise; un LORENZO COSTA de Ferrare, qui a peint à Bologne & à Mantouë, & qui eut pour disciples Hercule de Ferrare, & le Dosse dont il y a dans le cabinet du Roi un Tableau représentant la Nativité de Nôtre Seigneur.

Afin, me dît Pymandre, de mieux remarquer le progrés de la Peinture, dites-moi, je vous prie, ce que vous avez trouvé de plus excellent dans les Ouvrages de ces Peintres que vous avez nommez les derniers.

On peût dire, lui repartis-je, qu'ils travailloient d'une maniere moins seche & moins barbare que les premiers. Mais à vous dire le vrai, il y a eu de si excellens hommes depuis ceux-là, que je ne me suis jamais guere appliqué à considerer ce qui reste d'eux. Et vous voyez bien que si je vous en parle, c'est plûtôt pour vous faire souvenir de ce qu'ils ont fait, que pour vous faire admirer l'excellence de leurs Ouvrages. Mais j'aurai bien-tôt lieu de vous entretenir de personnages plus connus & plus savans.

Car du temps que ce Dominique qui fut assassiné par André del Castagno, travailloit encore à Venise, il avoit pour concurrent JAQUES BELLIN originaire de Venise, & disciple de Gentil da Fabriano. Ce Jaques eut

deux

deux fils JEAN & GENTIL aufquels ayant appris les principes de la Peinture, ils y réüffirent fi heureufement qu'en peu de temps ils furpafferent de beaucoup celui qui leur avoit mis le pinceau à la main.

Mais quoi que ce bon homme ne fût plus capable de les enfeigner par l'exemple de fes Ouvrages, il ne laiffoit pas de les inftruire par fes paroles & par fes bons avis; il les encourageoit autant qu'il pouvoit à s'avancer dans cet Art, qui fembloit comme leur tendre les bras, leur mettant fans ceffe devant les yeux l'exemple des Peintres de Tofcane qui fe perfectionnoient de jour en jour.

Auffi ce furent ces deux freres qui eurent la gloire de faire paroître dans Venife les plus beaux Ouvrages qu'on y eût encore vûs. Comme la République reconnut leur merite, elle crut ne devoir pas perdre l'occafion de leur donner de l'emploi. Ayant jugé à propos de repréfenter ce que les Venitiens avoient fait de plus glorieux dans la paix & dans la guerre, on choifit Jean & Gentil pour en faire des Tableaux dans la grande fale du Confeil, où l'on fit travailler un certain VIVARINO qui étoit alors en réputation, afin qu'à l'envi les uns des autres ils s'efforçaffent à mieux faire.

Le fujet qu'on leur propofa, fut ce qui fe paffa à Venife lors que le Pape Alexandre III. s'y retira durant la cruelle perfecution que lui fit l'Empereur Frederic Barberouffe.

Aprés la mort fubite d'Adrian IV. arrivée l'an 1159. Alexandre III. ayant été élû par les Cardinaux contre le confentement de l'Empereur, il

il se forma aussi-tôt dans l'Eglise un schisme qui dura seize ans, pendant lequel on vit trois Antipapes † se succeder les uns aux autres, & posseder la Chaire de S. Pierre, qu'Alexandre seul avoit droit de remplir. Car l'Empereur ayant fait élire Octavian Citoyen Romain, & confirmer son élection dans une assemblée de Prelats tenuë à Pavie, cet Antipape prit le nom de Victor IV. & monté sur un cheval blanc fut conduit en triomphe par toute la Ville, & proclamé Souverain Pontife.

Certes quand je pense aux divers troubles qui ont successivement agité l'Italie, & de quelle maniere les guerres & les desordres ont renversé tout ce qu'elle avoit reçû autrefois de grand & de magnifique; je ne puis que je ne déplore ses malheurs & ses disgraces, & que je ne regrette ce qu'elle a perdu dans la destruction & le bouleversement de tant de Palais & de villes entieres, où nous eussions pû voir encore aujourd'hui des marques de l'ancienne grandeur Romaine.

Car ce fut au commencement de ce schisme que Milan fut rasée par l'Empereur Frederic, & cette ville si puissante & si riche qui commandoit à tous ses voisins, fut détruite de fond en comble. Il est vrai que la grandeur de sa fortune & l'excés de ses prosperitez l'avoient renduë si superbe, qu'elle traitoit toutes les autres villes avec mépris; & que l'orgueil de ses habitans avoit déja donné sujet à l'Empereur de leur faire la guerre, & de les châtier par de grands tributs qu'il leur imposa, aprés les avoir défaits proche le lac d'Ise, & contraints de souffrir sa domination, l'an 1160.

Ce-

† Victor IV. Paschal III. & Caliste III.

Cependant au lieu de devenir plus ſages par les maux qu'ils avoient endurez, le déplaiſir de ſe voir privez de leur ancienne liberté entretenoit dans leurs cœurs une ſi forte haine contre Frederic, qu'un jour l'Imperatrice ſa femme ayant eu la curioſité d'aller à Milan pour voir cette ville ſi fameuſe; les reſſentimens du peuple ſe réveillerent de telle ſorte dans leur ame, & toute la ville s'émût d'une ſi horrible maniere contre cette Princeſſe; que l'ayant priſe, ils la mirent ſur une Aneſſe, le viſage tourné du côté de la queuë, qu'ils lui donnerent en main au lieu de bride : & en cet état la promenerent par toute la ville. Mais une ſi haute inſolence ne demeura pas long-temps impunie: car l'Empereur juſtement irrité de l'affront fait à ſa femme, les ayant aſſiegez & forcez de ſe rendre, raſa leur ville juſqu'aux fondemens, & à peine épargna-t-il les Egliſes. Ainſi ces miſerables peuples furent contraints de s'enfuir comme des vagabonds ; & regardant avec larmes la déſolation de leur ville, reconnurent la grandeur de leur faute par l'excés de leur châtiment.

Et parce que Frederic ne crut pas pouvoir réparer l'injure faite à l'Imperatrice, qu'en couvrant d'opprobre & d'infamie la memoire de ces peuples, il fit labourer la ville par des bœufs, comme un champ de terre, où par indignation il fit ſemer du ſel au lieu de bled. Il y a même des Auteurs * qui ont écrit qu'aprés tout cela, ceux qui furent pris ne purent ſauver leur vie, qu'à cette condition honteuſe, qu'ils tireroient avec les dents une figue du derriere de l'Aneſſe ſur laquelle ils avoient mis

l'Im-

* Krantzius lib 6. hiſt. Sax.

l'Imperatrice; & il y en eut qui aimerent mieux souffrir la mort qu'une si grande ignominie. C'est de là qu'est venu cette sorte d'injure qui se pratique encore aujourd'hui parmi les Italiens; lors qu'en se montrant un doigt entre deux autres, ils se disent par moquerie : *voilà la figue*. Néanmoins de la maniere qu'ils prononcent cette raillerie, il semble qu'ils lui veulent donner un autre sens encore moins honnête.

Mais pour revenir à ce qui regarde le Pape Alexandre, aprés avoir été contraint de quitter l'Italie, de passer en Sicile, de venir en France, & de retourner à Rome; enfin il fut obligé d'en sortir pour se sauver à Venise, où il demeura quelque-temps déguisé dans un Monastere en qualité de Cuisinier. Ayant été reconnu, le Duc & le Senat furent le prendre, & le conduisirent dans l'Eglise de S. Marc avec grande solemnité. C'est cette action qui fait le sujet d'un des Tableaux que Jean Bellin peignit dans la sale du Conseil.

Or comme l'Empereur eût appris qu'Alexandre étoit à Venise, il dépêcha des Ambassadeurs pour demander qu'on le mît entre ses mains. Mais les Venitiens s'étant déclarez pour le Pape, il envoya aussi-tôt contre eux une armée navalle, dont il donna le commandement à Othon son fils, avec ordre toutefois de ne pas s'engager dans un combat qu'il ne l'eût joint. Ce Prince enflammé de cette ardeur de jeunesse, qui fait souvent faire des Actions précipitées, n'eut pas assez de patience pour attendre son pere, il livra la bataille aux Venitiens sur la mer Adriatique, où ayant été vaincu, il demeura prisonnier.

Cet-

Cette disgrace obligea Frederic à faire la paix avec le Pape : & Ziano alors Duc de Venise en fut le médiateur.

L'on voyoit donc d'un côté de la sale le premier Tableau que Gentil Bellin y fit, où il représenta le Pape qui donnoit au Doge un cierge beni, pour porter dans la solemnité des Processions qui se firent alors. Là il peignit la Place & le Palais de S. Marc. D'un côté on voyoit quantité de Prelats qui environnoient le Pape, & de l'autre le Doge accompagné des Senateurs & de la Noblesse.

Dans un autre Tableau il représenta d'un côté, comme l'Empereur reçût favorablement les Ambassadeurs de Venise; & de l'autre il fit voir ce même Empereur tout en colere qui se prépare à faire la guerre. Cet Ouvrage étoit d'autant plus agréable, qu'il étoit rempli de plusieurs figures & de divers bâtimens fort bien mis en perspectives.

Ce Peintre représenta dans le Tableau suivant comme le Pape exhorte le Doge & la Noblesse à se bien défendre, lors que pour résister à l'Empereur ils équipperent à frais communs un armement de 30. galeres. Alexandre paroissoit assis dans la place de S. Marc, environné de plusieurs Seigneurs, & d'une affluence de peuple.

Dans un autre Tableau il peignit le Doge couvert de ses armes, qui accompagné de plusieurs Soldats, va recevoir la benediction du Pape. Ce Tableau fut estimé un des plus excellens que Gentil eût fait, tant pour l'expression du sujet, que pour la disposition des figures. Néanmoins celui qui suivoit, & où il avoit représen-

té le combat naval donné entre l'Empereur & les Venitiens, ne fut pas moins admiré de tout le monde. Car il faisoit voir les galeres de Venise qui attaquoient celles de l'Empereur. On remarquoit la forme des vaisseaux, la multitude des soldats & des matelots ; leurs manieres differentes de combattre & d'agir ; le mouvement de la mer, la fureur des vagues, l'agitation des navires, le débris des mâts, des rames & des cordages, la chûte des morts, la fuite des vaincus, la douleur des blessez, le courage des victorieux, & généralement tout ce qu'il y a de remarquable dans une pareille occasion, où la differente fortune des deux partis lui donnoit lieu d'exprimer une infinité de diverses choses.

Dans le Tableau suivant, il peignit de quelle maniere le Pape reçût le Doge lors qu'il revint victorieux. On voyoit comme Alexandre lui donna une bague d'or pour épouser la mer, ce qu'ont fait depuis tous ses successeurs pour marque de la veritable & perpetuelle domination que les Venitiens avoient légitimement meritée sur cet Element. Dans un autre endroit de ce même Tableau, le jeune Othon paroissoit à genoux devant le Pape, que plusieurs Cardinaux & Prelats environnoient. Le Doge étoit un peu à côté accompagné de ses Capitaines & de ses Soldats. Quoi que le Peintre n'eût représenté dans cette histoire que les poupes de quelques galeres, on ne laissoit pas néanmoins de reconnoître celle du Général, où il avoit mis tout au haut une Victoire qui avoit une Couronne sur la tête & qui tenoit un Sceptre dans sa main.

Ces Peintures ornoient un des côtez de la gran-

grande Sale du Conseil, & l'autre côté étoit peint de la main de Jean Bellin, horsmis quelques Tableaux que le Vivarino y fit pour continuer l'histoire de Gentil, & qui sont ceux-ci.

Le premier représentoit le Pape dans sa chaise environné de plusieurs Senateurs. Le Prince Othon étoit à ses pieds, qui s'offrant d'aller lui-même trouver l'Empereur son pere pour le porter à faire la paix, s'engage par serment de revenir bien-tôt se mettre entre les mains du Pape & des Venitiens.

La Peinture qui suivoit celle-là, faisoit voir comme Othon étant arrivé auprés de Frederic se jette à ses genoux & lui baise la main; & l'on remarquoit sur le visage de l'Empereur avec combien de joye il recevoit son fils. Cet Ouvrage étoit embelli de plusieurs bâtimens & de quantité de Figures qui représentoient au naturel les principaux Seigneurs de Venise qui avoient accompagné le Prince.

Le Vivarino ne pût finir que ces deux Tableaux, parce qu'il demeura malade, & mourut peu de temps aprés.

Jean Bellin acheva donc le reste de cette histoire, & dans le Tableau qui suivoit ceux dont j'ai parlé, il représenta le Pape Alexandre dans l'Eglise de S. Marc, lors que Frederic fut enfin contraint de s'humilier devant le Successeur des Apôtres, & de soûmettre à ses pieds cette tête orgueilleuse, qui pendant dix-sept ans avoit si cruellement persecuté le Chef de l'Eglise.

L'on voyoit dans cette Peinture le Pape qui présentoit à Frederic son pied pour le baiser; & l'on dit que ce fut dans ce moment qu'A-

lexandre voyant l'Empereur à ses pieds, & se souvenant de tant de peines qu'il avoit souffertes, prononça avec quelque sorte de colere & de ressentiment ce Verset d'un Pseaume de David : *Super aspidem & basiliscum ambulabis, & conculcabis leonem & draconem.* A quoi l'Empereur avec une présence d'esprit admirable, un air grave & riant lui répondit, *Non tibi, sed Petro.* Alexandre lui repartit avec plus d'émotion, *Et mihi, & Petro.* Frederic ne repliqua rien pour n'irriter pas davantage le Pape ; mais il reçût avec humilité la penitence qu'il lui imposa ; & ainsi la paix fut concluë entre eux.

Le Tableau qui représente cette action étoit encore plus beau que les autres, parce qu'on dit qu'il avoit été retouché de la main du Titien disciple de Jean Bellin.

Il y avoit encore trois Tableaux qui suivoient ce dernier. Dans le premier, on voyoit le Pape disant la Messe dans l'Eglise de S. Marc. Dans le second, il étoit représenté au milieu de l'Empereur & du Doge, ausquels il donnoit à chacun un ombrelle ou parasol, aprés en avoir reservé deux pour lui. Et dans le dernier Jean Bellin avoit peint comme le Pape accompagné du même Empereur & du Doge, arriva à Rome l'an 1175. & comment le Clergé & le peuple vinrent le recevoir.

Jean & Gentil firent plusieurs autres Ouvrages trés-considerables, desquels néanmoins je ne vous parlerai point. Je vous dirai seulement que Mahomet alors Empereur des Turcs ayant vû des Portraits & quelques autres Tableaux de la main de Jean Bellin, dont un Ambas-

baſſadeur de Veniſe lui avoit fait préſent, fut ſi ſurpris de la beauté de ces Peintures, qu'il admira comment un homme mortel étoit capable de faire un Ouvrage qu'il regardoit comme une choſe toute divine. Deſirant d'en voir l'auteur & de le faire travailler, il écrivit à la République, & la pria de le lui envoyer. Mais parce que Jean étoit deja fort âgé & que les Venitiens ne vouloient pas ſe priver d'un ſi excellent homme, ils firent partir Gentil, qui aprés avoir fait pluſieurs Portraits pour le Grand Seigneur, en reçût de trés-grandes recompenſes, & retourna à Veniſe avec des Lettres de recommandation à la République, qui lui aſſigna une penſion conſiderable pendant ſa vie.

Pour Jean Bellin il demeura toûjours à Veniſe où il finit ſes jours auſſi-bien que ſon frere. Gentil mourut l'an 1501. âgé de 80. ans, & Jean qui le ſurvécut en avoit 90.

Je ſai bien, dît Pymandre, que beaucoup de ſavans hommes ont parlé de Jean avec éloge, entre autres le Cardinal Bembo & l'Arioſte; mais je ne croi pas avoir jamais rien vû de la main de ces Peintres, & je penſe que leurs Tableaux ſont rares en ces quartiers.

L'on voit, repartis-je, dans le Cabinet du Roi les portraits de ces deux freres dans un même Tableau que Gentil a fait, lors qu'ils étoient encore fort jeunes.

Quand Louïs XI. Roi de France alla à Veniſe on lui fit préſent d'un Chriſt mort, peint par Jean Bellin, & qui étoit dans l'Egliſe de S. François.

Il y a à Rome dans la Vigne Aldobrandine, une Bacchanale que ce même Peintre

avoit commencée pour Alfonse I. Duc de Ferrare ; mais sa mort l'ayant empêché de la finir, le Titien y fit un païsage admirable. Il est vrai que les Figures de Bellin paroissent d'une maniere seche auprés de l'Ouvrage du Titien, & on voit que Jean n'avoit pas encore aquis cette tendresse & cette belle façon de peindre, qui depuis a rendu la plûpart des Peintres de Lombardie si recommandables.

Cependant ce fut dans ce temps-là qu'il s'établit en Italie deux Ecoles de Peinture qui étoient assez differentes l'une de l'autre, quoi qu'elles eussent de mêmes principes & une fin toute semblable, ne cherchant qu'à se perfectionner davantage. L'une étoit l'Ecole de Venise & de toute la Lombardie; l'autre, l'Ecole de Florence & de Rome. Car bien qu'il y ait encore eû de la difference entre celle de Rome & celle de Florence, ce ne fut néanmoins que du temps de Raphaël que l'Ecole de Rome changea de maniere, & parut comme la plus parfaite & la plus excellente de toutes.

Il y avoit donc à Florence COSME ROSSELLI, lequel ayant été appellé à Rome par le Pape Sixte IV. pour peindre sa Chapelle avec plusieurs autres * Peintres, y fit trois Tableaux, où il représenta Pharaon englouti par les eaux de la mer rouge, JESUS-CHRIST prêchant sur le bord de la mer de Tyberiade, & le même Sauveur faisant la Cene avec ses Apôtres.

Et parce que le Pape avoit proposé un prix pour celui qui feroit le mieux; Rossèlli qui n'étoit ni abondant en inventions, ni savant dans le

* Alexandre Boticelle, Dominique Ghirlandaï, l'Abbé de S. Clement, Luc de Cortone, & Pietre Perugin.

le dessein, pensa qu'il devoit avoir recours à la beauté des couleurs. Il chercha les plus vives, & employa l'azur le plus excellent qu'il rehaussa encore par l'éclat de l'or qu'il y mit, s'imaginant bien que le Pape qui n'étoit pas assez connoissant dans le dessein, ne jugeroit de ses Ouvrages que par leur lustre & la vivacité des couleurs. Ce qui arriva en effet : car Sixte ayant fait découvrir les Tableaux de sa Chapelle, ceux que le Rosselli avoit faits le toucherent si fort, que non seulement il les estima incomparablement plus que les autres, mais il obligea même les autres Peintres à retoucher ceux qu'ils avoient faits, voulant qu'ils y missent de l'or & de l'azur afin de les rendre plus semblables à ceux de Rosselli, dont il ne consideroit pas les autres parties qui étoient beaucoup au dessous de ce que les autres Peintres avoient fait. Il mourut âgé de 68. ans, l'an 1484.

Voyez-vous, interrompit Pymandre, combien il est important à un Peintre d'employer toûjours des couleurs qui soient bien vives & bien éclatantes ?

Remarquez plûtôt, lui repartis-je, combien il importe à un excellent homme d'avoir pour Juge de son travail des personnes connoissantes, qui sachent en quoi consiste la perfection de l'Art, & qui ne s'arrêtent pas à la superficie des choses.

Il y a peu de gens, reprit Pymandre, capables de cette haute connoissance ; & cependant il faut qu'un Peintre fasse des Tableaux qui soient agréables à tout le monde.

Je sai bien, lui dis-je, que tous ceux qui regardent un Ouvrage n'en connoissent pas le mé-

rite. Mais ne m'avoüerez-vous pas qu'il vaut mieux faire quelque chose dont les savans soient satisfaits, que de plaire à une multitude d'ignorans? Vous savez bien que le Poëte Antimachus ayant assemblé un jour quantité de personnes pour lire en leur présence une piece qu'il avoit composée, & voyant que ses Auditeurs l'avoient tous quitté, à la reserve de Platon: *Je ne laisserai pas*, dit-il, *de continuer ma lecture, parce que Platon vaut tout seul des milliers d'Auditeurs.* En effet un Poëme & un Tableau sont des productions dont tous les hommes ne savent pas le prix, qui dépend de l'approbation d'un petit nombre de personnes savantes.

Je croi, repliqua Pymandre en riant, qu'en cette autre rencontre le Pape étoit le Platon de ce Peintre, puis que travaillant pour lui, il ne cherchoit qu'à lui plaire, pour recevoir la recompense qu'il en esperoit. Mais je ne veux pas vous interrompre, ni m'engager dans un parti que je ne pourrois soûtenir long-temps avec honneur. Aprés cela Pymandre m'ayant convié de continuer mon discours, je le repris de la sorte.

DOMINIQUE GHIRLANDAÏ Florentin, fut un de ceux que Sixte IV. employa, & qui dans la même Chapelle où le Rosselli avoit travaillé, fit deux Tableaux. Dans l'un il représenta comme Nôtre Seigneur appella S. Pierre & S. André, & dans l'autre il y peignit la Resurrection du même Sauveur. Il eût pour disciple Michel Ange, & aprés avoir vécu 44. ans, il mourut à Florence l'an 1493.

Je ne m'arrêterai pas à vous parler ni de D. BARTOLOMEO Abbé de S. Clement, ni d'un GE-

GERARDO, ni D'ALEXANDRE BOTICELLE : je vous dirai seulement qu'ANDRE' VEROCHIO fut le premier qui moula les visages des personnes mortes pour en garder la ressemblance, & qu'il eut pour disciples Pietre Perugin, & Leonard de Vinci. Ce dernier fut cause que son maître quitta entierement la palette & les pinceaux pour s'attacher tout-à-fait à la Sculpture. Car comme André Verochio travailloit à un Tableau auquel il se faisoit aider par Leonard, celui-ci, quoi que fort jeune, fit un Ange si bien dessiné & si bien peint, qu'il effaçoit tout le reste de l'ouvrage; de sorte qu'André se voyant surpassé par son éleve resolut de ne plus faire de Tableaux.

Il alla à Venise, où la République l'avoit appellé pour faire en bronze une statue équestre qu'elle vouloit élever à la gloire de Barthelemi de Bergame vaillant Capitaine. Comme André eut fait le modelle du cheval, & qu'il commençoit à travailler à la statue que l'on devoit poser dessus ; quelques-uns des principaux Senateurs formerent une cabale dans le Conseil, pour faire qu'un autre Sculpteur nommé Vellano de Padouë, travaillât à la figure du Capitaine, & qu'André ne fît que celle du cheval. Mais André n'eut pas si tôt appris cette résolution qu'il rompit la tête & les jambes du modelle du cheval qu'il avoit fait, & sans parler à personne sortit de Venise, & s'en alla à Florence. La Seigneurie se trouvant offensée de son procedé, lui fit témoigner son ressentiment, & même usant de menaces, lui fit dire qu'il ne fût pas si hardi que de retourner à Venise, parce qu'elle lui feroit couper le

le col. A cela André répondit assez galamment, qu'il s'en donneroit bien de garde, sachant qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de ratacher la tête d'un homme quand ils l'auroient une fois separée de son corps, & encore une tête telle qu'étoit la sienne. Mais qu'il avoit cet avantage sur eux, qu'il pouvoit rejoindre au corps de son cheval la tête qu'il avoit rompuë, & même y en mettre une beaucoup plus belle. Cette réponse ne déplut pas aux Venitiens: au contraire elle adoucit leur esprit irrité, & s'étant raccommodez avec André, ils lui firent une composition si avantageuse, qu'étant retourné à Venise il acheva son premier modelle, & le jetta en bronze. Il ne put néanmoins finir l'Ouvrage entier; car s'étant échauffé & refroidi en travaillant, il demeura malade d'une pleuresie dont il mourut âgé de 56. ans.

Mais de tous ces anciens Peintres, celui qui a le mieux sû l'Art de la Peinture fut ANDRE' MANTEGNE. Il nâquit à Padouë, & lors qu'il n'étoit encore qu'un enfant qui gardoit les brebis dans la campagne, il prenoit plaisir à dessiner. Comme on l'eût mis sous Jaques Squacione, pour apprendre à peindre, il employa son temps si utilement, que bien-tôt aprés non seulement il surpassa son maître, mais se rendit égal aux Peintres les plus savans. De sorte qu'à l'âge de 17. ans il fut choisi par ceux de Padouë pour faire le Tableau du grand Autel de l'Eglise de Sainte Sophie.

Entre les Ouvrages qu'il a faits, on estime particulierement le triomphe de César, qu'il peignit à Mantouë dans une Salle de Louïs Marquis de Gonzague. Car comme il étoit plus sa-

ſavant dans la perſpective que les autres Peintres de ce temps-là, tout ce qu'il peignit étoit deſſiné, & réduit au point de vûë d'une maniere qui n'étoit pas ordinaire alors. Auſſi cette peinture plût ſi fort à ce Seigneur, qu'outre les recompenſes qu'il lui donna, il le fit Chevalier de ſon Ordre.

Ce fut aprés qu'il eût fini ce travail que le Pape Innocent VIII. le fit aller à Rome, où il peignit une petite Chapelle qui eſt à *Belvedere*, mais avec tant de ſoin & tant de plaiſir, que cet ouvrage paroît de miniature. Auſſi s'attachoit-il beaucoup à finir ce qu'il faiſoit, & ſur tout à mettre exactement tous les corps en perſpective. Vous avez pû voir au Palais Mazarin un Chriſt mort qui paroît couché de ſon long, & que l'on voit racourci depuis le deſſous des pieds juſqu'au haut de la tête. Il y a auſſi une Vierge de ſa façon dans le cabinet du Roi; & vous pourriez remarquer dans ce Tableau combien les Peintres de ce temps-là s'attachoient particulierement à finir toutes les parties des corps, & même celles qui ſont dans l'ombre auſſi-bien que celles qui ſont les plus éclairées. Je ne veux pas les priver de la réputation qu'ils ont aquiſe par leurs veilles: mais pourtant les Tableaux des grands Peintres qui ſont venus depuis effacent extrémement leurs Ouvrages.

Cependant André Mantegne a merité d'être mis au nombre de ceux qui ont bien diſpoſé les figures, qui ont deſſiné correctement, & qui ont exprimé leurs ſujets avec beaucoup de ſcience. Il mourut à Mantouë âgé de 66. ans.

Ce Philippe Lippi qui avoit été Carme, & du-

duquel je vous parlois tantôt, laissa un fils nommé PHILIPPE qui fut Peintre comme son pere, & qui fit beaucoup d'Ouvrages en divers endroits d'Italie.

Pendant qu'il étoit à Florence, il y eût des Peintres & des Sculpteurs qui allerent en Hongrie travailler pour le Roi Matthias Corvinus. Philippe fut sollicité d'être de la partie; mais aimant mieux demeurer chez lui que d'aller si loin, il se contenta de faire quelques Tableaux pour ce Prince, auquel il les envoya avec plusieurs autres raretez. Ce Roi étoit fils de Jean Huniades, autrefois l'effroi & la terreur des Ottomans, & qui dans les fossez de Belgrade fit mourir un si grand nombre de ces Infidelles. Matthias étant parvenu à la couronne de Hongrie, remporta tant de victoires sur ses ennemis, qu'il s'aquit la réputation d'un des plus grands Princes de son temps. Il avoit une ame vrayement royale, le cœur grand, l'esprit vif, & le jugement solide. Il aimoit les lettres, & les croyoit si necessaires à former un grand Prince, qu'il estimoit que sans elles il étoit presque impossible, quelque experience que l'on eût, de savoir jamais ce que les histoires enseignent & font voir en peu de temps. C'est pourquoi il attiroit de toutes parts auprés de lui des personnes savantes dans les Sciences & dans les Arts, & prenoit tant de plaisir à s'entretenir avec eux, qu'il assistoit souvent à leurs assemblées.

Si-tôt qu'il avoit quelque moment de loisir il l'employoit à lire des histoires, s'enfermant pour cela dans cette magnifique Bibliotheque qu'il avoit fait bâtir à Bude où

il

il fit un amas de tous les plus rares & plus excellens livres qu'il pût rencontrer. Et même dans la grande place de la ville il avoit fait faire des boutiques pour toutes sortes d'Artisans qui venoient là, non seulement d'Italie, mais de tous les autres endroits de l'Europe. Il disoit souvent que la grandeur d'un Roi paroissoit en trois choses ; à vaincre l'ennemi commun des Chrétiens, à faire des actions dignes d'être écrites, & à être liberal envers les personnes savantes.

Aussi c'étoit sur ces belles maximes que ce Prince élevoit la gloire de son regne ; & par le concours de tant de personnes extraordinaires qui remplissoient sa Cour, il rendit son Royaume si poli & si florissant, qu'on disoit alors que le Roi Matthias avoit fait d'un Royaume de plomb, un Royaume d'or. Mais lors qu'il pensoit à rendre sa vie encore plus illustre en faisant une guerre trés-sanglante contre le Turc, il mourut d'une apoplexie dans la 56. année de son âge, aprés avoir glorieusement regné trente-six ans.

La nouvelle de sa mort fit cesser plusieurs Ouvrages que l'on faisoit pour lui à Florence : & ce Gerardo dont je vous ai parlé ayant achevé quelques Miniatures qu'il avoit commencées pour ce Prince, Laurens de Medicis les acheta avec d'autres pieces de Sculpture & de Peinture qu'on avoit faites pour envoyer en Hongrie. Ce Philippe, aprés avoir vécu 45. ans, mourut à Florence le 13. Avril 1505.

Mais il faut que je vous parle de BERNARDIN PINTURICCHIO qui a peint dans la Librairie du Dome de Siene l'his-

toire du Pape Pie II. appellé auparavant Eneas Sylvius.

Le Cardinal François Picolomini son Neveu qui depuis fut aussi Pape, & porta le nom de Pie III. fit faire cet ouvrage qui est considerable non seulement à cause des sujets qui sont historiques & instructifs, mais parce que Raphaël en fit la plûpart des desseins. Quoi qu'il fût fort jeune en ce temps-là, & qu'il travaillât encore avec le Pinturicchio sous Pietre Perugin leur maître, on ne laisse pas d'y reconnoître beaucoup de cette facilité & de cette grace qui paroît dans toutes les choses que Raphaël a faites & qui rendent ceux-ci trés-agréables. Et de vrai ils me plurent si fort en les voyant qu'il me semble les avoir encore devant les yeux, tant ils s'imprimerent alors fortement dans ma memoire. Mais je ne vous en parlerai pas de crainte de vous ennuyer, ayant d'ailleurs assez d'autres choses à vous faire remarquer.

Je vous prie, me dît Pymandre, que cela ne vous empêche pas d'en rapporter quelque chose : car je ne doute pas que le recit de ces Peintures ne soit trés-agréable & trés-divertissant.

Je vous dirai donc, repris-je, puisque vous le souhaitez ainsi, que dans le premier Tableau le Pinturicchio a traité deux sujets; l'un est la naissance d'Eneas en l'an 1405. L'on y voit son pere Sylvius Picolomini & sa mere Victoria représentez au naturel. Mais pour mieux vous expliquer ces Peintures il faut que je vous marque succinctement quelque chose de la vie d'Eneas Sylvius.

Comme il avoit un naturel admirable pour

toutes les Sciences, il étoit encore fort jeune lors qu'il composa plusieurs livres de poësies Latines & Italiennes. Aprés s'être rendu savant dans les belles Lettres, il se mit à apprendre le droit, mais il quitta cette étude pour accompagner Dominique Capranicus lors qu'il passa par Sienne pour aller au Concile de Bâle se plaindre du Pape Eugene qui lui avoit refusé le chapeau de Cardinal, dont le Pape Martin l'avoit honoré. On voit dans ce Tableau comme le Cardinal Capranicus & Eneas sont en chemin, & comme ils passent les Alpes couvertes de neiges & de glaçons.

Lors qu'Eneas fut arrivé à Bâle, & qu'il eut fait connoître son mérite & sa grande capacité, il ne demeura pas long-temps sans emploi; car s'étant attaché à l'Evêque de Novarre, & ensuite au Cardinal de Sainte Croix, il alla en Flandre avec celui-ci. Etant de retour à Bâle il fut choisi pour Secretaire du Concile qui se servit de lui dans les négociations les plus importantes.

L'on voit dans le second Tableau de cette Librairie comme le Concile l'envoye en qualité de Legat à Strasbourg, à Trente, à Constance, à Francfort, & à la Cour du Duc de Savoye.

Vous savez bien qu'Amedée Duc de Savoye aprés la mort de sa femme quitta le titre de Duc, & laissa le gouvernement de ses Etats à Louïs son fils; que s'étant retiré dans un lieu nommé Ripaille situé sur le lac de Lausane, avec douze anciens Chevaliers, il s'y établit comme dans une espece d'hermitage. Là ils gardoient toutes les apparences exterieures

de Solitaires fort dévots. Cependant c'étoit un sejour agréable où ils faisoient bonne chere, & vivoient d'une maniere si délicieuse, que de là est venu le mot de *faire ripaille*; pour dire faire une grande chere.

Le Concile de Bâle ayant donc déposé Eugene, élût en sa place ce Duc de Savoye. Il se nomma Felix, & ayant choisi Eneas pour son Secretaire, il l'envoya en qualité de son Nonce Apostolique vers l'Empereur Frederic III. Cette Légation fait le sujet du troisiéme Tableau que le Pinturicchio a peint dans cette Bibliotheque.

L'esprit & l'humeur d'Eneas furent si agréables à Frederic qu'il l'arrêta auprés de lui, lui donna la couronne de Poëte, & le fit l'un de ses Secretaires & Conseillers d'Etat. Aussi Eneas faisoit paroître tant d'intelligence dans les affaires les plus difficiles où il étoit employé, qu'il passoit pour un des plus grands hommes de ce temps-là. C'est dans le quatriéme Tableau que le Peintre a représenté comme l'Empereur l'envoya vers le Pape Eugene. Ses amis firent ce qu'ils purent pour le dissuader de ce voyage, parce qu'ils craignoient qu'ayant combatu comme il avoit fait dans le Concile l'autorité d'Eugene, ce Pape n'en eût du ressentiment & ne le fit emprisonner quand il seroit à Rome. Mais la crainte de ses amis n'en fit naître aucune dans son ame. Il fut trouver le Pape, se présenta devant lui avec un courage intrépide, & lors qu'il eût justifié sa conduite par un discours trés-éloquent, il traita du sujet de son Ambassade.

Aprés la mort d'Eugene il fut nommé à l'E-

vêché

vêché de Trieste par le Pape Nicolas V. & en-suite à celui de Siene.

Dans le cinquiéme Tableau on voit comme Frederic voulant aller à Rome se faire couronner Empereur, il envoya Eneas à Talamone qui est un port de mer sur l'Etat des Sienois, pour recevoir l'Imperatrice Eleonor qui venoit de Portugal.

La sixiéme histoire represente Eneas qui reçoit les ordres de l'Empereur pour aller vers le Pape Calixte IV. le porter à faire la guerre au Turc. L'on voit dans un endroit de ce Tableau le même Pape qui l'envoye traiter de la paix entre les Sienois, le Comte de Perigliano & d'autres Seigneurs, laquelle ayant été concluë on resolut de porter les armes du côté d'Orient; & ce fut alors qu'Eneas étant retourné à Rome reçût du Pape le chapeau de Cardinal.

Dans le septiéme Tableau on remarque comme aprés la mort de Calixte, Eneas fut élû Pape, & nommé Pie II. l'an 1458.

Lors que la mort de Calixte arriva, Eneas étoit aux bains de Viterbe où il avoit commencé de travailler à l'histoire de Boheme. Mais il quitta les bains & les livres pour se rendre promtement à Rome & se trouver à la création d'un nouveau Pape. Sa présence étant desirée universellement de tout le monde, chacun fut au devant de lui, & bien-tôt aprés il fut élevé à la dignité de Souverain Pontife.

Aprés avoir rendu graces à Dieu de sa promotion, & donné ordre aux choses qui regardoient l'Etat Ecclesiastique, il tourna toutes ses pensées à la paix & à l'avancement des af-

faires

faires de la Chrétienté. Il convoqua un Concile Oecumenique dans la ville de Mantoüe pour porter les Princes Chrétiens à faire la guerre aux Infideles. Cette action fait le sujet du huitiéme Tableau, où le Peintre a représenté comme Loüis Marquis de Gonzague le reçoit avec une magnificence extraordinaire.

La Canonisation qu'il fit de Sainte Catherine de Siene Religieuse de l'Ordre de S. Dominique, est peinte dans le neuviéme Tableau. Et dans le dixiéme qui est le dernier, on y voit la mort de ce Pape, laquelle arriva à Ancone le 16 Août 1464. lors qu'ayant par ses soins composé une puissante armée de toutes les forces de la Chrétienté, il en attendoit la jonction pour la faire partir. Le Peintre a représenté comment un Hermite de Camaldoli homme de sainte vie, voit dans le même moment que le Pape meurt, les Anges qui portent son ame dans le Ciel.

Outre cela il a peint le convoi qui se fit du corps de Pie, lors qu'on le transfera d'Ancone à Rome, où il a mis une infinité de Prelats & de Seigneurs qui regrettent la mort d'un si grand Pape.

Ce qu'il y a dans tout cet Ouvrage de plus digne d'être remarqué, c'est la quantité de personnes que le Pinturicchio a peint au naturel qui vivoient de ce temps-là. Et pour ce qui est de la Peinture elle est considerable par le soin qu'il a eû de finir beaucoup ses figures, de n'employer que des couleurs fines & éclatantes, & encore de les enrichir d'or dont il a relevé les draperies.

Comme le Pinturicchio avoit travaillé à Ro-

me avec Pietre Perugin du temps du Pape Sixte, il s'étoit fait connoître à Dominique de la Rovere Cardinal de Saint Clement : ce fut ce qui lui donna occasion de faire plusieurs Ouvrages dans le Palais de ce Cardinal. Il fit quelques Tableaux à *Belvedere* sous le Pontificat d'Innocent VIII. Entre autres il peignit une * loge où il représenta les villes de Rome, de Milan, de Genes, de Florence, & plusieurs autres, & les accompagna de païsages faits de la même maniere que les Flamands travailloient alors, car ces sortes d'Ouvrages n'étoient pas encore en usage parmi les Italiens. Néanmoins comme cela parut une chose nouvelle, tout le monde en fut assez satisfait. Il fit plusieurs autres Peintures dans le Vatican pendant le Siege d'Innocent ; & lors qu'Alexandre VI. eût succedé à Innocent, il choisit le Pinturicchio pour peindre les appartemens où il demeuroit d'ordinaire, & ceux de la Tour Borgia.

Ce Peintre, pour plaire davantage aux personnes qui ne connoissent pas l'excellence de cet Art, faisoit de relief tous les ornemens de ses peintures, & outre cela les enrichissoit d'or, afin que ces Tableaux eussent & plus de force & plus d'éclat, & même quand il représentoit des bâtimens, il les faisoit relevez comme s'ils eussent été de basse taille. Je vous laisse à juger de l'effet que cela pouvoit faire, lors qu'on voyoit des choses qui au lieu de paroître fort éloignées, avançoient beaucoup plus que les figures qui étoient peintes sur le devant du Tableau.

Ce-

* Les Italiens nomment *loges* les galeries ou coridors qui servent à communiquer à divers appartemens.

Cependant il acheva de la sorte plusieurs Ouvrages pour Alexandre VI. qui lui fit peindre son histoire dans un appartement bas qui regarde sur le jardin du Vatican. Ce fut là qu'il représenta au naturel quantité de personnes de marque; entre autres Isabelle Reine d'Espagne, le Comte de Petigliano, Jean Jaques Trivulce, & Cesar Borgia: & sur la porte d'une des chambres il peignit dans un même Tableau Julie Farnese en Vierge, & Alexandre qui l'adoroit.

Je pourrois vous parler d'une infinité d'autres Peintures que le Pinturicchio a faites en divers lieux d'Italie, mais comme cela ne vous seroit qu'ennuyeux, je les passerai sous silence, & vous dirai seulement la cause de sa mort, comme une chose curieuse à savoir.

Etant à Siene, les Religieux de Saint François qui desiroient avoir un Tableau de sa façon, lui donnerent une chambre chez eux pour travailler; & pour le loger plus commodément ils prirent soin d'en ôter tous les meubles, hormis une vieille armoire qui leur sembla trop difficile à transporter. Le Pinturicchio qui étoit naturellement fantasque, s'en trouvant embarrassé se plaignit si souvent de l'incommodité qu'il en recevoit, qu'enfin les Religieux résolurent de la mettre ailleurs. Mais en voulant la changer de place il s'en rompit une piece dans laquelle il y avoit 500. écus d'or cachez. Cela surprit tellement le Pinturicchio, & lui causa un tel déplaisir de n'avoir pas découvert & profité de ce tresor, que ne pouvant penser à autre chose, ni oublier cette perte qu'il croyoit avoir faite; il en mourut de déplaisir environ l'an 1513. âgé de 59. ans.

Il

Il faloit, dît alors Pymandre, que ce Peintre eût beaucoup d'amour pour l'or : & je ne m'étonne plus qu'il prit tant de plaisir à le voir briller dans ses Ouvrages, où il y avoit sans doute plus de richesse que de science. Car il est bien rare qu'un homme qui aime si fort les biens de la terre, ait autant de passion pour les biens de l'esprit.

Je n'ignore pas, lui repartis-je, qu'il ne soit difficile d'avoir deux grandes passions à la fois, & qu'il ne faille que celle qui nous doit porter à devenir savans, commande à toutes les autres: mais je sai bien aussi qu'il n'y a guere de personnes exemtes de l'amour des richesses, & que bien des hommes les recherchent pour eux-mêmes, dans le temps qu'ils enseignent aux autres à les fuir & à les mépriser. Néanmoins je vais vous faire voir que s'il y a eû des Peintres capables de se faire mourir par avarice, il y en a eû d'assez jaloux de leur gloire, pour mourir seulement de la douleur qu'ils ont euë, lors qu'ils ont cru que leur réputation étoit diminuée par celle d'un autre.

FRANÇOIS FRANCIA de Bologne fut un de ceux-ci. Quoi qu'il eût une naissance fort médiocre, il avoit néanmoins l'ame belle & les sentimens généreux. D'abord il apprit à travailler d'Orfevrerie & à peindre d'émail sur les métaux. Ensuite il se mit à graver des coins pour faire des médailles, à quoi il réüssit si bien qu'il se rendit un des plus recommandables en cet Art. Néanmoins comme il avoit l'esprit capable de plus grandes choses, il ne pût s'arrêter à un travail où il se voyoit borné, & où il n'avoit pas d'autre occasion de faire connoître son

ſon genie, qu'en gravant des portraits. Il voulut donc s'adonner à peindre. Deſſinant fort bien & ayant pour amis les meilleurs Peintres de ce temps-là, il ſe fit bien-tôt inſtruire de quelle maniere il faut employer les couleurs, Il étoit âgé pour lors d'environ 40. ans, mais ni ſon âge, ni les difficultez qu'il y a de ſe rendre parfait dans cet Art, ne le rebuterent point ; au contraire, il travailla avec tant de vigilance & d'amour, qu'il ſe rendit en peu de temps un des plus excellens Peintres d'Italie.

Je ne vous parlerai point de tous les Tableaux qu'il a faits. Je vous dirai ſeulement que pendant qu'il travailloit dans ſon pays ; qu'il y goûtoit un doux repos, & joüiſſoit de la gloire qu'il s'étoit aquiſe par ſes études, Raphaël d'Urbin poſſedoit dans Rome toute l'eſtime & toute la réputation qu'un excellent Peintre peut aquerir ; de ſorte que tous ceux qui venoient rendre viſite à Francia ne l'entretenoient d'autre choſe que du mérite & des ouvrages de Raphaël. Et comme chacun eſt bien aiſe de loüer ſon païs, ceux de Bologne qui alloient à Rome ne manquoient pas auſſi de dire à Raphaël mille biens de Francia, & de faire valoir l'excellence de ſes Peintures. Ainſi les amis de ces deux grands hommes leur donnoient moyen de ſe connoître par les images qu'ils en faiſoient ; & même ils leur firent concevoir une eſtime ſi particuliere l'un pour l'autre qu'ils s'écrivirent, & ſe lierent d'une amitié trés-forte.

Francia entendant toûjours parler des Tableaux de Raphaël avoit une extrême paſſion d'en voir, mais étant déja vieux & incommodé il ne pouvoit ſe résoudre à ſortir de Bologne

gne où il vivoit avec beaucoup de douceur, pour aller jusques à Rome dont il craignoit les incommoditez du chemin.

Or il arriva une rencontre qui le réjouït extrémement, parce qu'elle lui donnoit moyen de bien voir ce qu'il avoit tant de fois souhaité. Raphaël ayant fait un Tableau de Sainte Cecile pour mettre dans une Chapelle à Bologne, il l'adressa au Francia comme à son ami, le priant de vouloir se donner la peine de le placer, & même de corriger les défauts qu'il y verroit.

Aussi-tôt Francia tira le Tableau de sa caisse avec une joye qui ne se peut exprimer, & le mit dans un jour commode pour le bien voir. Mais il n'eut pas jetté les yeux dessus, que rempli d'admiration, & surpris d'étonnement, il connut combien il étoit inferieur à Raphaël. Il est vrai que cet Ouvrage est un des plus beaux que Raphaël ait faits. De sorte que le pauvre Francia tout confus & à demi mort de voir un Tableau dont la beauté surpassoit si fort tous ceux qui sortoient de sa main, & qu'il voyoit autour de lui comme obscurcis par l'éclat de celui-là, le fit porter dans l'Eglise de S. Jean au lieu où il devoit être posé.

Et parce qu'il lui sembla qu'il ne savoit plus rien dans l'Art de la Peinture, lui qui avant cela avoit une si bonne opinion de son savoir, & que de plus son âge trop avancé lui ôtoit toute esperance de rien apprendre davantage; il s'abandonna tellement à la douleur, que s'étant mis au lit à quelques jours de là, il ne fit plus que languir, & mourut quelque temps aprés de melancholie, l'an 1518. âgé de 68. ans.

J'ad-

J'admire, me dît alors Pymandre, les divers mouvemens des hommes & leurs differentes inclinations, même dans ce qui regarde une semblable profession. Vous voyez qu'en l'un l'avarice l'excitoit à travailler, & qu'en l'autre le desir de surpasser tous ceux de sa profession, étoit ce qui lui donnoit de l'émulation. Il est vrai que ce dernier me paroît digne de quelque loüange, puisque l'ambition servoit à la grandeur de son Art: mais l'autre faisoit servir l'Art à la passion qu'il avoit pour les richesses.

Cependant, poursuivis-je, n'admirez-vous pas aussi comment les hommes arrivent souvent à un même but par des chemins differens. Il y en a que l'amour de la gloire conduit par des voyes plus belles & plus honnêtes; le desir du gain ou la crainte de la pauvreté mene les autres par des sentiers plus détournez & des routes plus obscures, & tous ne laissent pas néanmoins d'arriver au lieu qu'ils se sont proposez, beaucoup de personnes même ayant aquis du merite & du savoir en cherchant seulement à se tirer de l'indigence.

C'est ce qu'on a remarqué dans Pietre Perugin, qui étant sorti de Perouse sa patrie dans un état extrémement pauvre & dépourvû de tout secours, s'en alla à Florence où n'ayant pas seulement un lit pour se coucher, il prit une si forte résolution de se perfectionner dans la Peinture dont il avoit déja quelques commencemens, qu'il passoit les jours & les nuits à étudier. Aussi aquit-il par ce moyen une si forte habitude à travailler, qu'il ne pouvoit être un seul moment sans s'occuper à dessiner ou à peindre. Comme il avoit beaucoup souffert dans la ne-

necessité où il s'étoit trouvé, il avoit sans cesse devant les yeux l'image affreuse de sa misere passée ; ainsi pour n'y retomber pas il faisoit des choses qu'il n'auroit peut-être jamais entreprises s'il eut eû moyen de s'entretenir d'ailleurs.

C'est pourquoi il est arrivé souvent que les biens & les commoditez de la vie ont fermé le chemin de la Vertu à des esprits capables de grandes choses. Au lieu que la pauvreté les y auroit conduits avec honneur.

Or ce fut la crainte d'être pauvre & le desir d'aquerir du bien qui donnerent tant de courage à Pietre Perugin, qu'il se perfectionna dans son Art, & fut un de ceux qui firent les plus beaux Ouvrages de son temps. Il est vrai qu'il passa les bornes d'une légitime prévoyance, & que son trop grand amour pour les richesses souilla son ame, & ternit beaucoup sa réputation. Car quoi qu'il eût assez d'affection pour la Peinture, on peut dire néanmoins qu'elle n'étoit chez lui que la servante des richesses dont il étoit lui-même l'esclave. C'est pourquoi bien qu'on fît état de ses Tableaux & qu'ils fussent en grande recommandation, on n'avoit pas pour lui toute l'estime qu'on auroit euë, étant tellement attaché au gain & à l'interêt, qu'il eût fait toutes choses pour avoir de l'argent qui étoit son Idole. Aussi dit-on qu'il ne connoissoit guere d'autre Divinité, & que ne croyant point d'autre vie aprés celle-ci, il ne cherchoit qu'à établir toute sa fortune sur la terre. Les grands soins qu'il y apportoit lui firent aquerir beaucoup de biens en peu de temps. Sa plus grande dépense étoit

pour

pour sa femme. Etant jeune & belle il l'aimoit avec beaucoup de passion, & se plaisoit si fort à la voir brave, qu'il prenoit soin lui-même de la parer.

Je ne sai pas si son amour & tous ses soins réüssissoient fort bien auprés d'elle ; mais je sai bien qu'il ne fut pas trop aimé de ceux de sa profession, particulierement de Michel-Ange avec lequel il avoit toûjours quelque differend.

Quant à ses Ouvrages il y en a une infinité en Italie, & même vous pouvez en avoir vû à Paris. Il fit un Saint Sebastien pour un Bourgeois de Florence, qui le vendit depuis au Roi François I. 400. ducats d'or, & qui étoit estimé un de ses meilleurs Ouvrages.

Parmi les Tableaux du Roi il y a un S. Jerôme de sa façon. Sa maniere est seche, mais pourtant meilleure que celle de Verochio qui étoit son maître. Il a fait de grandes compositions d'histoires, & l'on voit des tapisseries trés-belles & trés-riches qui sont de son dessein.

Ce qui a le plus honoré sa memoire est d'avoir eu pour disciple Raphaël d'Urbin. Enfin aprés avoir vécu 78. ans, il mourut l'an 1524.

Il y avoit alors dans toutes les villes d'Italie une infinité de savans hommes, qui sembloient disputer les uns aux autres l'avantage de peindre le mieux. Je serois trop long si je m'arrêtois à vous parler de tous ceux qui entroient en lice : car comme le nombre en étoit fort grand, beaucoup sont demeurez bien loin derriere les autres, qui n'ont eû que l'honneur de s'être voulu signaler par leur courage. On voyoit à

Verone

Verone FRANÇOIS TURBIDO, dit LE MORE, qui a fait de fort beaux portraits. Il mourut en 1521. âgé de 81. an.

Il y avoit aussi à Cortone un LUC SIGNORELLI, qui peignit à Rome dans la Chapelle du Pape Sixte, deux Tableaux que l'on estimoit beaucoup plus que ceux des autres Peintres dont je vous ai parlé.

Mais de tous ceux qui ont paru en ce temps-là, il n'y en a point, qui ait possédé une si parfaite connoissance de la Peinture que LEONARD DE VINCI, & je ne sai pas même si depuis lui il y en a eû d'aussi savans dans la théorie de cet Art. Jamais homme ne reçût du Ciel tant de graces ensemble. Il étoit bien fait de corps & beau de visage, & avec cela il conservoit un air noble & gracieux; mais sur tout il avoit l'ame belle & l'esprit rempli de sentimens hauts & relevez. Il étoit si fort & si robuste qu'il n'y avoit point de mouvement, pour rapide qu'il fût, qu'il n'arrêtât. On dit que d'une main il tournoit en façon de vis le batant d'une cloche, & ployoit un fer de cheval comme s'il n'eût été que de plomb. Ayant un amour particulier pour les plus beaux Arts, il apprit en peu de temps la Musique, & à joüer de divers instrumens. Il aimoit la Poësie & faisoit fort bien des vers; & pour n'ignorer rien de tout ce qu'un jeune homme peut savoir, il s'exerça à monter à cheval & à tirer des armes. Dans toutes ces choses où il ne s'adonnoit que comme en passant, il y réüssit néanmoins si bien qu'il surpassa de beaucoup ceux même qui en faisoient une entiere profession.

Il étudia avec grand soin l'Anatomie & les Ma-

Mathematiques, particulierement la Géometrie & l'Optique, comme des parties essentielles à la Peinture. Il s'appliqua aussi à l'Architecture, & travailla fort bien de Sculpture. Mais à mesure qu'il s'instruisoit dans les Sciences & dans les Arts pour se faire grand Peintre, il formoit ses mœurs, & faisoit provision de vertus pour devenir un fort honnête homme. Aussi avoit-il une maniere de traiter avec le monde si douce & si agréable, qu'il charmoit tous ceux qui conversoient avec lui.

Tant de rares qualitez le firent bien-tôt connoître dans l'Italie; & Loüis Sforce, dit le More, alors Duc de Milan, & amateur des beaux Arts, l'appella auprés de lui, où il travailla à plusieurs Ouvrages.

Ce Duc composa une Academie de Peintres & d'Architectes, dont Leonard eut la direction; & parce qu'il étoit bon ingenieur, & savant dans les Mechaniques, ce fut par son moyen & sous sa conduite que l'on fit ce Canal qui amene les eaux de l'Adda jusques à Milan; ce qui avoit jusques alors paru une entreprise, non seulement trés-difficile, mais comme impossible. Cependant il surmonta toutes les difficultez que d'autres y avoient rencontrées, & trouva le moyen de faire monter & descendre les vaisseaux par dessus les montagnes & dans les vallées.

Il étoit grand observateur des choses naturelles, & ne les consideroit pas seulement pour les représenter mieux dans ses Ouvrages, mais pour en connoître les causes. En philosophant ainsi sur toutes sortes de sujets, il s'aquit une connoissance si parfaite de son Art, qu'il a surpassé tous les Peintres qui avoient été avant lui, &

a laiss-

a laissé à la posterité des témoignages de son grand esprit & des marques de ses continuelles études. Vous avez peut-être vû ce qu'il a écrit sur la Peinture dont je vous parlois tantôt, & qu'on a donné depuis quelque temps au public. Il avoit fait outre cela plusieurs autres traitez qui ont été perdus aprés sa mort, ou qui sont entre les mains de personnes qui les gardent secretement.

Mr. Jabac qui a travaillé si heureusement à faire un amas trés-considerable de Tableaux rares & excellens, dont l'on peut dire qu'il a enrichi la France & orné le cabinet du Roi, a fait aussi un recueil d'un trés-grand nombre de desseins de la main des meilleurs Maîtres. Il y en a entre autres plusieurs qui sont de Leonard, & qu'il conserve cherement. Parmi les Tableaux du Roi l'on en voit trois de ce grand Peintre, savoir un Saint Jean au desert, une Vierge & une Sainte Anne, & une autre Vierge à genoux.

Il y a encore de lui dans le cabinet de Mr. le Marquis de Sourdis, une Vierge tenant un petit Jesus entre ses bras. Je ne prétends pas vous en rapporter une infinité d'autres qu'il a faits; celui qu'on a le plus estimé, est une Cene qu'il peignit à Milan, où il a représenté tant de belles & differentes expressions sur les visages des Apôtres, qu'on regarde ce travail comme son chef-d'œuvre ; il y en a une copie dans l'Eglise de S. Germain de l'Auxerrois, qu'on estime beaucoup. Aussi de toutes les parties de la Peinture c'étoit celle de l'expression qu'il possedoit le plus : car comme il avoit l'imagination vive, & qu'il faisoit de profondes méditations sur toutes choses, il entroit si avant dans les passions

& dans les sentimens les plus cachez de tous les hommes, & se les représentoit si fort devant les yeux, qu'il ne manquoit jamais de les bien figurer quand il entreprenoit de les peindre.

Comme il se formoit toûjours des idées convenables à la dignité de ses sujets, il en avoit une si belle & si haute de l'humanité du Fils de Dieu, que voulant la représenter dans cette Céne qu'il fit à Milan, il ne l'acheva point, parce que l'Art & les couleurs ne pouvoient assez dignement exprimer ce qu'il s'étoit figuré de la beauté & de la Majesté du Sauveur du monde.

Il est vrai aussi que ces grandes idées qu'il avoit de la perfection & de la beauté des choses, a été cause que voulant terminer ses Ouvrages au delà de ce que peut l'Art, il a fait des figures qui ne sont pas tout-à-fait naturelles. Il en marquoit beaucoup les contours. Il s'arrêtoit à finir les plus petites choses, & mettoit trop de noir dans les ombres. En cela il ne laissoit pas de faire connoître sa science dans le dessein & dans l'entente des lumieres, par le moyen desquelles il donnoit à tous les corps un relief qui trompe la vuë. Mais sa maniere de travailler les carnations ne représente point une veritable chair, comme le Titien faisoit dans ses Tableaux. On voit plûtôt qu'à force de finir son Ouvrage & d'y arrêter le pinceau trop long-temps, il a fait des choses si achevées & si polies qu'elles semblent de marbre.

Bien que l'esprit de l'homme soit limité, & qu'il ne puisse posseder toutes choses souverainement, on doit cependant avoir une haute estime pour Leonard, puis qu'il a eû une connoissance si grande de son Art, qu'il n'a fait de fautes que

quand

quand il a voulu mettre les choses dans une trop grande perfection.

Etant fort inventif & fort ingénieux à composer des machines, ceux de Milan le prierent de travailler à quelque chose d'extraordinaire & de magnifique, lorsque le Roi Louis XII fit son entrée dans leur ville. Ce qu'il acheva de plus considerable fut la figure d'un lion rempli de ressorts si bien ajustez, qu'aprés avoir marché plusieurs pas devant le Roi, lorsqu'il entra dans la Sale du Palais, cet Automate s'arrêta tout court, & ouvrant son estomac, fit paroître les armes de France.

Environ un an aprés arriva la défaite du Duc de Milan, qui fut amené prisonnier en France l'an 1500. Cette disgrace des Sforces & les troubles qui étoient alors dans la Lombardie, furent cause que l'Academie qui s'étoit établie à Milan pour la perfection des Arts, se dissipa peu à peu. Cependant il y avoit des Peintres qui s'étoient rendus excellens sous la conduite de Leonard, entre autres François Melzi, Cesar Sesto, Bernard Lovino, André Salario, Paul Lomazzo, & quelques autres Milanois, qui avoient si bien pris sa maniere, que souvent l'on a fait passer leurs Ouvrages pour être de lui-même; & j'en ai vû plusieurs de la main des disciples qu'on disoit être du maître, afin de les rendre plus considerables & de plus grand prix.

Pymandre m'interrompant là-dessus: Il est vrai, me dit-il, que j'ai remarqué souvent des curieux qui ne considerent les Tableaux, que quand ils savent le nom de ceux qui les ont faits, & ne les estiment que par la réputation de leurs

Auteurs, sans regarder ce qu'il y a de bon ou de mauvais.

Ce que vous dites, repris-je alors, est le défaut de ceux qui ne se connoissent point ou que fort peu en Peinture. Car les bons Peintres & les personnes intelligentes dans cet Art, ne s'informent pas toûjours si exactement du nom de celui qui a fait un Ouvrage qu'on leur montre; ils l'estiment par son propre merite & selon les beautez qu'ils y remarquent. Vous avez vû, je m'assûre, un *Ecce homo* d'André Salario, qui est dans le cabinet de Mr le Duc de Liancourt. Quoi qu'il ne soit que du disciple de Leonard, neanmoins on en fait beaucoup plus de cas que de plusieurs autres Tableaux qui sont de la main de Leonard. Mais ceux qui se meuvent par la plûpart des curieux ne sçavent pas juger; il semble même qu'il y a quelque sorte de raison de laisser dans l'esprit des moins connoissans l'estime qu'ils ont pour le nom de ces grands hommes, quand ils n'ont pas assez de lumiere pour juger plus particulierement de l'excellence de leurs Ouvrages.

Les changemens arrivez à Milan obligerent donc Leonard d'en sortir & d'aller à Florence. Il y fit plusieurs portraits, entre autres celui de Lise femme de François Giocondo. C'est celui-là même qui est dans le cabinet du Roi, & qu'on connoît assez par la Joconde de Leonard. Cet Ouvrage est un des plus achevez qui soit sorti de ses mains. On dit qu'il prit tant de plaisir à y travailler, qu'il fut quatre ans à le faire; & que pendant qu'il peignoit cette Dame, il y avoit toûjours quelqu'un auprés d'elle qui chantoit ou qui joüoit de quelque instrument,

afin

afin de la tenir dans la joye, & empêcher qu'elle ne prît cet air melancolique où l'on tombe aisément, lors qu'on est sans action & sans mouvement.

Veritablement, dit Pymandre, si j'ose en dire mon avis; il employa heureusement le temps qu'il y mit, n'ayant rien pû donner de mieux exprimé. Il y a tant de grace & tant de douceur dans les yeux & dans les traits de ce visage, qu'il paroît vivant; & il semble en voyant ce portrait, que ce soit en effet une femme qui prend plaisir qu'on la regarde.

Il est vrai, repartis-je, qu'il paroît assez que Leonard eut un soin tout particulier de le bien finir. Aussi le Roi François Premier considerant ce Tableau comme une des choses les plus achevées de ce Peintre, le voulut avoir, & en paya quatre mille écus.

Vers l'an 1503. ceux de Florence ayant fait choix de Leonard pour peindre dans le Palais la grande Sale du Conseil, il fit un dessein qui fut trouvé admirable. Et ce fut en ce temps-là que Raphaël vint la premiere fois à Florence. Il n'avoit pas encore vingt ans, & sortoit de dessous Pietre Perugin. Mais comme alors on ne parloit que du dessein de Leonard, dont la réputation étoit répanduë par toute l'Italie, il avoit un desir trés-grand de voir cet excellent homme, qui étoit déja âgé de plus de 60. ans.

Raphaël demeura surpris en voyant les Ouvrages de Leonard; & l'on peut dire qu'ils furent pour lui comme une lumiere qui éclaira son esprit, & qui lui faisant discerner le bien d'avec le mal, le porta tout d'un coup à quitter cette maniere seche & dure qu'il avoit ap-

prise sous Pierre Perugin, & à imiter ces tendresses & cette douceur qu'il remarqua dans les Tableaux de Leonard.

Il profita encore beaucoup des differentes contestations qui arriverent entre Leonard & Michel-Ange, qui n'avoit alors que 29. ans. Car ceux de Florence ayant donné à celui-ci un des côtez de la Salle où Leonard devoit peindre, afin d'y representer aussi une histoire, Michel-Ange en fit le dessein; & comme la jalousie se met aisément parmi les personnes d'une même profession; elle s'accrut de telle sorte entre ces deux sçavans hommes, qu'ils en devinrent ennemis. Raphaël profitoit de leurs jalousies, parce que les amis de l'un & de l'autre prenoient à tâche de faire voir les perfections ou les défauts de leurs Ouvrages, chacun selon le parti qu'il tenoit.

Leonard demeura à Florence jusques en 1513. où il travailla pour plusieurs particuliers. Ce fut en ce temps-là qu'il fit pour un Gentilhomme du Duc de Florence nommé Camille degli Albizi, une tête de St. Jean Baptiste qui est à présent à l'Hôtel de Condé dans le cabinet de Mr. le Prince.

Aprés la mort de Jule II. Leon X. ayant été créé Pape, Leonard alla à Rome pour rendre ses respects à Sa Sainteté, qui étoit alors le pere & le protecteur des sçavans. Il accompagnoit le Duc Julien de Medicis, & pour le divertir pendant le chemin il faisoit avec une certaine pâte de cire diverses sortes de petits animaux qu'il faisoit voler en l'air, & ensuite descendre à terre. Comme il savoit une infinité de secrets, & qu'il étoit fort ingenieux, il prenoit souvent plai-

plaisir à divertir ses amis par diverses petites machines qu'il inventoit.

Etant arrivé à Rome on dit que le Pape lui ayant ordonné de travailler ; il se mit aussi-tôt à distiller des huiles pour faire du vernis ; ce que Leon X. ayant sû il conçût une mauvaise opinion de son savoir, & dit qu'il ne croyoit pas que Leonard fût capable de rien faire de bien, puis qu'il songeoit à finir son Ouvrage avant que de l'avoir commencé.

Cependant l'émulation qui étoit toûjours entre Leonard & Michel-Ange, fit que celui-ci partit aussi de Florence pour se rendre à la Cour du Pape. Et comme leur inimitié causoit tous les jours quelques nouveaux differens & que les Eleves de l'un & de l'autre travailloient sans cesse à diminuer leur réputation ; cela déplût de telle sorte à Leonard, que se voyant appellé en France par le Roi François I. qui avoit vû de ses Ouvrages à Milan, il se résolut de quitter l'Italie, & quoi qu'il eût plus de 70. ans il ne voulut pas perdre une occasion si favorable & si glorieuse, comme étoit celle de servir un si grand Prince.

L'estime que le Roi eut pour un si savant homme, parut par les caresses que ce Prince lui fit à son arrivée, & par les graces qu'il en reçût pendant le peu de temps qu'il vécut. Je croi que vous avez oui dire que le Roi étant allé le visiter dans sa maladie, il voulut se lever à demi sur son lit, & que pensant témoigner à S. M. le ressentiment qu'il avoit de l'honneur qu'elle lui faisoit, il perdit la parole & expira entre ses bras, âgé de 75. ans.

Ne vous semble-t-il pas, me dît alors Pymandre,

dre, qu'il y a des temps, où plus qu'en d'autres, il paroît des hommes excellens en toutes sortes de professions; & même que quand les uns se sont signalez dans les armes par leur valeur, il y en a d'autres qui se sont rendus recommandables dans les Sciences & dans les Arts, par la beauté de leur esprit, & par la force de leur genie? Hier vous me fîtes remarquer que les plus savans Peintres de la Grece vivoient du temps d'Alexandre, & vous m'apprenez aujourd'hui que les plus savans qui ayent travaillé depuis ces Anciens, ont paru dans l'Europe lors qu'elle étoit gouvernée par de trés-grands Princes. Car n'étoit-ce pas encore dans ce même temps-là qu'Albert Dure étoit en credit, & que le Primatice travailloit à Fontainebleau.

Ce siecle, répondis-je, produisit en effet les plus grands hommes que nous ayons eus dans la Sculpture & dans la Peinture, & même dans tous les autres Arts. Car comme il est constant que le dessein est la seule regle qui donne la véritable forme aux beaux Ouvrages, on voit que tous ceux de ce temps-là étoient conduits par cette regle infaillible qui les a rendus si recommandables. Les tapisseries, les vases d'or & d'argent, les émaux, les vitres & les gravûres d'alors, montrent bien que tous les Ouvriers cherchoient à se perfectionner dans leur profession. Mais pour voir toutes ces choses dans leur plus beau lustre, il faut descendre encore un peu plus bas, & vous reconnoîtrez qu'elles ont reçû leur perfection des Raphaëls, des Jules Romains, & des autres Peintres dont nous n'avons rien dit. Je n'oublierai pas le Primatice Abbé de Saint Martin qui ne vint en France que long-temps

aprés

aprés la mort de Leonard ; & pour vous satisfaire je parlerai d'Albert & des autres savans Peintres qui ont travaillé avec estime au deçà des Monts.

Demeurons donc encore quelque temps dans l'Italie pour y remarquer que si Florence & Rome possedoient de si excellens Peintres, Venise & les villes de la Lombardie en voyoient aussi croître chez eux, dont la réputation se devoit bien-tôt répandre de toutes parts.

Je croi vous avoir dit que Jean Bellin avoit comme donné le commencement à une maniere de peindre, qui s'est beaucoup perfectionnée, & qui a été toute particuliere aux Peintres de ces quartiers-là. Mais en 1478. GIORGE qui depuis fut nommé GIORGION, prit naissance à Castel-Franco dans le Trevisan. Non seulement il surpassa de beaucoup Jean Bellin, mais encore il se rendit si admirable à bien manier les couleurs, qu'il effaça par ses Ouvrages celles de tous les autres Peintres qui travailloient alors. Car aprés avoir vû les Tableaux de Leonard, il quitta aussi-tôt la maniere seche de ceux qui l'avoient précedé, & apprit par les Peintures de cet excellent homme comment il faut perdre & noyer les teintes les unes avec les autres, pour attendrir les carnations & donner plus de relief aux figures. Il comprit si bien l'art de bien faire paroître les jours & les ombres ; qu'il y joignit encore celui d'accorder toutes les fortes couleurs ensemble, & de leur conserver cette vivacité & cette fraîcheur qui plaît si fort à la vûe.

Il fit plusieurs Tableaux en divers lieux d'Italie, particulierement des portraits. Celui de Gaston de Foix Duc de Nemours que vous avez

vû autrefois dans le cabinet de Mr. le Duc de Liancourt, & qui est aujourd'hui dans celui du Sieur Jabac, est un des plus beaux qu'il ait faits. Vous pouvez voir aussi dans le même lieu deux païsages de sa main. Et dans le cabinet du Roi il y a un Tableau de plus de quatre pieds de long, sur trois pieds & demi de haut, composé de plusieurs figures si admirablement peintes, qu'on les prend souvent pour être du Corege; tant le Giorgion s'est surpassé lui-même dans cet Ouvrage. Cependant quoi qu'il fût un trés-bon Peintre, il n'étoit pas néanmoins excellent, ni dans l'invention ni dans l'ordonnance. On ne voit pas même de lui beaucoup de grands Tableaux, si ce n'est quelque chose à fraisque qu'il a fait à Venise; aussi ne peut-on pas dire qu'il ait été assez grand dessinateur pour entreprendre de grands Ouvrages. Peut-être qu'il se fût perfectionné davantage s'il eust vécu plus long-temps: mais étant mort à l'âge de 34. ans, l'an 1511. il a cessé de travailler lors qu'on ne fait quasi que commencer à bien juger des choses. Il laissa deux fameux Eleves, savoir Sebastien de Venise, qui fut nommé à Rome Fratel del Piombo; & le célébre Titien, qui n'ayant pas seulement égalé son maître, mais l'ayant surpassé de beaucoup, me donnera lieu de vous entretenir de son excellente façon de peindre, lors que je vous aurai encore parlé de quelques autres.

Alors Pymandre me dit: Comme j'ai souvent vû admirer les Ouvrages de Giorgion, & du Titien; & encore ceux du Corege, souffrez que je vous interrompe un moment pour vous demander: quelle difference vous mettez entre

ces

ces trois Peintres, & quel avantage les uns ont eû sur les autres : car je les ai toûjours oui estimer comme les plus excellens de la Lombardie. Cela n'empêchera pas que vous ne me disiez aprés ce qui regarde l'histoire de leur vie & de leurs Ouvrages.

Il est vrai, repartis-je, que ces trois Peintres ont été les premiers qui ont mis l'Ecole de Lombardie dans une haute réputation. Le Giorgion, comme je vous ai dit, surpassa par la beauté & par le maniement de son pinceau, tous ceux qui l'avoient précédé. Il sût si bien mêler les couleurs les unes avec les autres, & en ménager la force, que ses Tableaux parurent plus beaux que tous ceux qu'on avoit vûs auparavant. Il disposa & vêtit ses portraits d'une maniere avantageuse ; & trouvant l'art de manier les cheveux, il leur donna une molesse & un certain tour qui est assez difficile à bien représenter.

Pour le Titien, non seulement il posseda toutes ces parties qu'il reconnut en son maître, mais il en eût encore d'autres que le Giorgion n'avoit pas, & qui l'ont mis beaucoup audessus de lui.

Quant au CoREGE, sa maniere est differente de celle du Titien, en ce qu'il n'a pas sû cette harmonie de couleurs, cette belle conduite de lumieres, & cette fraîcheur de teintes si admirable qu'on remarque dans les Tableaux du Titien, où il semble qu'on voye du sang dans ses carnations, tant il les représente naturelles. Mais en recompense le Corege a eu l'imagination plus forte, & a dessiné d'un goût beaucoup plus grand & plus exquis ; & quoi

qu'il ne fût pas tout-à-fait correct dans son dessein, il y a néanmoins de la force & de la noblesse dans tout ce qu'il a fait. S'il fût sorti de son païs, & qu'il eût été à Rome, dont l'Ecole étoit beaucoup plus excellente pour le dessein que celle de Lombardie, on ne doute pas qu'il ne se fût formé une maniere qui l'auroit rendu égal à tous les plus grands Peintres de ces temps-là, puis que sans avoir vû ces belles Antiques de Rome, ni profité des exemples que les autres Peintres ont eus, il s'est tellement perfectionné dans son Art, que personne depuis lui n'a si bien peint, ni donné à ses figures tant de rondeur, tant de force, & tant de cette beauté que les Italiens appellent *morbidezza*, qu'il y en a dans les Peintures * qu'il a faites. Ce qu'il a peint à fraisque au dôme de Parme, est un de ses plus grands Ouvrages. On voit par le soin qu'il a pris de raccourcir toutes ses figures, que c'étoit la partie qu'il croyoit être la plus difficile. Il y a encore quelques Peintures de lui dans d'autres Eglises de Parme, parce que c'est la ville où il a toûjours travaillé. Il s'en voit aussi en quelques autres endroits de la Lombardie; mais il est vrai que le nombre en est petit, & que de tous les grands Peintres, il est celui qui en a laissé le moins, à cause, comme je croi, qu'il étoit long-temps à les faire, & qu'il est mort dés l'âge de 40. ans, environ l'an 1513. La piece la plus finie que j'aye vûë de lui, est un petit Tableau qui étoit à Rome dans le Palais du Cardinal Antoine Bar-

* Il faut voir dans le cabinet du Roi ce beau Tableau de Sposalisse que Mr. le Cardinal Antoine Barberin donna autrefois à Mr. le Cardinal Mazarin. Une Venus qui dort, & deux autres Tableaux à détrempe.

Barberin. C'est une figure nuë représentant un des Disciples de Nôtre Seigneur, qui laisse aller son manteau entre les mains des Juifs qui le poursuivent dans le jardin des Olives. Cette Peinture m'a paru autrefois si belle que je ne me souviens pas d'avoir rien vû de pareil.

Il y avoit de son temps un Milanois nommé ANDRE' GOBBE, qui finissoit beaucoup ses Ouvrages, dont le coloris étoit fort agréable. Mais le grand nombre de Peintres qui travailloient à Florence, m'oblige de retourner de ce côté-là, pour vous dire que ce Cosme Rosselli, dont je vous parlois tantôt, laissa trois disciples qui eurent assez de réputation. Le premier fut MARIOTTO ALBERTINELLI, qui fit plusieurs Tableaux à Florence, & qui ne vécut que 45. ans. L'autre se nommoit Baccio, autrement frere Barthelemy de S. Marc; & le dernier Pierre de Cosimo.

Aprés que BACCIO eût quitté Rosselli, il étudia la maniere de Leonard de Vinci, & en peu de temps il se perfectionna de telle sorte, que Raphaël même ne negligea pas d'imiter son coloris, lors qu'il sortit de l'école de Pietre Perugin. Néanmoins Baccio n'étoit pas en réputation de bien dessiner le nud. On remarque qu'il n'a peint de figures nuës qu'un S. Sebastien, encore étoit-ce pour montrer qu'il n'ignoroit pas entierement comment il faut représenter un corps. Peut-être que ce fut par un scrupule de conscience qu'il ne fit pas d'autres nuditez. Car il étoit fort dévot, & même intime ami du P. Savonarole, qui prêchoit alors à Florence contre les mauvaises mœurs de ce temps-là. Et parce qu'il y avoit dans l'Italie un

fort

fort grand desordre, même parmi les gens d'Eglise, on y faisoit servir jusques aux plus beaux Arts pour satisfaire aux passions les plus dereglées. La Musique & la Peinture qui n'ont rien que de relevé & de divin, étoient comme des esclaves employées dans des usages profanes & scandaleux, les débauchez s'en servant à chatouiller lascivement leurs oreilles, & à exposer continuellement devant leurs yeux des objets les plus deshonnêtes & les plus infames.

Ce fut ce qui obligea ce grand Prédicateur d'employer toute la force de son éloquence à déclamer contre les Peintures lascives, contre les airs & les chansons dissoluës, & contre les livres de Romans, qui ne traitant que d'amours & d'avantures chimeriques, ne servent qu'à corrompre les esprits, & y glisser un poison d'autant plus subtil, qu'il est préparé avec plus d'artifice. Il faisoit voir combien il est dangereux de garder dans les maisons de sales nuditez, & de les laisser exposées à la vûë des jeunes gens. Et comme le temps du Carnaval arriva, & qu'en ces jours-là on avoit de coûtume d'allumer des feux de joye dans les ruës, à l'entour desquels il se trouvoit des hommes & des femmes qui en dansant chantoient des chansons dissoluës; le P. Savonarole qui avoit converti beaucoup de personnes par la force de ses prédications, fit en sorte qu'il y en eût plusieurs qui portèrent aux lieux même où les feux étoient allumez, des Tableaux & des Statuës lascives, & des chansons & des Romans deshonnêtes, dont ils firent des sacrifices à Dieu.

Baccio fut un des premiers qui brûla tous les desseins qu'il avoit de cette nature, ce que fi-

firent auſſi un nommé Laurens de Credi, & quelques autres Peintres, que l'on appelloit alors par moquerie les Pleureux; de ſorte que ce ſoir-là il y eut un embraſement fameux de Tableaux, de Statuës, de Deſſeins & de Livres.

Pymandre ſe tournant vers moi: Je m'imagine, me dît-il, que vous reſſentez de la douleur de cette perte, & que tous ceux qui aiment la Peinture, n'en aiment pas mieux Savonarole.

Pour moi, repartis-je, quelque eſtime que j'aye pour les belles choſes, je ne condamne point le zele de ce Religieux. Il avoit moins d'amour pour les Statuës & pour les Tableaux que pour la gloire de Dieu, & croyoit en les mettant dans le feu, détruire autant d'Idoles de la vanité & de la concupiſcence de ces hommes charnels. J'avoüe que ceux qui ont une forte paſſion pour la Peinture, ne pourroient ſans beaucoup de peine ſe priver de ces beaux Ouvrages où l'Art a mis ſes derniers efforts. Mais auſſi ceux qui ne l'aiment qu'à cauſe d'elle-même, en regardent les traits d'une autre maniere, que ceux qui n'ont des Tableaux que pour y voir des images deshonnêtes.

Je vous dirai même en paſſant, que les excellens Peintres peuvent faire des figures dont la nudité n'offenſera point les yeux les plus chaſtes, & que ce ne ſont pas les plus ſavans dans ce bel Art, qui s'arrêtent à repréſenter des figures & des actions ſcandaleuſes. Cependant Baccio ſe contenta de peindre des portraits; & de repréſenter des hiſtoires où il n'y avoit aucunes nuditez.

Bien qu'il ſoit aſſez difficile, interrompit Pyman-

mandre, que les ſens ne ſoient pas émûs lors qu'ils découvrent ces Peintures laſcives, il eſt certain néanmoins qu'il y a des perſonnes qui portent dans le fond de leur cœur la cauſe de toutes leurs mauvaiſes actions. Et ce Tableau où le Pape Alexandre VI. avoit fait peindre Julie Farneſe en Vierge, comme vous diſiez tantôt, lui étoit un ſujet, peut-être, beaucoup plus dangereux que toutes les Statuës & les autres nuditez dont ſon Palais étoit rempli.

Vous parlez, répondis-je, d'un Pape dont la vie a été ſi ſcandaleuſe, qu'on n'oſeroit y penſer ſans un reſſentiment de colere & d'horreur. Son exemple avoit tellement corrompu la Cour Romaine, que Dieu ayant ſuſcité Savonarole pour prêcher contre les vices qui la deshonoroient, ſes prédications ne ſervirent qu'à irriter davantage les hommes vicieux, particulierement le Pape qui étoit informé de tout ce qu'il diſoit. De ſorte qu'ayant écrit à ceux de Florence de s'en ſaiſir & de lui faire ſon procés comme à un temeraire & un ſeditieux; un jour que la République étoit aſſemblée, il s'y trouva pluſieurs ennemis de Savonarole, entre autres un Cordelier qui ſe mit à diſputer contre lui, & à le traiter d'heretique & de ſeducteur, offrant même de le ſoûtenir juſqu'à entrer dans le feu. Comme Savonarole ne vouloit pas répondre de ſon côté à de ſi grands emportemens, il ne put empêcher le zele de ſon compagnon, qui pour ne pas abandonner la Verité, s'engagea de la défendre par la même voye que le Cordelier la vouloit combattre. Et alors le compagnon du Cordelier fit la même offre pour le parti contraire. On arrêta dans l'aſſemblée le

jour & le lieu que ces deux Freres devoient se présenter, & ils ne manquerent pas de s'y trouver. Mais le Dominiquain ayant apporté avec soi la Sainte Hostie, le Cordelier & la République voulurent qu'il la quittât, disant que c'étoit mettre en compromis la foi que l'on a pour cet auguste Sacrement, laquelle pourroit diminuer dans l'esprit des personnes simples & ignorantes, si l'Hostie venoit à brûler. Ce que le Frere ayant refusé de faire, chacun retourna dans son Convent.

Mais les ennemis de Savonarole trouvant dans ce refus un nouveau prétexte d'émouvoir la populace contre lui, obtinrent une commission de la République pour le prendre dans son Monastere. Ce fut alors que Baccio se retira auprés de lui avec cent cinquante de ses amis, pour le défendre & tâcher de lui sauver la vie. Quoi qu'ils fissent toute la résistance qui leur fut possible, & que dans la violence qu'on employa pour s'en saisir il y eut plusieurs personnes tuées de part & d'autre; toutefois ils ne pûrent long-temps soûtenir l'attaque de ceux qui les assiegeoient de toutes parts, ni empêcher que Savonarole & deux de ses compagnons ne fussent pris & n'endurassent de trés-cruels tourmens avant que d'être pendus & brûlez, comme ils furent ensuite, l'an 1498.

Le peril où Baccio se vit dans cette fâcheuse rencontre, lui fit promettre à Dieu de prendre l'habit de S. Dominique, & d'en faire les vœux; ce qu'il accomplit peu de temps aprés, & se nomma FRERE BARTHELEMI. Il ne laissa pas de s'exercer toûjours dans la Peinture; & ce fut depuis qu'il fut Religieux qu'il fit ce Tableau

de

de S. Sebastien, dont je vous ai parlé. On dit que l'ayant exposé dans l'Eglise de S. Marc; les Religieux reconnurent qu'il y avoit quelques femmes à qui la beauté de cette Image avoit donné occasion d'offenser Dieu; ce qui fut cause qu'ils l'ôterent & le mirent dans leur Chapitre, où il ne fut pas long-temps, parce qu'ils le vendirent à un particulier qui l'envoya en France. Le Roi Louis XII. eut ce Tableau avec un autre composé de plusieurs figures, que ce Peintre avoit peint dans l'Eglise de S. Marc, lorsqu'il commençoit à fréquenter avec Raphaël. Enfin aprés avoir fait quelques Eleves qui imiterent sa maniere, il mourut le 8. Octobre 1517. âgé de 48. ans.

Le troisiéme Eleve de Rosselli, fut donc ce PIERRE surnommé de COSIMO à cause de son Maître. Comme toutes les personnes n'ont pas de semblables inclinations; on voit aussi que la plûpart des Peintres se proposent des sujets fort differens les uns des autres. Pierre qui avoit un amour pour les choses fantasques, où l'imagination travaille davantage, représentoit ordinairement des Bacchanales, afin d'avoir la liberté en peignant des Faunes & des Satyres, de faire des figures & des actions tout extraordinaires. Il dessinoit des monstres & prenoit des corps, & même des jours & des ombres, ce qu'il y remarquoit de plus étrange & de moins commun. On le voyoit souvent arrêté à considerer dans les animaux, dans les plantes, & dans une infinité d'autres choses, ce qu'il y a de plus particulier, & où il semble que la Nature se joüe quand elle les produit. D'autres fois il demeuroit des heures entieres à regar-

der des murailles, principalement celles que le temps a rendu pleines de taches ou d'ordures, y cherchant comme dans des nuages ce que le hazard représente de plus bizarre. Son esprit étant toûjours rempli de mille extravagances, il étoit suivi de tous les jeunes hommes de ce temps-là, qui lui faisoient la cour pour avoir des sujets de balets & de mascarades. En effet il étoit si abondant en ces sortes de choses, qu'encore que les Chars de Triomphe fussent déja en usage dans Florence aux jours de carnaval, ce fut lui néanmoins qui les rendit plus communs & mieux accommodez qu'ils n'avoient encore été, & qui sût disposer les habits, la musique & les autres ornemens selon la nature du sujet, dont la beauté consiste principalement dans l'invention & dans la bizarrerie des choses qui le composent.

On parle d'une sorte de Mascarade qu'il inventa sur la fin de ses jours, qu'il rendit considerable par la représentation d'un Spectacle tout extraordinaire. Un peu avant le carnaval il s'enferma dans une grande Sale, où il disposa si secretement toutes les choses necessaires à son dessein, que personne ne s'en apperçût.

Le jour des réjoüissances étant venu, ou plûtôt la nuit qui suivit ce jour, devenant fort obscure, le Triomphe qu'il avoit préparé commença de paroître dans les ruës de Florence. C'étoit un Char peint de noir & semé de croix blanches & d'os de mort. Il étoit tiré par quatre buffles, & tout au haut il y avoit une Figure tenant une faulx à la main. Cette Figure représentoit la Mort qui avoit sous ses pieds plusieurs sepulchres, d'où sortoient à demi des

corps

corps morts & tout décharnez. Une infinité de gens vêtus de noir & couverts de masques, faits comme des têtes de mort, marchoient devant & derriere ce Char avec des flambeaux à la main. Comme ces lumieres éclairoient cette machine avec une force si juste & dans une distance si bien ménagée, que toutes choses paroissoient naturelles; vous pouvez penser qu'il n'y avoit rien de plus surprenant ni de plus épouvantable.

Je vous avoue déja, interrompit Pymandre, que l'invention de cette Mascarade me semble fort étrange, & ne tomberoit pas dans l'esprit de tous les gens qui ne cherchent qu'à se divertir.

Ce n'est pas tout, repartis-je, pendant que ce Triomphe cheminoit dans les ruës, on entendoit de temps en temps certaines trompettes sourdes, dont le son lugubre & enroüé servoit de signal pour faire arrêter ce Char & tout le cortege qui l'environnoit. C'étoit alors qu'on voyoit ces sepulchres s'ouvrir, & qu'il en sortoit, comme par une resurrection, des corps semblables à des squeletes qui chantoient d'un ton triste & languissant, un air qui commençoit: *Dolor, pianto, e penitenza*, &c.

Ce Char étoit suivi de plusieurs personnes déguisées en forme de Morts, & montez sur des chevaux les plus maigres qu'ils avoient pû rencontrer. Ces chevaux étoient couverts de housses noires avec des croix blanches; & chacun des Cavaliers avoit autour de lui quatre Estafiers aussi déguisez en façon de Morts, qui portoient d'une main un flambeau, & de l'autre un étendart de taffetas noir rempli de croix blanches,

ches, d'os & de têtes de mort.

De ce Char sortoient dix autres grands drapeaux noirs qui traînoient jusqu'à terre. Aprés que cette troupe avoit fait une pose, & pendant qu'elle marchoit, tous ceux de la suite chantoient d'une voix égale & tremblante, le Pseaume *Miserere*.

Vous pouvez bien vous imaginer qu'un triomphe de cette nature mit l'épouvante dans la ville. Car la premiere fois qu'il parut, on ne s'imagina pas qu'un sujet si triste & si lugubre pût être un divertissement de carnaval. Toutefois la nouveauté de l'invention, & la maniere ingenieuse avec laquelle toutes choses étoient conduites, ne laisserent pas de plaire à beaucoup de monde, qui admira l'esprit & le caprice de l'Inventeur.

C'est, dit Pymandre, que comme il y a certaines choses aigres & ameres où le goût prend quelquefois autant de plaisir, qu'à celles qui sont douces & délicates; de même dans les passe-temps il se trouve certains sujets qui quoi que tristes, donnent du plaisir, lors qu'ils sont conduits avec jugement. Ainsi quoi que les tragédies représentent des actions funestes & fâcheuses, elles ne laissent pas de divertir les spectateurs; & même pour demeurer dans des exemples de Peinture, j'ai souvent vû des Tableaux où il n'y avoit rien que d'affreux & de difforme, qui arrêtoient agréablement les yeux, parce que ces sortes de choses étoient représentées avec beaucoup d'art.

Il y en a qui ont dit, repris-je, que ce Triomphe si lugubre cachoit un sens mysterieux, & n'avoit été fait que pour signifier le retour des Medi-

dicis, qui alors étoient bannis de Florence. Car il y avoit déja quelques années que Pierre de Medicis n'ayant ni l'esprit ni la prudence de son pere & de ses ayeux, avoit perdu par sa mauvaise conduite cette grande autorité que les Cosmes & les Laurens s'étoient si avantageusement conservée dans la ville de Florence. De sorte même qu'au passage que le Roi Louïs XII. fit en Italie l'an 1494, les Florentins obligerent Pierre de Medicis à sortir de leur Etat, & à se sauver avec ses deux freres, Jean Cardinal & Julien. Or leurs amis souffrant avec douleur un si long exil, se servirent, à ce qu'on prétend, de ce triste spectacle, pour signifier que les Medicis étant morts civilement devoient bien-tôt ressusciter, & c'étoit dans ce sens qu'ils vouloient qu'on expliquât ces paroles qui étoient dans la chanson:

Morti siam, come vedete,
Così morti vedrem voi;
Fummo già, come voi sete,
Voi sarete come noi, &c.

Comme si par là on eût marqué leur retour dans leur maison, & la disgrace de leurs ennemis. Ce qui en effet devoit être une espece de mort pour ceux-ci, & une resurrection pour les autres.

Mais à vous dire vrai, je croi plûtôt que comme naturellement les hommes sont portez à rechercher dans les choses passées, des pronostics de ce qu'ils voyent arriver, aussi aprés le retour des Medicis, leurs amis furent bien aises de rencontrer dans cette action une espece de prophe-

phetie, qui eût predit le rétablissement de leur autorité. Car en 1512. Jean Cardinal de Medicis, par la faveur du Pape Jule II. rentra dans Florence, déposa Soderin de sa dictature, regla les affaires de la République à sa volonté, & en donna l'administration à son frere Julien.

Je pourrois en vous parlant de Pierre de Cosimo, rapporter plusieurs autres compositions de Mascarades, dont il fut l'inventeur; & pour vous faire voir combien il étoit fecond en imaginations, vous décrire des Tableaux où il ne peignoit que des monstres & des choses grotesques, qu'il faisoit mieux qu'aucun autre Peintre. mais quelque soin que j'apportasse à vous en faire un recit bien exact, cela ne vous divertiroit pas.

Je m'imagine, dît alors Pymandre, qu'un homme dont l'esprit étoit rempli de caprices si étranges, devoit mener une vie bien extraordinaire.

Il est vrai aussi, repartis-je, qu'il vivoit d'une maniere fort particuliere, & si je vous avois fait une image de ses principales actions, vous connoîtriez que c'étoit un homme dont l'humeur n'étoit pas moins bizarre que les Ouvrages. Mais je me contenterai de vous dire qu'aprés avoir vécu 80. ans, on le trouva * mort au pied de son escalier. Le plus considerable de ses Eleves fut André del Sarte.

Je ne vous dirai rien d'un autre Peintre que l'on nommoit RAPHAELINO DEL GARBO, qui vivoit en ce temps-là †. Je veux à présent vous entretenir du grand RAPHAEL, & vous parler de cet homme célébre, qui a surpassé tous ceux qui l'ont précedé, & qui n'a point eu d'é-

* L'an 1521. † Il mourut l'an 1524. âgé de 58. ans.

d'égal parmi ceux qui l'ont suivi.

De la maniere, dît Pymandre, qu'on parle de lui, je ne doute pas qu'il n'ait été le plus grand de tous les Peintres. Cependant j'ai souvent oui dire à plusieurs personnes, & à vous-même, que Michel-Ange a été le plus savant dessinateur qui ait jamais été, qu'il n'y a point de Coloris pareil à celui du Titien, & que personne n'a si bien peint que le Corege. Ainsi Raphaël n'a donc pas possedé ces autres parties aussi excellemment, que les Peintres que je viens de nommer.

Il me semble, répondis-je, que quand je vous ai parlé d'Appelle qui a passé pour le premier Peintre de l'Antiquité, je vous ai fait remarquer qu'il cedoit à Asclepiodore dans les proportions, & qu'Amphion le surpassoit dans l'ordonnance. Toutefois Appelle étoit encore dans une autre consideration que ces savans hommes, par tant d'autres parties qu'il possedoit, ne se trouvant personne qui l'égalât dans ce grand savoir & cette haute suffisance, qui le rendoient incomparable. De même l'on ne peut pas dire que Michel-Ange n'ait été un excellent dessinateur, que le Titien & le Corege ne fussent admirables dans l'entente des couleurs, & dans la beauté du pinceau : mais Raphaël s'est tellement élevé au dessus de tous par la force de son genie, qu'encore que les couleurs ne soient pas traitées dans ses Tableaux avec une beauté aussi exquise, que dans ceux du Titien, & qu'il n'ait pas eu un pinceau aussi charmant que celui du Corege; toutefois il y a tant d'autres parties qui rendent ses Ouvrages recommandables, que sans avoir égard à tout ce que les autres Peintres

ont

ont fait de mieux, il faut confeſſer qu'il n'y en a point eu de comparable à lui. Car ſi quelques-uns ont excellé en une partie de la Peinture, ils n'ont ſû les autres que fort médiocrement, & l'on peut dire que Raphaël a été admirable en toutes.

Pour ce qui eſt de Michel-Ange, bien que je ne ſois pas de ceux qui ont une averſion ſi forte contre lui, qu'ils ne le croyent pas mériter le nom de Peintre, mais qu'au contraire je l'eſtime un des grands hommes qui ayent été; il faut avoüer néanmoins que quelque grandeur & quelque ſeverité qu'il y ait dans ſon deſſein, il n'eſt point ſi excellent que celui de Raphaël, qui exprimoit toutes choſes avec une douceur & une grace merveilleuſe.

Il ne lui échapoit jamais rien de ce qui pouvoit ſervir à l'embelliſſement & à la perfection de ſes Peintures. Il ſavoit ſi bien mettre ſes figures en leur place, que dans la compoſition de ſes Tableaux on y voyoit une beauté d'ordonnance qui ne ſe rencontre point ailleurs. Il peut bien être qu'il n'ait point deſſiné un nud plus doctement que Michel-Ange; mais ſon goût de deſſiner eſt bien meilleur, & plus pur. Je ſai bien encore, comme je viens de vous dire, que ſa maniere de peindre n'eſt pas ſi excellente ni ſi grande que celle du Corege; & quoi qu'il ait fort bien entendu la force des lumieres & la beauté des couleurs, il n'a point eu un contraſte de clair & d'obſcur, ni un choix de teintes auſſi fier & auſſi net que le Titien. Mais ſi Raphaël ne poſſedoit pas ces parties auſſi parfaitement que ces Peintres, il en avoit tant d'autres rares & admirables, que le défaut de celles-là ne pa-

roît point parmi un si grand nombre de beautez qui brillent dans ses Ouvrages. Il savoit faire choix de ce qu'il y a de plus parfait dans les corps pour en former ses figures; & quoi qu'il ne recherchât pas tant à y faire paroître de la fierté & de la force, que de la grace & de la douceur, il observoit néanmoins certaines choses, qui les rendoient grandes & nobles. En sorte que dans ce qui regarde le choix des sujets, la composition des ordonnances, la disposition des attitudes, les airs de tête, les accommodemens des drapperies, & tous les ornemens qui peuvent enrichir un Ouvrage, il y apportoit tant de soin & y travailloit avec tant d'art & de jugement, que c'est par là qu'il a surpassé tous les autres Peintres.

Comme il y a des beautez qui ne consistent pas seulement dans la proportion des parties, mais aussi dans la varieté & dans le contraste de ces parties les unes auprés des autres, c'est de cette varieté agréable & de ce contraste si élegant, que les Tableaux de Raphaël reçoivent un éclat merveilleux. Mais outre ces belles qualitez qu'on y remarque, on y voit encore une expression qu'on ne peut assez admirer. Comme cette partie est composée du geste & de l'action de tous les membres du corps, & particulierement des passions qui paroissent sur le visage, on voit dans toutes ses figures les actions du corps & les mouvemens de l'ame si bien exprimez, qu'il n'y a personne qui ne connoisse d'abord tout ce qu'elles veulent représenter. Et ce qui est tout particulier à cet excellent homme, c'est qu'on ne voit rien de lui où l'on ne puisse remarquer une sage conduite, une force de jugement, une beauté, & une grace

ad-

admirable, de ſorte que non ſeulement tout y paroît naturel, mais dans un beau naturel.

Je trouve que celui qui a dit que les hommes ſe peignent eux-mêmes dans leurs Ouvrages, a parfaitement bien rencontré à l'égard de Raphaël. Car on rapporte de lui qu'il ſembloit qu'à ſa naiſſance les Graces fuſſent deſcenduës du ciel pour le ſuivre par tout, & lui ſervir de fidelles compagnes pendant ſa vie; ayant toûjours paru gracieux dans ſes actions & dans ſes mœurs, auſſi-bien que dans ſes Tableaux; de ſorte que la douceur, la politeſſe & la civilité, ne rendoient pas ſa perſonne moins chere à tout le monde, que ſes Peintures rendoient ſon nom célébre par toute la terre.

Comme je n'ai pas entrepris de faire exactement la vie de tous ces grands Peintres: mais de remarquer ſeulement la ſuite & le progrés de la Peinture, je ne m'étendrai pas à parler de Raphaël, autant qu'un ſi beau ſujet ſemble le deſirer. Je vous dirai ſa naiſſance, quelque choſe de ſes Ouvrages, & enfin ſa mort précipitée.

Raphaël étoit originaire de la ville d'Urbin, où il vint au monde le jour du Vendredi Saint de l'année 1483. Il eût pour pere Jean de Santi Peintre de profeſſion: mais qui jugeant bien n'être pas aſſez capable pour inſtruire ſon fils, dont la beauté de l'eſprit parut dés ſes premieres années, le mit avec Pietre Perugin qui étoit alors en grande eſtime. Ce nouveau diſciple ne fut pas long-temps avec ſon maître, que non ſeulement il l'égala dans la ſcience de ſon Art, mais qu'il le ſurpaſſa de beaucoup. Il commençoit de donner des marques de la grandeur de ſon genie, lors que le Pinturicchio, qui étoit

ſon ami, le mena à Siene, où il travailloit dans la Librairie dont je vous ai parlé. Néanmoins Raphaël n'y demeura guere, & ne fit pas les cartons de tous les Tableaux, comme le Pinturicchio eût bien desiré, parce qu'il s'en alla à Florence pour voir ce que Michel-Ange & Leonard de Vinci y faiſoient alors. Comme le ſejour de Florence ne lui parut pas moins agréable, que les deſſeins de ces deux grands hommes lui ſemblerent excellens, il réſolut d'y demeurer quelque temps, pendant lequel il fit pluſieurs Tableaux. Enſuite il retourna à Urbin, & de là paſſa à Perouſe où il fit quantité d'Ouvrages, & puis revint encore à Florence. Ce fut alors qu'il commença à changer de maniere, en voyant les Peintures de Michel-Ange & de Leonard.

Je ne doute pas, interrompit Pymandre, que Raphaël ayant l'eſprit auſſi beau que vous le dites, ne profitât beaucoup des exemples de tant d'excellens Peintres qui étoient alors à Florence, & que ces deux grands hommes qui travailloient à l'envi l'un de l'autre, ne lui ſerviſſent d'un puiſſant éguillon pour l'exciter à bien faire.

Il eſt vrai auſſi, pourſuivis-je, qu'il ne perdit point de temps, & que de jour en jour il s'avança de telle ſorte, que quittant tout-à-fait ſa premiere maniere, il fit des Tableaux d'un goût beaucoup meilleur que ſes premiers. Auſſi à meſure qu'il excelloit dans ſon Art, ſa réputation augmentoit par toute l'Italie.

Pendant qu'il peignoit tantôt à Perouſe, tantôt à Florence, Bramante ſon parent, & l'un des fameux Architectes de ce temps-là, étoit employé à Rome par Jule II. Ce Pape faiſant travailler pluſieurs Peintres, Bramante lui pro-

posa Raphaël pour peindre au Vatican; ce que le Pape ayant agréé, Bramante en écrivit à Raphaël qui partit aussi-tôt pour se rendre à la Cour du Pape, où il fut reçû avec beaucoup de caresses. Il trouva quantité d'Ouvrages commencez dans le Palais, où plusieurs Peintres *travailloient alors. Il se mit à peindre comme eux, & le premier Tableau qu'il fit fut celui qu'on appelle l'Ecole d'Athenes, qui est dans la chambre de la Signature. Ensuite il en peignit un autre dans le même lieu, où l'on voit JESUS-CHRIST, la Vierge, & plusieurs Saints assis sur des nuages, & au dessous des Docteurs & des Evêques qui sont à l'entour d'un Autel sur lequel le S. Sacrement est exposé.

D'un autre côté il représenta l'Empereur Justinien qui donne les Loix à des Docteurs pour les examiner. Et dans un autre Tableau, il a peint le Pape Gregoire IX, qui donne les Décretales. C'est dans ce Tableau qu'il a représenté au naturel Jule II, le Cardinal Jean de Medicis, qui fut le Pape Leon X, & plusieurs autres personnes qui vivoient alors.

Je ne vous décrirai point plus particulierement toutes ces Peintures. Je me souviens du plaisir que vous preniez autrefois à les voir, lors que nous passions si agréablement des heures entieres dans ces Sales du Vatican.

Je vous avoüe, dît Pymandre, que la pensée m'en est encore tout-à-fait douce; & à présent que vous m'en parlez, il me semble que je voi devant moi ces beaux Ouvrages, où tout ignorant que je suis, je trouvois tant de char-

* Pietro della Francesca, Luc de Cortone, Pietro della Gatta, Abbé de S. Clement, & le Bramantin, Milanois.

mes que bien ſouvent je vous y arrêtois, peut-être plus long-temps que vous n'euſſiez voulu.

Tant s'en faut, repartis-je; je ne les voyois qu'à demi, & il me reſte un ſecret déplaiſir de ne les avoir pas encore aſſez bien conſiderez.

Cependant, continua Pymandre, quoi que je les aye encore comme devant les yeux, je n'ai pas aſſez de lumiere pour y découvrir toutes les choſes que vous m'y faiſiez remarquer. J'attens donc que vous recommenciez tout de nouveau, & comme ſi nous étions encore aſſis ſur les bancs qui entourent ces Sales, que vous en obſerviez toutes les beautez.

Nôtre entretien ſeroit trop long, repris-je, s'il faloit m'arrêter, comme nous faiſions en ce temps-là, ſur toutes les diverſes choſes que nous regardions. Quel ſoin ne preniez-vous point à conſiderer juſqu'aux lambris & aux fenêtres de ces chambres?

J'avoüe, dît Pymandre, que j'admirois cette menuiſerie, non ſeulement parce qu'elle eſt de marqueterie & faite de pieces de rapport, mais à cauſe que dans tous les panneaux, il y a des perſpectives & une infinité de choſes que vous-même eſtimiez aſſez.

Il eſt vrai auſſi, pourſuivis-je, que cet Ouvrage eſt fort bien travaillé: car le Pape qui vouloit que la beauté de la menuiſerie répondît à l'excellence des Peintures, fit pour cela venir de Verone un Religieux nommé frere Jean, qui pour lors n'avoit point de pareil à bien couper le bois.

C'étoit dans cette même chambre dont je viens de parler, que vous regardiez un jour ſi attentivement les portraits des anciens Poëtes qui

qui ſont dans ce Tableau où le Parnaſſe eſt repréſenté; & qu'en conſiderant particulierement Homere, Virgile, le Dante, Petrarque, & quelques autres, vous nous fîtes un ſavant diſcours ſur la differente maniere d'écrire de ces grands perſonnages.

Aprés que Raphaël eût achevé cette chambre, il travailla à d'autres Ouvrages pour quelques particuliers. Il fit cette célébre Galatée pour un Marchand de Siene nommé Auguſtin Ghiſi, à qui appartenoit le lieu où elle eſt encore à préſent. Il travailla à ce Prophete qui eſt dans l'Egliſe des Auguſtins; & ce même Ghiſi lui fit faire ces belles Peintures qui ſont à Nôtre-Dame de la Paix.

Ne ſont-ce pas, dît Pymandre, ces Prophetes & ces Sibylles que l'on voit à main droite en entrant dans l'Egliſe, & qu'on dit que Raphaël avoit faites ou imitées d'aprés Michel-Ange? C'eſt de ces mêmes figures dont je parle, répondis-je; & il eſt vrai qu'en ce temps-là les ennemis de Raphaël publierent par tout qu'il ne les avoit peintes qu'aprés avoir vû ce que Michel-Ange avoit fait au Vatican. Car on ſavoit bien que Michel-Ange s'étant retiré à Florence, pour les raiſons que je vous dirai en parlant de lui, Bramante qui favoriſoit Raphaël en toutes choſes, lui donna la clef de la Chapelle-Sixte, pour voir ce que Michel-Ange avoit commencé d'y peindre. Ce qui donna lieu de dire qu'il en avoit tiré beaucoup d'inſtruction; parce qu'en effet il changea tout d'un coup de maniere, & donna à ſes figures plus de force & plus de grandeur qu'auparavant. Et Michel-Ange ayant ſû que c'étoit par le moyen de Bra-


ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

mante que Raphaël avoit vû & examiné ses Peintures, il en fut fâché contre lui, croyant qu'il l'avoit fait pour lui nuire. Mais quoi qu'il en soit, il est vrai que les figures qui sont à Nôtre-Dame de la Paix, sont des plus belles que Raphaël ait peintes.

M'étant un peu arrêté, Pymandre me dît; Pour moi je trouve Raphaël bien loüable de s'être si heureusement servi des choses qu'il avoit vûës. Et quand même il auroit dérobé la science de Michel-Ange, c'est une espece de larcin, qui bien-loin d'être puni, meritoit une recompense. Car quoi qu'on laisse à cette heure toutes les chambres du Vatican ouvertes, je ne croi pas qu'il y ait beaucoup de larrons assez habiles, pour faire à l'endroit de Raphaël, ce dont on l'accusoit à l'égard de Michel-Ange, & qui au sortir de ces lieux aillent faire ailleurs des Tableaux qui surpassent en beauté ceux qui ornent ces grandes Sales. Les Amis de Michel-Ange diront ce qu'il leur plaira au desavantage de Raphaël: mais pour moi je le tiens en cela un homme merveilleux, s'il est vrai que pour avoir regardé en passant les Ouvrages de son competiteur, il en ait si bien profité, qu'aussi-tôt il en a fait d'autres encore plus excellens. Non, non, on peut dire dans une telle rencontre, que l'imitateur est plus à priser que celui qu'on imite. Hé quoi! Michel-Ange avoit peut-être travaillé cinquante ans aprés l'antique & le naturel, & s'étoit rendu un excellent homme: cela est digne d'une grande loüange, je l'avoüe. Mais Raphaël n'a fait que découvrir la toile qui cachoit les Ouvrages de Michel-Ange, & à l'heure même en le voulant imiter il l'a surpassé de beau-

coup:

coup : c'est ce qui est digne d'admiration & quasi incroyable. Et pour moi je trouve que la plainte de Michel-Ange étoit un éloge pour Raphaël, qui faisoit paroître par là l'excellence de son jugement, & la force de son esprit.

Comme Pymandre eut fini ce discours qu'il poussoit avec chaleur, je me mis à soûrire, & lui dis : Je voi bien que vous prenez le parti de celui dont je parle présentement, & que vous donneriez volontiers un Arrêt décisif contre Michel-Ange, si l'on vous prenoit pour juge de ces deux Peintres. Mais quand je vous dirai une autre fois les excellentes parties de celui-ci, ne serez-vous point alors pour lui contre Raphaël? Je serai, repliqua-t-il, pour celui qu'il vous plaira ; car j'aurai toûjours de l'estime pour tous ceux dont vous me direz du bien, & ainsi vous porterez mon esprit de quel côté vous voudrez.

Il faut donc, repartis-je, vous laisser maintenant bien persuadé du mérite de Raphaël, qui en effet étoit alors l'admiration de tout le monde. Car ce fut en ce temps-là que s'élevant encore plus haut qu'il n'avoit fait, il acheva cette chambre qui est la seconde aprés la grande Sale. Il y fit l'histoire miraculeuse du Saint Sacrement d'Orviette ; le Tableau où Saint Pierre est représenté lors que l'Ange le délivre des prisons ; cette autre grande histoire d'Eliodore, qui pilla le Temple de Jerusalem par le commandement d'Antiochus ; & les autres Tableaux qui sont dans la voûte de cette chambre.

Il sembloit que la mort de Jule II, qui arriva *pour lors, dût interrompre le cours de ces beaux Ouvrages. Mais Leon X. qui lui succeda,

* Le 21. Février 1513.

da, n'ayant pas moins d'amour pour les Arts, que ſon prédeceſſeur, obligea Raphaël de continuer ſon travail. Ce fut au commencement de ſon Pontificat qu'il ſe mit à peindre ce beau Tableau qui eſt dans la chambre qui ſuit celle dont nous avons parlé, où il a repréſenté l'hiſtoire d'Attila. Cet Ouvrage paſſe pour être tout peint de la main de Raphaël, & un des plus beaux qu'il ait faits dans le Vatican. En effet, non ſeulement l'ordonnance en eſt admirable, mais toutes les parties de cette compoſition ſont ſi convenables au ſujet, & l'expriment ſi dignement, qu'il n'y a rien qui ne ſerve à le perfectionner. La ſituation du lieu, la Cour du Pape, celle qui accompagne Attila, leurs habits, leurs chevaux, & généralement tout ce qui paroît dans ce Tableau eſt exécuté avec un ſoin & une conduite merveilleuſe. Je croi que vous vous ſouvenez bien encore de ces deux figures qui ſont en l'air, avec l'épée à la main. Ce ſont celles, me dît Pymandre, qui repréſentent comme S. Pierre & S. Paul s'oppoſent à Attila, & dont le Peintre a enrichi ſon Ouvrage par une licence qu'il a cru lui être permiſe.

Quand ce ſeroit, pourſuivis-je, une liberté qu'il auroit priſe, je ne croi pas que perſonne y pût trouver à redire, puis qu'elle eſt trés-conforme à ſon ſujet, & de celles qui donnent de l'ornement & de la grace à de ſemblables Ouvrages. Mais ce n'eſt pas une choſe que Raphaël ait inventée, puis qu'il y a des hiſtoriens qui l'autoriſent. Car ils rapportent qu'Attila ayant traverſé les Alpes, deſcendit en Italie avec une armée ſi furieuſe, que comme un torrent elle ravageoit tous les lieux par où elle paſſoit.

Il n'y avoit que quarante ans qu'Alaric avoit saccagé Rome, lors que ce nouveau fleau de Dieu se disposoit à faire la même chose, sans que l'Empereur Valentinien qui regnoit alors, pût resister à un si puissant ennemi. Mais Dieu qui par des moyens secrets & invisibles prend plaisir à renverser les puissances qui paroissent les plus formidables, se servit alors de ce qui sembloit le plus foible & le moins propre pour arrêter les progrés d'un Conquerant si redoutable. Les prieres & les soûmissions de Saint Leon furent les seules armes qui abatirent l'orgueil d'Attila, & qui surmonterent cet ennemi qui se croyoit invincible. Car Dieu ayant fait connoître en songe à l'Empereur, que le salut de Rome étoit reservé au Pape Leon, qui seul pouvoit s'opposer à la fureur de ce cruel Tyran, Valentinien alla trouver ce saint Pontife, qui se disposa aussitôt d'obeïr aux volontez divines.

Il sort de la ville sans penser au peril où il s'exposoit, & accompagné d'un petit nombre d'Eclesiastiques & de Citoyens Romains, s'achemina vers l'armée d'Attila. Ce Pape venerable par sa vieillesse & par la sainteté de sa vie, s'étant présenté devant ce Roi, se jetta à ses pieds, & les larmes aux yeux & les sanglots à la bouche, le supplia avec tant d'instance de ne passer pas plus outre, que ce Prince, qui un peu devant portoit la terreur de toutes parts, demeura lui-même tout épouvanté, se sentant touché interieurement par une puissance secrette. Il s'adoucit de telle sorte à la voix de ce grand Saint, qu'il arrêta son armée, & content d'un petit tribut qui lui fut accordé, retourna sur ses pas, comme si les larmes de Leon eussent formé de-

vant lui une mer capable d'empêcher ſon paſſage.

Un changement ſi promt ſurprit tous ceux de ſa ſuite, qui ne pouvoient comprendre comment ce Prince s'arrêtoit de la ſorte à la priere d'un Prêtre, aprés avoir ſurmonté tant d'obſtacles, & dans le temps où ils croyoient tous aller joüir dans Rome de la gloire & des treſors qu'ils avoient recherchez, & comme aquis par tant de ſanglantes victoires. Et parce qu'ils ne pûrent s'empêcher de lui témoigner leur étonnement, il leur dit: Qu'il avoit vû à côté du Pape deux vaillans Chevaliers, dont la voix & les regards n'avoient rien d'un homme mortel, leſquels tenant chacun une épée nuë à la main l'avoient menacé de le faire perir, ſi réſiſtant davantage aux prieres de Leon, il prétendoit paſſer outre. Ce fut ce qui fit croire aux Chrétiens que ces deux généreux Combattans étoient S. Pierre & S. Paul, qui parurent alors pour la défenſe de l'Egliſe, & de la ville de Rome.

Cependant admirez, je vous prie, quel étoit l'endurciſſement de ce Prince. Cette viſion l'épouvante & l'arrête; & néanmoins elle ne touche point ſon ame, & ne change point ſa mauvaiſe vie. Au contraire, lors qu'il s'en retournoit, & que les principaux de ſa Cour lui reprochoient, comme une action honteuſe, la paix qu'il avoit accordée au Pape, il leur répondit, ſe moquant de lui: Qu'ils ne devoient pas s'étonner s'il avoit déferé quelque choſe au Roi des bêtes, pour qui tous les autres animaux, parlant des Catholiques, avoient de la crainte & de la veneration. Mais cette raillerie pleine d'impieté, & tant de ſang qu'il avoit ſi cruellement répandu, ne demeurerent pas long-temps

im-

impunis ; car aussi-tôt qu'il fut de retour en Hongrie, il épousa une fort belle Dame nommée Hildide ; & dés la premiere nuit de ses nôces, comme il s'étoit rempli de viande & de vin, il lui prit un saignement de nez qui le suffoqua.

Or pour revenir à la Peinture que Raphaël a faite sur le sujet d'Attila, on y voit S. Pierre & S. Paul soûtenus en l'air, & l'on remarque sur le visage de ces Apôtres une certaine fierté & une hardiesse que le zele de la gloire de Dieu répand d'ordinaire sur le front de ceux qui sont émûs d'une sainte colere. Pour Attila, on le voit tout surpris & tout épouvanté, ayant devant lui des ennemis si redoutables. Il les regarde avec un visage effrayé, & se détournant le corps en levant en même-temps les mains en haut, il semble qu'il veuille fuïr & parer leurs coups. Il ne paroît pas moins d'effroi dans l'action que fait son cheval. Raphaël a pris plaisir de bien peindre ce cheval, & quelques autres qui sont dans ce Tableau. Il y en a un isabel & blanc qui semble s'emporter. On voit comme le Cavalier qui est dessus s'efforce de le retenir. Ce Cavalier est vêtu de ces sortes d'habits faits en forme d'écailles, & tels qu'il y en a dans la Colomne Trajane : car ce savant Peintre ne manquoit jamais de faire servir les choses que l'Antiquité lui fournissoit, quand il trouvoit occasion de les placer à propos, & qu'elles convenoient bien à son sujet.

La plus grande liberté que Raphaël a prise, est de n'avoir pas peint dans ce Tableau l'humilité avec laquelle S. Leon alla trouver Attila : car il est bien vrai qu'il n'avoit pas un appareil aussi pompeux qu'il le représente. Il étoit vê-

vêtu de ſes habits Pontificaux, il avoit ſa Mitre ſur ſa tête, & faiſoit porter devant lui une Croix d'argent; mais ces grands manteaux, cette pourpre, & cette ſuite d'eſtafiers n'étoit point alors en uſage.

Bien que dés le temps du Pape Pontien *, il y eût trente-ſix Prêtres dans Rome que l'on nommoit Cardinaux, toutefois le titre de Cardinal n'étoit pas une qualité éminente comme elle eſt aujourd'hui. Ce ne fut que ſous Sergius IV. que les Cardinaux commencerent à recevoir de plus grands honneurs; encore n'ont-ils été diſtinguez dans l'Egliſe par ces titres & ces marques extraordinaires, que du temps d'Innocent IV. ‡ qui ordonna que dans les ceremonies ils iroient à cheval, & porteroient des chapeaux rouges pour ſignifier qu'ils étoient prêts de répandre leur ſang pour la défenſe de l'Egliſe. Mais Paul II. † qui a ſurpaſſé tous ſes prédeceſſeurs en magnificence dans ſon train, dans ſes habits & dans ſa thiare enrichie de perles, de diamans, & d'autres pierreries d'un prix ineſtimable, voulant auſſi augmenter la pompe des Cardinaux leur fit porter la robe rouge avec cette ſorte de cape qu'ils mettent par deſſous leurs chapeaux dans les cavalcades. Comme Raphaël, pour repréſenter S. Leon, a peint Leon X. & pluſieurs Cardinaux qui vivoient alors, il a voulu les faire paroître avec leur éclat & leur magnificence ordinaire, & non pas dans cette premiere ſimplicité chrétienne où étoit le Pape S. Leon & les Prêtres qui l'accompagnoient.

C'étoit en ce temps-là que Raphaël fit cette Vierge que vous avez vûë dans le Palais Farneſe,

* En 234. ‡ En 1242. † Créé Pape en 1464.

nese, ce beau portrait de Leon X. accompagné du Cardinal Jule de Medicis, & du Cardinal de Rossi, & une infinité d'autres Tableaux que l'on transportoit en plusieurs lieux d'Italie ; & comme ses biens augmentoient de même que sa réputation, il fit bâtir sa maison qu'on voit *in Borgo*.

Mais le mérite de cet excellent homme n'étoit pas renfermé seulement dans l'Italie : le bruit de son nom avoit passé les Alpes, & s'étoit répandu en France, en Flandre, & en Allemagne. Ce fut ce qui porta Albert Dure, trés-excellent Peintre Allemand, à rechercher son amitié, & pour gage de la sienne, lui envoya son portrait avec toutes les pieces qu'il avoit gravées.

Raphaël ayant vû les Estampes d'Albert, résolut de faire aussi graver quelques-uns de ses desseins, connoissant bien qu'il n'y a rien de plus avantageux, pour montrer à tout le monde ce qu'un savant homme peut produire, & même pour multiplier ses Ouvrages presque à l'infini.

Il fit donc apprendre à graver à Marc-Antoine de Boulogne, qui sous sa conduite mit au jour le martyre des Innocens, un Neptune, une Cene, & plusieurs autres pieces. On vit ensuite un autre Marc de Ravenne, & Augustin Venitien, qui graverent aussi d'aprés Raphaël. Et Ugo da Carpi homme ingenieux & plein de belles inventions, s'étant mis à graver sur le bois trouva le secret de faire paroître dans les Estampes, les demi-teintes, les ombres & la lumiere, comme dans les desseins qui sont lavez de clair & d'obscur. Nous sommes redevables à ces premiers Inventeurs de la gravûre de

de tant de choses que l'on a mises au jour depuis ce temps-là, & que nous n'aurions jamais euës, puis que dans ce beau recueil d'Estampes que Mr. de Marolles Abbé de Villeloin, a pris soin de faire avec une dépense considerable; il en compte jusqu'à 740. qui ont été gravées seulement aprés les Tableaux ou les desseins de Raphaël.

Il peignit encore alors un Christ portant sa croix, qui fut envoyé en Sicile; & quoi qu'il s'occupât à divers Tableaux particuliers, cela ne l'empêchoit pas de continuer les Ouvrages du Vatican, où il travailloit à la chambre qu'on nomme de *Torre Borgia*.

Comme dans l'autre chambre dont je vous ai parlé, il avoit représenté le grand S. Leon, dans celle-ci il peignit Leon IV. qui fut un Pape trés-illustre en sainteté, & que ses vertus * éleverent à cette dignité souveraine aprés la mort de Sergius II. Son Pontificat fut recommandable par ses belles actions & par les miracles que Dieu lui fit operer. Il y en eut deux entre autres trés-considerables, & par lesquels il ne sauva pas la vie à une seule personne, mais à une infinité de peuples.

Il y avoit dans la voûte de l'Eglise de Ste. Luce une espece de Basilic, dont l'haleine répandoit un venin si subtil qu'elle infectoit tous les lieux circonvoisins, & portoit la mort dans le cœur de tout le monde. Comme l'on ne trouvoit point de remede à un mal si funeste, S. Leon implora le secours du Ciel, & s'étant mis en prieres chassa ce serpent, & délivra le peuple de Rome des maux qu'il souffroit tous les jours de ce dangereux animal.

L'on

*En 846.

L'on connut encore quelle étoit la vertu de ce grand Saint, lors qu'un furieux incendie arriva dans un quartier de Rome appellé *Borgo vecchio*. Le feu avoit déja réduit en cendre plusieurs maisons, & menaçoit l'Eglise de Saint Pierre, sans qu'on pût s'opposer à un si horrible embrasement. C'est ce dernier miracle que Raphaël a représenté dans l'un des côtez de cette chambre, où S. Leon est aux loges de son Palais qui éteint le feu en donnant sa benediction.

Avec combien de plaisir considerions-nous autrefois les belles expressions qui sont dans ce Tableau. On y voit un jeune homme qui porte un vieillard sur ses épaules, qui paroît tel que Virgile décrit Anchise, lors qu'Enée le sauva de la fureur des Grecs. Le corps de ce vieillard est une des parties les plus considerables de ce Tableau, car tous les nerfs & les muscles y sont exprimez avec une science & une force de dessein si admirable, que cette seule figure peut faire connoître combien Raphaël étoit savant dans l'Anatomie. Vasari & l'Ecole de Florence ne veulent pas avoüer qu'elle soit dessinée avec autant de force que celles de Michel-Ange : mais je ne ferai pas difficulté de dire qu'il y a bien un autre art dans les figures de Raphaël, que dans celles qu'ils vantent si fort ; & cet art est d'autant plus merveilleux, qu'il est plus caché que celui de tous les autres Peintres.

On voit dans la même chambre le port d'Ostie affiegé par les Sarazins. Leon IV. s'occupoit dans Rome aux soins dignes d'un veritable Chef de l'Eglise, quand il apprit que ces Infidelles étoient en mer avec une puissante armée, à des-

deſſein de deſcendre en Italie, & de venir ſaccager Rome. Il partit auſſi-tôt pour ſe rendre à Oſtie, où il les attendit en réſolution de les combattre; ce qu'il fit, en effet, avec le peu de gens qu'il avoit conduits, & le ſecours des Napolitains & des peuples voiſins, qui n'étoit pas fort conſiderable. Mais il eſt vrai que la ſeule préſence de ce grand Saint valoit beaucoup mieux que des Legions de ſoldats, puis qu'il avoit de ſon côté l'aſſiſtance du Dieu des batailles, dont le bras eſt invincible.

Lors qu'on vit paroître les voiles de ces peuples barbares, le Pape ſe mit à la tête de toutes ſes troupes, & par un diſcours plein d'éloquence & de pieté anima leurs courages & remplit leurs cœurs d'une vaillance toute chrétienne. Enſuite il leur diſtribua le pain des forts, en leur faiſant recevoir le corps de Jeſus-Chriſt. Aprés avoir fait ſa priere à Dieu il donna la benediction à toute l'armée; & le ſigne qu'il fit de la ſainte Croix fut le ſignal du combat, & l'heureux préſage de la victoire qu'il remporta.

On vit donc auſſi-tôt les Chrétiens ſe fondre & s'attacher aux Infideles; & c'eſt cette ſanglante bataille que Raphaël a repréſentée dans ce Tableau, où l'on peut remarquer les vaiſſeaux des deux armées qui ſe font une cruelle guerre.

Je ne m'arrêterai pas à vous faire une deſcription exacte de cette Peinture: mais je vous dirai qu'en penſant à cet Ouvrage, je ne puis aſſez admirer combien Raphaël étoit habile à repréſenter toutes ſortes de ſujets. Dans ceux où il ne faut que de la grace & de la douceur, il ſurpaſſe tous les autres Peintres; & quand il traite des compoſitions d'hiſtoires qui deman-

dent

dent des actions plus fortes & plus fieres, personne ne l'égale.

Car si d'un côté l'on considere dans le Tableau dont je parle, avec quelle valeur les Chrétiens attaquent les Infideles; si l'on observe les diverses postures des soldats qui traînent des prisonniers, leurs mines, & leurs habits differens de ceux des matelots; & que de l'autre on regarde comme il a bien représenté la crainte, la douleur, & la mort même sur le visage des vaincus; on avoüera que l'art ne peut aller plus loin qu'il l'a porté.

Raphaël s'est servi du portrait de Leon X. pour représenter Leon IV. comme il avoit fait dans le Tableau d'Attila pour peindre Leon I.

Il y a encore dans ce même lieu deux Tableaux; dans l'un on voit comme Leon X. sacre le Roi François I. & dans l'autre comme il le couronne. Le Pape, le Roi, les Cardinaux, les Ambassadeurs, & plusieurs Seigneurs & Officiers y sont peints au naturel, & vêtus à la mode de ce temps-là.

Je ne voi pas, interrompit Pymandre, pourquoi Raphaël a traité ces deux sujets: car je n'ai pas remarqué que ces ceremonies ayent été observées à Boulogne, lors que Leon X. & François I. s'y rencontrerent en 1515.

Bien que Vasari, poursuivis-je, parle de ces Tableaux comme s'ils avoient été faits pour représenter en effet le Sacre & le Couronnement de François I. je ne doute pas néanmoins qu'il ne se soit trompé en cela, ainsi qu'il a fait en beaucoup d'autres choses. L'on peut plûtôt présumer que comme Raphaël a représenté le Pape Leon X. dans les autres histoires que je vous

vous ai rapportées, il le peignit encore ici, & fit le portrait de François I. qui vivoit alors, pour faire voir, non pas le Sacre de ce Roi, mais ce qui se passa autrefois dans l'Abbaye de S. Denis, lors que le Pape Etienne II. ayant été contraint de venir en France implorer le secours de Pepin contre Astulphe Roi des Lombards, qui le persecutoit; il le sacra de nouveau Roi de France, & dispensa* les François du serment de fidelité qu'ils devoient à Childeric, auquel il fit en même-temps faire les vœux pour être moine.

Dans la Peinture qui est de l'autre côté, il a peut-être voulu peindre la ceremonie faite à Rome le jour de Noël, quand le Pape Leon III. couronna † Charlemagne & le déclara Empereur des Romains. Car comme l'Eglise de Rome, & les Papes en particulier ont reçû des Rois de France, non seulement la plus grande partie des biens qu'ils possedent, mais encore toute leur autorité temporelle, & leurs plus beaux privileges: Leon X. fut bien aise de faire peindre ces deux actions si célébres & si glorieuses à ses prédecesseurs, dans un temps où un grand Roi de France ‡ venoit encore de donner à l'Eglise des marques de sa pieté & de son obeïssance, & où le Peintre trouvoit occasion de le représenter aussi lui-même en la personne d'un saint Pape, dont il portoit le nom.

La voûte de cette chambre est de la main de Pietre Perugin. Raphaël ne voulut jamais y toucher, croyant être obligé de la conserver par l'amour & la reconnoissance qu'il devoit à son maître.

Mais quoi qu'il fut alors dans une haute for-

* En 753. † En 801. ‡ François I.

fortune, & dans une réputation qui surpassoit celle de tous les Peintres qui avoient été avant lui, toutefois il ne bornoit pas ses pensées à l'état présent des biens & de l'estime qu'il possedoit, & se contentoit encore moins des connoissances qu'il avoit aquises dans son Art. Au contraire, comme il savoit que dans le chemin de la vertu celui-là recule qui n'avance pas, il s'efforçoit d'y faire tous les jours de nouveaux progrés. Il employoit pour cela les biens qu'il avoit gagnez par son travail, & les lumieres qu'il avoit aquises par ses études. Ne pouvant lui seul recueillir, comme il eût bien voulu, tout ce qu'il y a de plus admirable dans les productions de la Nature, & dans les Ouvrages de l'Art, dont la speculation est la principale nourriture de l'esprit, & dont l'étude est si necessaire à un Peintre; il occupoit diverses personnes à dessiner ce qu'il y avoit de plus beau en Italie, soit dans les differentes vûës des païsages, & des lieux les plus agréables, soit dans les Temples & dans les Palais, soit dans les Peintures anciennes, soit dans les bas-reliefs & les statuës antiques. Car alors on voyoit encore, non seulement dans Rome, mais dans les ruïnes de la ville Adriane proche de Tivoli, à Pouzzole au Royaume de Naples, & en plusieurs autres endroits, quantité de choses antiques, tant de Peinture que de Sculpture, qui ne se trouvent plus, & qui étoient d'une beauté excellente. L'on a même accusé Raphaël & d'autres Peintres de ce temps-là, d'avoir brisé beaucoup de bas-reliefs qui étoient dans les loges du Colisée & dans les anciens Palais, aprés en avoir fait des copies, afin d'être les seuls pos-

possesseurs de ces richesses qui étoient comme enterrées sous les ruïnes de ces anciens monumens.

On dit même que Raphaël envoyoit jusques dans la Grece dessiner ce qui restoit encore de beau & de considerable, ne voulant pas perdre la moindre des choses qu'il croyoit pouvoir contribuer à le rendre plus savant.

Il avoit aprés de lui Jean da Udine, qui pour bien représenter des animaux étoit le plus excellent de tous ses Eleves; il l'employoit à peindre des oiseaux fort rares, & d'autres bêtes sauvages que le Pape faisoit nourrir.

Aussi quand Raphaël eût fait le dessein des loges du Vatican, & qu'il eût fait achever ce que Bramante avoit commencé, & qui étoit demeuré imparfait par sa mort : ce fut Jean da Udine qui entreprit tous les ornemens & les grotesques qui embellissent ces loges, dont la diversité ne fait pas une des moindres beautez de tout ce grand Ouvrage. Les Tableaux, comme vous savez, sont du dessein de Raphaël, & si dignement exeçutez par ses Eleves *, qu'il n'y a rien qui ne concoure à une même perfection.

Aussi faut-il avoüer qu'encore que tant d'excellens Ouvriers ayent contribué à l'accomplissement de tant de grands travaux que l'on faisoit dans le Palais du Pape, l'on en doit pourtant attribuer la gloire à Raphaël, qui ayant l'intendance générale de toutes choses, les disposoit chacune en leur place, & en donnoit l'exécution aux personnes qu'il croyoit les plus capables.

Car

* Jule Romain, Jean Francesque Penni, Perrin del Vague, Pellegrin de Modene, Vincent de San Geminiano, Polydore de Caravage, &c.

Car non ſeulement il avoit la conduite des Peintures, mais il ordonnoit encore de tous les ornemens de ſtuc: il fourniſſoit les deſſeins pour la menuiſerie : enfin il n'y avoit point d'Ouvriers ſur leſquels il n'eût une entiere direction. Auſſi comme il étoit le chef de ces divers membres, il les faiſoit agir de telle maniere, que n'ayant tous qu'une même intention de bien faire, il ſembloit qu'il n'y eût qu'un ſeul homme qui travaillât ; parce qu'en effet c'étoit de l'eſprit de ce ſavant maître que tous les autres tiroient leurs lumieres. Comme ils avoient une déference & une eſtime particuliere pour lui, il n'y en avoit point qui ne fît gloire de ſe conformer à ſes ſentimens, & d'exécuter ſes ordres avec plaiſir.

Pendant que Raphaël conduiſoit tous ces grands Ouvrages, il ne laiſſoit pas de faire d'autres Tableaux de moindre grandeur, dont il en envoya quelques-uns en France. Parmi ceux-là on peut remarquer comme un Ouvrage admirable le S. Michel qu'il acheva pour le Roi François I. lequel a huit pieds de haut. Il fit auſſi des portraits de femmes, entre autres celui d'une Dame qu'il aimoit. Car le ſeul défaut qu'on a remarqué en lui, eſt d'avoir été tròp adonné aux femmes; de ſorte même que pluſieurs perſonnes connoiſſant ſon inclination recherchoient les occaſions de le ſervir dans ſes débauches, employant de ſi lâches moyens pour lui plaire & pour devenir ſes amis.

Auguſtin Ghiſi l'ayant engagé à peindre cette loge que vous avez vûë dans la même vigne où eſt la Galatée, & voyant qu'il ne finiſſoit point ſon Ouvrage, parce qu'il étoit conti-

continuellement attaché auprés d'une maîtresſe qu'il avoit alors, fit tant par ſes prieres, qu'il l'obligea de loger avec elle dans le même lieu où il travailloit, ce qui fut cauſe qu'il finit tous les deſſeins de cette loge, où il peignit auſſi lui-même quelques figures.

Dans le milieu du plafond il a feint deux pieces de tapiſſeries; en l'une il a repréſenté l'aſſemblée des Dieux, & c'eſt là qu'on peut remarquer dans les viſages & dans les vêtemens de toutes ces Divinitez, comment il ſavoit bien s'aider des figures antiques, & exprimer toutes choſes ſelon la difference des ſujets. Dans l'autre il a peint les nôces de Pſyché, où Jupiter eſt ſervi par Ganymede par les Graces, & par les Heures, qui répandent des fleurs & des parfums ſur la table.

Il n'eſt pas beſoin que je m'arrête à vous parles des autres Peintures qui embelliſſent cette loge: nous les avons vûës tant de fois enſemble, que je ne croi pas qu'elles ſoient effacées de vôtre ſouvenir. Les feſtons de fleurs & de fruits, & les autres ornemens qui accompagnent les figures, ſont de la main de Jean da Udine.

Cependant Leon X. qui avoit une amitié & une eſtime toute particuliere pour Raphaël & pour ſes Ouvrages, l'obligea de travailler dans la grande Sale du Vatican à l'hiſtoire de Conſtantin. Il commença quelques-uns des Tableaux, & le reſte a été fait ſur ſes deſſeins par Jule Romain. Il peignit encore de grands Cartons que le Pape envoya en Flandres pour faire des Tapiſſeries qui furent richement exécutées.

Il ſeroit à ſouhaiter, dît alors Pymandre, que les grands Peintres fiſſent beaucoup de ces deſ-

desseins, puis qu'il n'y a rien qui se conserve mieux que les Tapisseries, & qu'on voit dans celles que le Roi fait faire une beauté & une fraîcheur que la Peinture même a peine à surpasser.

Il n'y a, lui répondis-je, que des Rois ou de grands Princes qui puissent faire travailler à des Ouvrages d'une si grande dépense, encore faut-il que ce soient des Princes & des Rois qui aiment les Arts, & il faut pour cela rencontrer des Peintres savans & des Ouvriers capables de bien exécuter les desseins qu'on leur donne. Il y avoit alors en Flandre des Tapissiers, non seulement trés-habiles à bien employer les laines, mais qui dessinoient parfaitement; & ils étoient si capables qu'il se voit beaucoup de Tapisseries dont les couleurs sont de leur invention, & qu'ils ont fabriquées sur des desseins qui n'étoient pas même bien arrêtez.

Je vous avoüe que c'est le moyen le plus assûré pour conserver long-temps, & même pour multiplier les Tableaux des plus savans hommes: c'est l'ornement le plus riche & le plus commode dont on puisse parer les dedans d'un Palais; & c'est par là que nous possedons en France plusieurs Ouvrages magnifiques, & d'une composition excellente.

Il y a dans la grande Eglise de Chartres dix pieces de Tapisseries * qui autrefois ont été faites en Flandre sur les desseins que Raphaël fit pour les loges du Vatican, où l'histoire de l'ancien Testament est représentée. Ces Tapisseries sont admirablement exécutées, les bordures en sont riches, les laines trés-fines, & toutes relevées de

* Faisant 40. aunes de cours.

ſoye. Ce fut Mr. de Thou Evêque de Chartres, qui les donna à cette Egliſe, & l'on peut dire que hors celles du Roi, il n'y en a point de plus belles.

Vous avez vû ces Ouvrages merveilleux qui ſont dans le Garde-meuble de S. M. & que l'on expoſe ſouvent aux grandes fêtes. Je ne parle à préſent que des Tapiſſeries du deſſein de Raphaël, & je vous demande s'il y a rien de plus beau que les 8. pieces * de l'hiſtoire de Joſué. Quels Tableaux ſont comparables à celle de Pſyché contenant † 26. pieces. Les Actes des Apôtres ‡ ne vous ſurprennent-ils pas quand vous les voyez? Et combien de fois vous ai-je oui parler § de l'hiſtoire de S. Paul, comme d'un travail que vous ne pouviez aſſez admirer.

Pymandre m'interrompant en cet endroit, J'ai remarqué, dît-il, dans les Memoires de Mr. de Brantôme, que François I. acheta cette Tapiſſerie pour parer ſa Chapelle, aprés avoir eu celle du Triomphe de Scipion qu'on eſtime de Jule Romain. Il dit, parlant de cette tapiſſerie que c'étoit le chef-d'œuvre des Ouvriers Flamans, qui aimerent mieux la préſenter au Roi de France qu'à l'Empereur Charles Quint, connoiſſant la magnificence & la liberalité de ce grand Prince, qui en paya vingt-deux mille écus, qui étoit alors une ſomme trés-conſiderable.

Ces Ouvrages, repris-je, ſont des Ouvrages ſans prix. Quoi qu'ils ſoient tout étoffez de ſoye & d'or, néanmoins la grandeur du deſſein & la beauté du travail ſurpaſſe infiniment la richeſſe de la matiere.

Mais Mr. de Brantôme s'eſt trompé, s'il a dit

que

* 43. aûnes. † 106. aûnes. ‡ En 10. pieces de 53. aûnes. § En 7 pieces faiſant 42. aûnes.

que ce fut le Triomphe de Scipion que François I. acheta : car cette Tapisserie a été faite pour Henri II. dont même le portrait se reconnoît dans toutes les figures qui représentent Scipion. Ce fut des batailles de ce fameux Romain dont François I. fit l'aquisition. Vous pouvez voir dans le cabinet de Mr. Jabac les desseins de ces deux tentures * qui sont de la main de Jule.

Pour ce qui est des Tableaux de Raphaël, continuai-je, on sait bien que pendant qu'il vivoit, les Cardinaux & les Princes d'Italie retenoient presque tout ce qui sortoit de sa main. Et quoi que le Cardinal Jule de Medicis eût fait faire ce beau Tableau qui est à S. Pierre *in Montorio*, à dessein de l'envoyer en France, nous n'avons pas pourtant été assez heureux pour le posseder, parce que Raphaël mourut aussi-tôt qu'il l'eut achevé, & comme c'est assûrément le chef-d'œuvre de ce grand Peintre, on ne voulut pas priver Rome du plus bel Ouvrage qu'il eût jamais fait.

Ne vous souvient-il pas de cette riche composition où l'on voit un Possedé au pied d'une montagne avec les Disciples de Nôtre Seigneur ? On ne peut sans quelque sentiment de douleur regarder ce jeune enfant que le Démon tourmente, mais qu'il tourmente de telle sorte que tous ses membres patissent. On l'entend, s'il faut ainsi dire, crier de toute sa force ; on lui voit les yeux renversez & presque hors de la tête. Ses veines enflées & sa peau tenduë d'une maniere & d'une couleur toute extraordinaire, sont des marques des grands efforts qu'il fait, & des peines qu'il endure. Ce Vieillard qui le soûtient est d'une expression admirable : car si l'on

* Elles sont ensemble 120. aunes de cours en 22. pieces.

apperçoit sur son visage qu'il n'est pas exemt de crainte auprés de ce Possedé, l'on remarque aussi qu'il employe toutes ses forces à le bien tenir. Il regarde fixement les Apôtres qui sont prés de lui, comme s'il recevoit toute sa vigueur de leur présence. Cette femme qui est sur le devant du Tableau & l'une des principales figures, ne semble-t-elle pas, en se tournant vers eux & en étendant les bras du côté de cet enfant, leur en montrer le miserable état ? Et ne diroit-on pas qu'ils en ayent compassion ? Il y a dans cette Peinture des figures si belles & des airs de têtes si differens & si extraordinaires, que ce n'est pas sans raison qu'elle a été estimée de tous les savans pour la plus parfaite qui soit sortie de la main de Raphaël.

Peut-on s'imaginer l'humanité du Fils de Dieu dans sa gloire d'une maniere plus divine qu'elle est représentée dans cet Ouvrage ? On y voit J. C. si rempli de lumiere, que Moyse & Elie qui sont à ses côtez, paroissent comme pénétrez de cette grande clarté. Les trois Disciples bien aimez sont prosternez contre terre, éblouïs des rayons de cette lumiere éclatante qui environne leur Maître. Et ce Divin Maître, vêtu d'une robe plus blanche que la neige, les bras ouverts & les yeux élevez en haut, semble dans cette action merveilleuse faire voir l'essence & la divinité de toutes les trois Personnes unies en lui, mais si bien exprimées par le pinceau de ce Peintre incomparable, qu'il a employé tout son savoir dans la représentation de cette image du Divin Sauveur, où il a fait un dernier effort pour montrer la puissance de son Art dans les choses même qui ne se peuvent exprimer ; & comme s'il

s'il se fût épuisé pour achever cet Ouvrage, il ne travailla plus depuis qu'il l'eut fini. La mort ôtant de ce monde un si excellent homme, fit voir que quand une fois on est arrivé au plus haut degré de perfection, l'on ne peut plus demeurer ici-bas.

On attribuë la cause de sa mort à une débauche de femme ; & l'on dit que n'ayant pas découvert son mal aux Medecins, ils le traiterent comme d'une pleuresie & le firent trop saigner.

Quelque-temps auparavant il s'étoit engagé d'épouser une niece du Cardinal de Bibienne. Toutefois esperant que le Pape le feroit Cardinal, & d'ailleurs n'ayant pas beaucoup d'inclination pour le mariage, il en retardoit tous les jours l'accomplissement.

Comme il vit que sa maladie augmentoit, & que ses forces diminuoient, il fit son testament, & aprés avoir obligé la femme qu'il entretenoit de sortir de sa maison, il lui donna dequoi vivre honnêtement le reste de ses jours. Il partagea son bien entre ses Eleves, dont Jule Romain étoit celui qu'il aimoit le plus. Enfin, aprés s'être reconcilié avec Dieu & avoir donné des marques d'une veritable contrition, il sortit du monde à pareil jour qu'il y étoit entré, qui fut * un Vendredi Saint. Il n'étoit âgé que de 37. ans, & sa mort précipitée causa une affliction si générale dans Rome, qu'il n'y eut personne qui n'en ressentît une extrême douleur.

Son corps ayant été exposé dans la sale où il travailloit pendant sa vie, l'on mit tout proche, ce beau Tableau de la Transfiguration

* En 1520.

qu'il avoit achevé nouvellement ; & comme l'on vit cet illuſtre mort auprés de ſes figures, qui toutes paroiſſoient vivantes, il n'y eut perſonne qui n'eût le cœur rempli de triſteſſe à la vûë de ce ſpectacle, où l'on connoiſſoit encore plus par l'excellence de ces Peintures, quelle perte l'on faiſoit dans la mort de ce ſavant homme.

Outre qu'il étoit, comme je vous ai dit, beau & bien fait de corps, il avoit une grace, une bonté, & une douceur qui gagnoit le cœur de tous ceux qui le voyoient, particulierement des Peintres qui avoient pour lui un reſpect & une amitié toute extraordinaire. C'étoit à qui lui feroit le mieux ſa cour ; & jamais on ne le voyoit ſortir qu'il n'en eût pluſieurs avec lui, qui tenoient à grand honneur de l'accompagner. Il eſt vrai auſſi que cette déference qu'ils avoient pour ſa perſonne ne le portoit point à s'élever au deſſus d'eux ; il les traitoit comme s'ils euſſent été ſes égaux, & cette belle maniere d'agir faiſoit que ſes Eleves même vivoient tous enſemble avec beaucoup d'union & d'amitié. Il prenoit un ſingulier plaiſir à obliger tous ceux de ſa profeſſion, & s'ils deſiroient quelque choſe de ſa main, il quittoit auſſi-tôt ſes autres Ouvrages pour leur rendre ſervice.

Comme il donnoit liberalement ſes deſſeins à ſes Eleves & à pluſieurs Peintres, qui étant fort habiles s'efforçoient de l'imiter autant qu'ils pouvoient, il s'eſt répandu parmi le monde, & dans les cabinets des curieux beaucoup d'Ouvrages qu'on a fait paſſer pour être de ſa main.

Ce qui eſt digne de remarque dans cet excellent homme, eſt le progrés inconcevable qu'il a fait

dans son Art pendant le peu de temps qu'il a vécu. Car aussi-tôt qu'il eut commencé de travailler sous Pietre Perugin, il se rendit capable de le bien imiter. Mais comme il avoit trop de lumiere pour ne pas discerner les divers degrez de perfection qui se trouvent dans la Peinture, il n'eut pas si-tôt vû les Tableaux de Leonard, qu'il reconnut les défauts de sa premiere maniere, & en prit une autre beaucoup meilleure. Enfin, se sentant assez fort pour ne plus s'arrêter à suivre les pas des autres Maîtres, on le vit, non seulement comme une Abeille prendre l'essor, pour amasser de tous côtez ce qu'il rencontroit de meilleur dans les Ouvrages des Anciens, & dans ce que la vûë peut découvrir de plus beau pour s'en faire une nourriture particuliere : mais il parut comme une Aigle généreuse s'élever au dessus de toutes les choses visibles, pour contempler des idées plus parfaites dont il formoit ses Ouvrages. Aussi l'on y voit des traits semblables à ceux des Anciens Grecs, parce qu'ils ont tous puisé dans une même source & se sont servis d'exemples pareils, lors qu'ils ont voulu travailler à ces rares chef-d'œuvres de l'Art, où la Nature est représentée dans une beauté & une perfection, qu'elle semble n'avoir jamais fait voir qu'à ces grands hommes.

Raphaël connoissoit pourtant bien que l'esprit de l'homme a ses bornes; qu'il est comme renfermé dans certains sujets ; & que quelque peine qu'on prenne pour aquerir toutes les parties de la Peinture, il est difficile qu'il n'y en ait quelqu'une qui échape, & de laquelle un autre ne se rende possesseur. C'est pourquoi

il travailla autant qu'il put à les aquerir toutes, afin au moins que si quelqu'un excelloit en une chose, il eût cet avantage de n'être surmonté qu'en une partie, & de surpasser les autres en tout le reste.

En effet on voit qu'il dessinoit parfaitement; qu'il étoit fecond en belles inventions, & savant à bien ordonner; qu'il a peint avec beaucoup d'amour, mais sur tout qu'il n'a point eû d'égal pour donner de l'expression & de la grace à ses figures. Il a toûjours conservé de la force & de la douceur dans tout ce qu'il a représenté; il a sû traiter ses sujets avec toute la convenance necessaire, soit en représentant les coûtumes differentes des nations, soit dans les habits, dans les armes, dans les ornemens, dans le choix des lieux, & enfin dans tout ce qui regarde cette partie de bienséance, que Castelvetro nomme dans sa Poëtique *il costume*, & qui doit être commune aux grands Poëtes & aux savans Peintres.

Vous savez à quel prix l'on met ses Ouvrages, & vous pouvez considerer ceux qui sont au Louvre; il y a deux petits Tableaux sur bois qui sont de sa premiere maniere: l'un représente un S. Michel qu'il fit pour François I. & l'autre un S. George qu'il peignit pour Henri VIII. Roi d'Angleterre. Vous y verrez encore une Vierge assise dans un païsage avec le petit Jesus devant elle, & S. Jean à côté. Ce Tableau est de sa seconde maniere. Celui où il a représenté la Vierge, Nôtre Seigneur, Saint Jean, & Sainte Elisabeth, que le Roi a eû depuis peu de Mr. l'Abbé de Brienne, est d'une maniere plus forte.

N'est-ce pas, me dît Pymandre, ce Tableau que j'ai vû autrefois chez Mr. le Duc de Roua-

nez,

niez, & qu'on disoit n'être que la copie d'un autre que Mr. le Marquis de Fontenai Mareuil apporta de Rome lors de sa premiere Ambassade, & dont il fit présent à Mr. le Cardinal Mazarin? Il est vrai que cette copie ne laisse pas d'être considerable, puis qu'on la croit de Jule Romain; il y a même quelque petite difference dans le païsage & dans les figures.

Pymandre ayant cessé de parler, Il n'y a point de Tableaux, repris-je, dont l'on ne fasse quelque histoire, & lors qu'il s'en rencontre deux à peu prés semblables, aussi-tôt chacun prend parti pour faire que l'un soit l'original, & l'autre la copie. Mais il faut que je vous dise ce que j'ai appris d'un savant homme en cet Art touchant ces Tableaux, aprés toutefois que je vous aurai rapporté ce que je sai de leur origine

Celui dont je vous parle, & qui est présentement dans le cabinet du Roi, a été longtemps dans la maison de Boisi, où il avoit été laissé par Adrien Gouffier Cardinal de Boisi, à qui Leon X. donna le chapeau l'an 1515. & qu'il envoya Legat en France en 1519. On dit que ce fut un présent que Raphaël lui fit en reconnoissance des bons offices qu'il lui avoit rendus auprés du Roi François I. Quoi qu'il en soit, ce Cardinal le gardoit cherement, & Raphaël lui-même avoit pris soin qu'il fût bien conservé, car il est couvert d'un petit volet de bois peint, & orné d'une maniere aussi agréable que savante.

Quant à celui qui est aujourd'hui dans le cabinet de Mr. le Duc de Mazarin, le Chevalier *del Pozzo* que vous avez connu à Rome, le fit acheter par Mr. de Fontenai pendant qu'il étoit

Ambaſſadeur auprés du Pape Urbain VIII. prétendant que c'étoit l'original que Raphaël avoit commencé, & ſur lequel celui dont j'ai parlé avoit été copié par Jule Romain. Mais ce que j'ai ſû depuis, c'eſt que Raphaël ſur les derniers temps étant accablé d'Ouvrages faiſoit ce que beaucoup d'autres Peintres pratiquent ſouvent, qui eſt d'arrêter un deſſein fort correct, de le donner à leurs Eleves pour le peindre, & lors qu'ils l'ont fini autant qu'ils ont pû, ils le retouchent eux-mêmes & en font un Ouvrage qui paſſe pour être de leur main. Il en a été ainſi dans cette rencontre. Raphaël a deſſiné ces deux Tableaux, & les a fait peindre par deux de ſes Eleves. Mais ayant eû plus d'inclination à finir celui qui eſt dans le cabinet du Roi, il l'acheva entierement, & laiſſa l'autre imparfait.

Cet Ouvrage n'eſt pas le ſeul où il ſe ſoit conduit de la ſorte, celui qui me l'a fait remarquer, garde chez lui un deſſein à la plume de la main de Raphaël; ce deſſein eſt admirablement bien touché, & repréſente Venus, Vulcain & pluſieurs petits Amours. Ce même ſujet ſe trouve entre les mains de Mr. Jabac, peint ſur bois par Jule Romain, de la même grandeur que celui de Raphaël, qui s'en ſervit auſſi pour peindre de blanc & noir la façade d'une maiſon qu'il avoit fait bâtir pour ſes Eleves.

Mais ce qu'il faut obſerver, eſt que Raphaël avoit des hommes ſi ſavans qui travailloient ſous lui, que bien-loin de gâter ſes deſſeins, ils y ajoûtoient ſouvent de nouvelles beautez. Car Jule Romain ayant beaucoup plus de feu que Raphaël, inſpiroit à toutes ſes Peintures certaine vie & certaine action qui manquoit aux deſſeins

de

de ſon Maître ; étant trés-vrai que Raphaël lui-même a beaucoup appris de Jule, & que ſes figures étoient moins animées, qu'elles n'ont été depuis que cet Eleve travailla ſous lui.

Je vous dirai encore en paſſant une choſe conſiderable touchant les Tableaux qu'on croit être de Raphaël, & où l'on voit bien en effet qu'il y a de ſa compoſition & de ſa maniere. C'eſt que ceux qui ſont bien peints, mais moins corrects dans le deſſein, peuvent être de Timothée d'Urbin ou de Pellegrin de Modene, qui ont fort bien imité ſon coloris, mais qui n'ont pas deſſiné correctement. Ceux dont le deſſein eſt plus arrêté, & qui ſont moins agréables dans la couleur, peuvent être de Franceſque Penni, auſſi l'un de ſes Eleves. Pour les Tableaux où Jule Romain a touché, on y voit plus de vie dans les actions, & plus de noir dans tout ce qui repréſente la chair. Perrin del Vague eſt un de ceux qui a encore bien imité Raphaël ; mais dans ce qu'il a fait, il y a plus de douceur & plus de tendreſſe, que de force & de grandeur. J'aurai une autre fois lieu de vous parler de lui plus amplement.

Ce que vous devez donc conſiderer, ou plûtôt admirer au Louvre, comme étant de la ſeule main de Raphaël, de ſa plus grande maniere, & des plus belles choſes qu'il ait faites, c'eſt cette belle figure de Saint Michel dont je viens de vous parler où ce que l'Art a jamais pû produire de plus parfait, eſt expoſé aux yeux de tout le monde. C'eſt encore cet autre Tableau ſi merveilleux où la Vierge & le petit Jeſus ſont environnez de S. Joſeph, de Saint Jean, de Sainte Eliſabeth, & de deux Anges qui répandent

des fleurs. Cette ordonnance est si noble & d'une maniere si forte & si admirable, que je diminuerois de son excellence si je prétendois vous la décrire.

Je vous dirai seulement qu'entre tant d'excellentes parties qu'on y peut remarquer, on voit sur le visage de la Vierge cette pudeur & cette sagesse qu'il a toûjours si bien exprimée dans tous les Tableaux qu'il en a faits. Aussi personne n'a peint comme lui cette modestie & cette retenuë si bienséante aux femmes, les ayant toûjours représentées dans des attitudes, & avec des airs de tête & des mouvemens qui n'inspirent que du respect & de la veneration à ceux qui les regardent.

Outre ces Tableaux il y a encore dans le cabinet du Roi quelques portraits de la main de ce grand Peintre, & à Fontainebleau une sainte Marguerite qui est aussi de sa bonne maniere.

Pour les autres Ouvrages de Raphaël qui sont en divers cabinets de cette ville, vous aurez vû sans doute celui de Mr. le Marquis de Sourdis, c'est un S. George de la même grandeur & maniere que celui du Roi. Le nom de Raphaël est écrit en lettres d'or au poitrail du cheval. Il vient du Roi d'Angleterre.

Celui de Mr. le Président Tambonneau que vous avez vû autrefois chez Mr. de la Noüe, est de la seconde maniere de Raphaël. Vous savez bien qu'il appartenoit autrefois au Comte de Chiverni, & que ce fut Madame la Marquise d'Aumont qui le vendit à Mr. de la Noüe moyennant 5000 livres, & une copie qu'il en fit faire par un excellent Peintre *, pour mettre dans l'Eglise de Port Royal. Mr.

* Mr. de Champagne.

Mr. le Duc de S. Simon a aussi une Vierge de la main de Raphaël qu'il conserve avec soin. Je vous ai fait voir un Tableau de sa premiere maniere, & du temps qu'il travailloit à Perouse. Il peut y en avoir encore d'autres en quelques endroits de Paris, sans compter ceux qu'on fait passer pour être de lui.

Avant Raphaël on ne parloit que de l'Ecole de Florence ; mais il mit celle de Rome à un si haut degré de perfection, que depuis elle a toûjours été considerée comme la premiere de toutes. Il laissa plusieurs Eleves, entre lesquels, comme je vous ai dit, il y en eut de trés-savans, & dont je vous parlerai dans la suite.

M'étant arrêté, Pymandre me dît, Aprés ce que vous avez rapporté de Raphaël, je ne croi pas que vous puissiez nommer aucun Peintre qui en approche : car vous avez remarqué en lui tant de belles qualitez, qu'il est comme impossible qu'il y en ait qui puisse lui être comparé.

Je ne prétends pas aussi, continuai-je, vous entretenir dorénavant d'aucun autre qui l'égale, puis qu'il a paru comme le Maître de tous. Mais cela n'empêchera pas que je ne vous nomme beaucoup d'excellens hommes qui l'ont survécu, & qui ont fait de trés-beaux Ouvrages.

Car si Raphaël a été le Maître de l'Art, & qu'il en ait découvert les trésors, on peut dire aussi qu'il a donné moyen à ses Disciples & à ceux qui l'ont suivi, de s'enrichir de sa découverte.

Ce fut de son temps que tous les Arts qui dépendent du dessein se perfectionnerent. Celui de peindre sur le verre, & qui étoit fort en usa-

ge en France, fit un progrés considerable.

Comme il n'y avoit personne en Italie qui sût employer les couleurs dont on se sert dans cette sorte de travail, & les faire recuire & calciner sur le verre aussi-bien qu'on faisoit ici : Bramante eut ordre du Pape Jule II. de faire venir de Marseille un nommé CLAUDE fort habile en cet Art, & qui mena avec lui un Religieux de l'Ordre de S. Dominique nommé FRERE GUILLAUME, encore plus excellent Ouvrier que lui. Ils travaillerent d'abord aux vitres du Vatican; & Claude étant mort incontinent aprés qu'il fut arrivé à Rome, frere Guillaume travailla seul, & fit divers Ouvrages en plusieurs Eglises.

Ensuite il alla à Cortone, puis à Arezzo, où vivant doucement d'un Prieuré que le Pape lui avoit donné, & s'appliquant davantage qu'il n'avoit fait à bien dessiner, il acheva des choses encore plus belles que ce qu'il avoit fait à Rome. Il mourut âgé de 62. ans l'an 1537.

Aprés ce que je viens de rapporter du plus grand de tous les Peintres, je ne vous satisferois pas beaucoup si je m'arrêtois à un DOMINIQUE PULIGO * Florentin, & Disciple de Ghirlandaï. Je ne vous dirai rien de TIMOTHE'E DA URBINO qui travailla sous Raphaël aux Sibylles qui sont à Nôtre-Dame de de la Paix. Il le quitta bien-tôt pour retourner dans son païs, † où s'étant établi, il tâcha autant qu'il put d'imiter sa maniere : mais il ne dessinoit pas aussi-bien qu'il peignoit.

Je ne vous parlerai pas non plus de VINCENT DA SAN GEMINIANO, quoi qu'il fût

* Il mourut l'an 1525. † Il mourut âgé de 54. ans, l'an 1524.

fût Disciple de Raphaël, qu'il ait travaillé dans les Sales du Vatican, & qu'il ait fait plusieurs Ouvrages à fraisque dans les ruës de Rome. Il finit sa vie l'an 1527.

Peu de temps aprés mourut LORENZO DI CREDI de Florence, âgé de 78. ans. Il étoit Disciple d'André Verrochio, & avoit travaillé sous lui avec Pietre Perugin, & Leonard de Vinci: mais ayant connu la beauté des Ouvrages de Leonard, il quitta la maniere de son premier Maître pour les imiter, & il se mit à les copier avec une exactitude si grande, qu'on prenoit souvent les copies pour les originaux; ce qui est cause, comme je vous ai déja remarqué, qu'il y a bien des Tableaux qu'on croit de la main de ces grands Maîtres, qui ne sont que des copies. Car comme le temps en efface les traits & en ôte les couleurs, & que d'ailleurs ils sont faits par d'habiles gens, il est assez malaisé de ne s'y pas tromper, & c'est où les demi-savans se laissent surprendre; car ceux qui ne regardent qu'à la toile & au bois, n'y trouvent point de difference.

Quoi que Lorenzo ait beaucoup vécu, il n'a laissé que peu d'Ouvrages, parce qu'il étoit longtemps sur un Tableau prenant plaisir à le bien finir. Il eut quelques Disciples qui n'ont pas été assez fameux pour m'obliger à vous en parler.

Encore que BALTHAZAR PERUZZI Sienois n'ait pas fait des Tableaux qui méritent d'être remarquez, toutefois comme il a passé pour un grand dessinateur, principalement dans les choses qui regardent l'Architecture, il me semble que je ne dois pas le retrancher du nombre

bre des grands hommes, dont vous voulez que je vous entretienne. Je ne vous dirai rien de tout ce qu'il a peint dans des ruës de Rome, dans plusieurs Eglises, & dans la maison d'Augustin Ghisi, où il a fait des Ouvrages de blanc & noir qui ont été trés-estimez. Vous saurez seulement qu'il sût fort bien les Mathematiques, & qu'il entendit parfaitement l'Architecture civile & militaire. Leon X. se servit de lui en plusieurs choses, & lors qu'il voulut faire achever l'Eglise de S. Pierre, que Jules II. avoit fait commencer sur les desseins de Bramante, il le choisit pour en faire un nouveau modelle, parce que le premier lui sembloit trop grand & trop vaste. Balthazar en fit un trés-magnifique, dont ceux qui ont achevé l'Eglise de saint Pierre se sont aidez.

Ce fut lui qui rétablit les anciennes décorations de théâtre, dont l'usage étoit comme perdu il y avoit long-temps. Et lors que le Cardinal de Bibienne * fit représenter devant Leon X. sa comédie intitulée *la Calandra*, qui est une des premieres comédies Italiennes qu'on ait recitées sur le theatre; Balthazar en composa les Scenes, & les orna de tant de diverses sortes de bâtimens, de ruës, de places publiques, & d'une infinité d'autres objets fort bien mis en perspectives, que cette représentation fut admirée de tout le monde. Il prit lui-même le soin de la conduite & de tous les changemens des machines; il ordonna des differentes lumieres, & toutes choses réüssirent si heureusement, que ce spectacle surpassa encore de beaucoup ceux où il avoit travaillé auparavant. Ainsi l'on peut dire que c'est lui

* Bernardo Divitio.

lui qui a ouvert le chemin à tous les Ingenieurs & Machiniſtes, qui depuis ce temps-là ſe ſont mêlez de faire de pareilles décorations.

Aprés la mort de Leon X. & d'Adrien VI. qui ne tint le Siege que vingt mois, Jule de Medicis couſin de Leon, & fils naturel de ce Iulien qui fut tué à Florence dans cette horrible conſpiration dont je vous ai parlé, fut élû Pape, & nommé Clement VII. Balthazar Peruzzi étant reconnu pour un des plus excellens Architectes, fut choiſi pour ordonner du magnifique appareil que l'on fit pour ſolemniſer le couronnement du nouveau Pontife; & enſuite il travailla à divers Ouvrages dans l'Egliſe de S. Pierre & ailleurs.

En l'année 1527. les troupes de l'Empereur Charles-Quint ayant aſſiegé Rome, & mis cette grande ville au pillage, Balthazar fut pris par des ſoldats Eſpagnols, qui aprés lui avoir ôté tout ce qu'il poſſedoit, le tourmenterent encore pour tirer de lui une groſſe rançon, parce qu'à ſa bonne mine ils le prenoient pour quelque riche Prelat qui s'étoit traveſti. Mais enfin ayant ſû qu'il étoit Peintre, ils l'obligerent de faire le portrait de Charles de Bourbon qui avoit été tué à l'aſſaut de la ville; & ſoit qu'il le peignit ſur leur relation ou d'aprés ce Prince mort, ce fut par ce moyen qu'il ſe tira de leurs mains.

Auſſi-tôt il alla s'embarquer à *Porto-Hercole* pour paſſer à Siene, où il arriva dans un état fort fâcheux: car ayant rencontré des voleurs ſur le chemin, ils le dépouillerent tout nud, ne lui laiſſant que ſa chemiſe. Cependant ſes amis le reçûrent avec joye; & ce fut ſur lui que ceux

ceux de Siene se reposerent puur la conduite des fortifications de leur ville, dont ils le prierent de prendre le soin. Il y demeura donc quelque temps, & lors que Clement VII. eut fait sa paix avec l'Empereur, & que leurs troupes allerent assieger Florence, le Pape voulut l'employer * en qualité d'Ingenieur, mais il refusa de servir contre son païs, ce qui lui attira l'indignation de Clement. Toutefois aprés que ceux de Florence eurent été contraints de se rendre, & de recevoir les Medicis qu'ils avoient chassez, & même de reconnoître pour Prince Souverain Alexandre de Medicis, que l'Empereur instala; Balthazar voyant toutes choses en paix, retourna à Rome, où par l'entremise de ses † amis il trouva moyen d'appaiser le Pape. & de rentrer en ses bonnes graces.

Alors il fit le dessein de la maison des Massimi qui est dans Rome, & de deux Palais que les Ursins firent bâtir proche de Viterbe. Il commença aussi son livre des Antiquitez de Rome, & un Commentaire sur Vitruve dont il faisoit les figures à mesure qu'il travailloit sur cet Auteur. Mais il n'acheva pas ce qu'il avoit entrepris; car il tomba malade, & l'on dit que quelques-uns de ses ennemis, jaloux de sa fortune, employerent le poison pour avancer la fin de sa vie, qui arriva l'an 1536. aprés avoir vécu 26. ans. Il fut enterré dans la Rotonde auprés de Raphaël.

Quoi qu'il eût beaucoup travaillé, il avoit néanmoins amassé fort peu de bien, & même il ne jouït pas durant sa vie de toute la réputation qu'il a euë aprés sa mort, étant assez ordi-

* En 1530. † Les Cardinaux Salviati, Trivulce, & Cesarini.

dinaire qu'on n'estime les personnes de mérite que quand on ne les possede plus Aussi quand Paul III. voulut faire achever l'Eglise de Saint Pierre, on s'apperçût bien de la perte qu'on avoit faite de Balthazar, par le besoin qu'on avoit de son conseil. Car encore que Antonio da San Gallo y travaillât alors & fût en réputation d'excellent Architecte, on ne doutoit pas néanmoins que les avis de Balthazar ne lui eussent été d'un grand secours. Sebastien Serlio hérita de ses Ecrits & de ses Desseins, dont il s'est beaucoup servi dans les livres d'Architecture qu'il a donnez au au public.

Mais de crainte d'oublier quelqu'un de ceux qui ont contribué à ces belles Peintures du Vatican, & de les priver de l'honneur qui leur est dû; Je vous dirai, pendant qu'il m'en souvient, que JEAN FRANCESQUE PENNI surnommé IL FATTORE, est un de ceux qui avec Jule Romain travailla toûjours sous Raphaël chez qui ils demeuroient, & qui les aimoit aussi tendrement que s'ils eussent été ses enfans.

Jean Francesque étoit fort jeune lors qu'il entra avec Raphaël; & comme il eut cet avantage d'apprendre d'abord les principes de son Art sous un si savant Maître, il se fit, en l'imitant, une excellente maniere de dessiner. Il est vrai aussi qu'il y prit plus de soin & de plaisir qu'à bien peindre. Il n'avoit point encore manié le pinceau ni employé de couleurs, quand il travailla aux * loges avec Jean da Udine & Perrin del Vague.

Cependant il étoit universel en toutes choses : car il savoit fort bien faire les ornemens. Il peignoit les païsages avec beaucoup d'entente,

* Du Vatican.

te, les embelliſſant de bâtimens & d'autres choſes qui les rendoient agréables. Il travailloit à fraiſque, à huile & à détrempe, & en toutes ces manieres il y réüſſiſſoit également bien. Il avoit une connoiſſance ſi parfaite de ſon Art & une facilité ſi prompte & ſi expeditive, que ce fut pour cela qu'on le nomma *il Fattore*. Et de cette grande pratique qu'il avoit à faire toutes choſes, Raphaël tira un ſecours conſiderable, ſoit pour des deſſeins de Tapiſſeries, ſoit pour les autres Ouvrages auſquels il l'employoit.

Il peignit de clair-obſcur la façade d'une maiſon qui eſt à * *Monte Jordano*. Il travailla auſſi à Ghiſe, où il fit le plafond des loges ſur les Cartons de Raphaël. Aprés la mort de ce grand homme, Jule Romain & lui étant demeurez toûjours enſemble, ils acheverent l'hiſtoire de Conſtantin dans la grande Sale du Vatican, dont veritablement une partie des deſſeins avoit été faite par Raphaël.

Pendant ce temps-là Perrin del Vague qui avoit auſſi peint ſous Raphaël, épouſa une ſœur de Jean Franceſque. Cette alliance leur donna occaſion de travailler enſemble tous les trois; & même ils eurent ordre du Pape Clement VII. de copier ce beau Tableau de Raphaël qui eſt à S. Pierre *in Montorio*, pour en envoyer la copie en France. Mais ils ne la firent que commencer, car s'étant ſeparez les uns des autres aprés avoir partagé ce que Raphaël leur avoit laiſſé, Jule Romain s'en alla à Mantouë où il fit pluſieurs choſes conſiderables dont je vous entretiendrai. Jean Franceſque le ſuivit peu

* C'eſt un quartier dans Rome ainſi nommé.

peu de temps aprés, soit que l'amitié qu'il avoit pour lui l'obligeât à cela, soit qu'il y fut attiré par l'esperance d'y trouver aussi de l'emploi. Toutefois Jule ne l'ayant pas si bien reçû qu'il avoit esperé, il le quitta aussi-tôt ; & aprés avoir passé par la Lombardie il s'en retourna à Rome, où ayant fini la copie du Tableau de S. Pierre *in Montorio*, il la porta à Naples au Marquis del Vaste, pour lequel il fit d'autres Ouvrages pendant le peu de temps qu'il vécut. Car incontinent aprés il demeura malade, & mourut âgé seulement de 40. ans, environ l'an 1528.

Il eut un frere nommé LUCA, qui aprés avoir travaillé à Genes, à Luques, & en d'autres lieux d'Italie avec Perrin del Vague son beaufrere, s'en alla en Angleterre où le Roi Henri VIII. l'employa, & où il fit quantité de desseins qui furent gravez en Flandre, & dont les Estampes se sont répanduës de tous côtez.

Il y avoit encore alors PELLEGRIN DE MODENE qui fut grand ami de Jean Francesque, & qui ayant demeuré avec Raphaël s'en retourna aprés sa mort à Modene, où il fit plusieurs Tableaux.

GAUDENCE Milanois vivoit aussi en ce temps-là. Il avoit une grande facilité à peindre ; & vous pouvez voir dans le Palais Mazarin un Tableau de sa façon, où il a représenté la descente du S. Esprit sur les Apôtres. Je ne m'arrêterai pas maintenant à vous rien dire de ses autres Ouvrages, afin de vous entretenir d'un autre Peintre Florentin dont le nom ne vous est pas inconnu.

C'est D'ANDRE' DEL SARTE, ainsi nommé

mé à cauſe que ſon pere étoit Tailleur. Il y a long-temps, dît Pymandre, que je l'attendois. Comme j'ai ſû qu'il étoit venu ici ſous le Roi François I. j'étois ſur le point de vous interrompre pour vous en demander des nouvelles.

Je n'avois garde, repartis-je, de le laiſſer ſeparé de ces grands hommes dont je vous parle, puis qu'il a tenu parmi eux un rang aſſez conſiderable. En effet il a ſû la Peinture & l'a miſe en pratique autant qu'un homme de ſon temperament étoit capable de faire. Vous vous étonnez peut-être de ce que j'attribuë à ſa complexion, ce qu'il y a de beau dans ſes Ouvrages, ou ce qui manque à leur perfection. Cependant il eſt vrai en quelque ſorte, que s'il n'a pas fait voir dans ſes Tableaux encore plus de beauté, l'on en peut attribuer la cauſe à ſon humeur lente & tardive. Car ſi ſon deſſein eſt correct & dans la maniere de Michel-Ange, s'il a inventé agréablement, & ordonné les choſes avec bien de l'eſprit; il n'a pas eu aſſez de cette chaleur & de ce beau feu ſi neceſſaire aux Peintres pour animer leurs figures, & pour leur donner cette fierté, cette force & cette nobleſſe qui fait admirer les Tableaux. Auſſi l'on peut dire en quelque ſorte que c'eſt ce qui manque dans les ſiens, & qu'on n'y voit pas une diverſité d'accommodemens, une varieté d'expreſſions, & une grandeur de penſées qui les auroient rendus infiniment plus recommandables.

Mais au reſte ſi on les examine ſans préoccupation, on verra que dans les femmes & les enfans il y a des airs de tête naturels & gracieux;

que

que les jeunes hommes & les vieillards y ſont peints avec des expreſſions trés-vives & trés-belles, quoi qu'il n'y ait pas, comme je viens de dire aſſez de varieté ; que les draperies ſont diſpoſées avec une façon agréable ; que le nud y eſt bien entendu & bien deſſiné, & qu'encore que ſa façon de deſſiner ſoit ſimple & ne tienne rien de ce grand goût & de cette forte maniere que l'on admire en d'autres Peintres, néanmoins tout ce qu'il a fait eſt aſſez étudié.

André nâquit à Florence l'an 1478. Auſſitôt qu'il ſût lire & écrire, ſon pere le mit en apprentiſſage chez un Orfevre, qu'il quitta pour apprendre à peindre. Son premier Maître fut un Jean Barile Peintre aſſez médiocre : mais enſuite il demeura avec Pierre de Coſimo, & aprés il s'aſſocia pour travailler en la compagnie de Francia Bigio auſſi Peintre Florentin, & Diſciple de Mariotto Albertinelli.

Pendant qu'ils demeurerent enſemble ils entreprirent pluſieurs Ouvrages ; & ce fut dans ce temps-là qu'André peignit à fraiſque & de clair-obſcur douze Tableaux de la vie de Saint Jean Baptiſte qui ſont à Florence dans un Cloître, & qui ſervirent à le mettre en credit. Car aprés les avoir achevez, il en fit un entre autres pour mettre dans une Chapelle de l'Egliſe de * *San Gallo*, où l'on vit une beauté & une union de couleurs ſi grande, au prix de ce que les autres Florentins peignoient alors, que tous ceux qui le virent en furent ſurpris.

Enſuite de cela il fit dans le Convent des Freres Servites de l'Annonciade, l'hiſtoire du Bienheureux Philippe de Neri ; & comme il ſe perfec-

* Où ſont les Freres de l'Obſervance de l'Ordre de S. Auguſtin.

fectionnoit toûjours de plus en plus, chacun tâchoit d'avoir de ses Ouvrages.

Il travailla à un Tableau d'une Vierge pour envoyer en France, mais lors qu'il l'eût fini il parut si beau à tous ceux qui le virent, que le Marchand qui l'avoit fait faire le garda pour lui. Néanmoins comme du côté de France ses correspondans le pressoient de leur envoyer quelques Peintures des meilleurs Maîtres, il pria André de lui en faire encore un; ce qu'il executa aussi-tôt.

Dans celui-ci il représenta un Christ mort environné de quelques Anges qui le soûtiennent, & qui sont dans une action pleine de douleur. Plusieurs de ses amis l'ayant prié de le graver, il se servit pour cela d'Augustin Venitien qui étoit à Rome auquel il l'envoya; mais il fut si mal satisfait de son travail, qu'il resolut de ne plus rien faire graver.

Ce Tableau étant arrivé en France, ne fut pas moins agréable à tous ceux qui le virent, qu'il l'avoit été aux yeux des Florentins; de sorte que le Roi souhaitant plus qu'auparavant d'avoir des Ouvrages de ce Peintre, commanda aux Marchands d'en faire venir encore d'autres. Ce qui fut cause qu'André par l'avis de ses amis resolut de faire un voyage en France.

Comme il étoit dans ce dessein, ceux de Florence apprirent que le Pape Leon X. vouloit les honorer de sa présence, & revoir son païs. Pour cela ils se disposerent à lui faire une magnifique entrée.

Il y avoit alors parmi eux des hommes excellens en Architecture, en Peinture, & en Sculpture plus qu'il n'y en avoit jamais eu. Ils furent

tous

tous invitez à construire des Arcs de Triomphe, à élever des Statuës, à bâtir des Temples, à décorer les places publiques, & à orner tous les lieux par où le Pape devoit passer, d'une infinité de bas-reliefs, de Tableaux, & de tout ce qui pouvoit contribuer à l'embellissement de la ville.

Les Italiens sont fort habiles & fort ingenieux, comme vous savez, dans ces sortes de décorations, ausquelles naturellement ils prennent grand plaisir; mais comme d'ailleurs ceux qui furent employez à ces travaux étoient d'excellens hommes, ils rendirent cette fête la plus éclatante & la plus somptueuse qui eût paru jusques alors.

Il y avoit à la porte appellée *di San Pietro Gattolini*, un arc où Giacomo di Sandro & Baccio di Montelupo avoient représenté diverses histoires. Julien Tasse en fit aussi un à *San Felice*, qui est dans la place & proche la Trinité. Il dressa des Statuës dans le Marché neuf, & dans un autre endroit il éleva une colomne semblable à la colomne Trajane.

Antoine frere de Julien de San Gallo, l'un des Architectes qui a travaillé à l'Eglise de S. Pierre de Rome, bâtit un Temple à huit faces dans la place qu'on appelle *de' Signori*. Baccio Bandinelle Sculpteur renommé parmi les Florentins, & dont vous regardiez dernierement le *portrait qu'il a fait lui-même, représenta la figure d'un Géant. Le Granaccio, & Aristote de San Gallo éleverent un Palais entre l'Abbaye & la maison du Podesta. Maître Roux qui a travaillé à Fontainebleau, en fit

* Il est dans le cabinet du Roi.

aussi un qu'il enrichit de plusieurs figures.

Mais de tous ces Ouvrages il n'y en eut point qui fût tant estimé que la façade de l'Eglise de *Santa Maria di Fiore*. Jaques Sansovin en conduisit toute l'Architecture, & comme elle étoit ornée de plusieurs statuës & de quantité de bas-reliefs qu'André del Sarte peignit de clair-obscur, ce travail parut si beau & si bien entendu, que Leon X. qui avoit beaucoup de connoissance en ces sortes de choses, l'estima bien davantage que s'il eût été de marbre.

Ce même Sansovin avoit encore représenté dans la place de *Santa Maria Novella* un cheval semblable à celui de Marc Aurele qui est dans Rome. Enfin toutes les ruës, les places, & la Salle même du Palais, étoient remplies de tant de beaux Ouvrages, qu'on ne peut rien imaginer de plus magnifique que ce qui parut le jour* que le Pape entra dans Florence.

Mais pour retourner à André del Sarte, comme il eut ordre de faire encore quelques Tableaux pour le Roi, il en acheva un où il représenta une Vierge qu'on envoya en France. Le Roi en fut fort satisfait. Ce qui donna occasion à quelqu'un qui savoit bien la disposition où étoit André, de faire entendre à ce Prince que s'il vouloit on pourroit le faire venir en France: ce que S. M. agréa volontiers, & commanda qu'on lui fît donner les choses necessaires pour son voyage.

André apprit cette nouvelle avec d'autant plus de joye, qu'encore qu'il travaillât beaucoup chez lui, il n'étoit pas bien payé de ses Tableaux. Ainsi il crût qu'étant appellé par un Roi

*Le 3. Septembre 1515.

Roi liberal & magnifique, & dans un païs où l'on traite les étrangers avec estime & civilité, il y seroit reçû avec honneur, & trouveroit moyen de mettre sa famille à son aise.

Ayant donné ordre à ses affaires domestiques, il partit de Florence, & se rendit à la Cour. Il n'y fut pas si-tôt arrivé qu'il reçût de François I. des marques de sa liberalité. On lui meubla un logement; on pourvût à sa dépense & à ses autres besoins, les Trésoriers lui compterent de l'argent, le Roi lui-même donna ordre qu'il ne lui manquât rien; & ainsi il n'avoit d'autre soin que celui de travailler.

Il commença donc de peindre, & se voyant favorisé du Roi & caressé de tous les Grands de la Cour, qui ne manquent jamais d'aplaudir à ceux qui sont bien auprés du Prince, il connut bien qu'il étoit sorti d'une condition fort pauvre & fort miserable, pour entrer dans un état commode & plein de bon-heur. Un des premiers Tableaux qu'il fit fut le portrait du Dauphin qui étoit né depuis peu de mois & qui étoit encore dans les langes; il le présenta au Roi, qui pour marque de l'estime qu'il en faisoit lui fit un présent considerable.

Aprés cela il acheva une * Charité qui plut beaucoup à ce Monarque qui ne se lassoit point de lui faire du bien, tâchant de l'obliger sans cesse par de nouvelles graces à travailler toûjours avec plus de plaisir.

Aussi étoit-il fort content des bienfaits du Roi, & des caresses de tous les principaux Seigneurs qui prenoient plaisir à le voir peindre & à l'entretenir, parce qu'il étoit fort agréable & fort ci-

* Ce Tableau est dans le cabinet de S. M.

civil, ne manquant jamais de témoigner sa reconnoissance des faveurs qu'il recevoit.

Et certes, s'il eût toûjours eû devant les yeux l'état présent de sa fortune, & qu'il n'eût point oublié les mauvaises années qu'il avoit passées en Italie, il seroit demeuré le reste de ses jours en France, où il auroit aquis beaucoup de bien & d'honneur. Mais comme dans la prosperité on perd aisément le souvenir des miseres qu'on a endurées ; aussi parmi les douceurs que la fortune lui faisoit goûter, il ne songea pas à conserver sa faveur & à prévoir ses disgraces.

Car un jour comme il travailloit à faire un S. Jerôme pour la Reine mere du Roi, il reçût des Lettres de sa femme qui lui donnerent aussi-tôt envie de retourner à Florence. Il demanda permission au Roi d'aller faire un voyage en son païs pour quelques affaires domestiques qui l'y appelloient, lui promettant avec serment d'être bien-tôt de retour, & même de faire venir sa femme avec lui, afin de n'avoir plus d'autre attache qu'en France, où il travailleroit en repos le reste de ses jours. Et voyant que ce Prince avoit beaucoup d'amour pour toutes les belles choses, il lui fit entendre que dans son voyage il prendroit occasion de chercher des Statuës & des Tableaux des meilleurs Maîtres pour les apporter à son retour.

Le Roi se confiant à la parole d'André, lui accorda ce qu'il demandoit, & même lui fit donner de l'argent pour l'achapt des choses qu'il proposoit. Ainsi étant parti de France il arriva heureusement chez lui, où il commença

ça à se réjoüir avec sa famille & ses amis, & à passer agréablement le temps; en sorte que le terme qu'il avoit pris pour demeurer à Florence s'étant écoulé à se divertir & à ne rien faire, il se trouva avoir dépensé, non seulement l'argent qu'il avoit reçû des liberalitez du Roi, mais encore celui qu'on lui avoit confié pour acheter des Tableaux.

Nonobstant cela il voulut se mettre en état de revenir, mais sa femme & ses amis s'y opposerent, & les larmes de l'une & les prieres des autres ayant plus de force sur son esprit que l'interêt de sa fortune, & la parole qu'il avoit donnée à un grand Roi, il demeura à Florence. François I. en fut si fort touché qu'il témoigna sa colere aux Peintres Florentins qui étoient alors en France, & même fut long-temps sans vouloir les voir, protestant que si jamais André lui tomboit entre les mains il le feroit ressentir de son ingratitude & de son manque de foi.

Mais il n'étoit pas besoin que le Roi employât ni sa justice ni son autorité pour punir ce parjure. Le changement de fortune où il se trouva reduit bien-tôt aprés, lui fut un supplice d'autant plus douloureux, qu'il le ressentit le reste de ses jours, pendant lesquels il souffrit les remords de sa mauvaise conduite, & les incommoditez d'une vie miserable. Car quoi qu'il fit une infinité de Tableaux à Florence, néanmoins comme il n'en étoit pas payé comme de ceux qu'il avoit faits en France, il regretta plusieurs fois les douceurs & les avantages qu'il y avoit reçûs, & tâcha par toutes sortes de moyens de rentrer dans le

bonnes graces du Roi; mais comme il vit que les passages lui en étoient fermez, il résolut d'aller travailler en divers lieux d'Italie, où il perfectionna encore beaucoup sa maniere.

Lors que le Duc de Mantoüe alla à Rome sous le Pontificat de Clement VII. il passa par Florence, où ayant vû le * portrait de Leon X. fait par Raphaël, il en fut si charmé qu'étant à Rome il pria le Pape de lui en faire présent, ce que Clement lui accorda, & fit écrire en même-temps à Octavien de Medicis, de le mettre dans une caisse & de l'envoyer à Mantoüe. Mais comme Octavien regardoit ce Tableau avec beaucoup d'amour & d'estime, il lui sembla que Florence feroit une trop grande perte si on enlevoit un si rare Ouvrage. Pour l'empêcher il prit prétexte d'y faire mettre une bordure plus riche, & pendant qu'on y travailloit il fit copier secretement ce Tableau par André del Sarte, qui prit tant de soin à le bien imiter, & y réüssit si heureusement qu'il n'y avoit personne qui pût remarquer de difference entre l'original & la copie. Cette copie fut portée à Mantoüe, & lors que Jule Romain la vit, il y fut trompé lui-même, quoi qu'il eût vû faire l'original; & il n'eût jamais été desabusé, si Vasari qui l'avoit vû peindre par André, ne l'eût assûré que ce n'étoit qu'une copie, & ne lui en eût montré des marques qu'on y avoit mises exprés. Jugez aprés cela si les meilleurs connoisseurs peuvent se méprendre, principalement lors que les copies sont faites dans le même-temps des originaux, & par des gens fort habiles.

Je

* C'est celui qui est dans le Palais Farnese, où le Cardinal de Rossi & le Cardinal de Medicis, qui fut depuis Clement VII. sont representez.

Je ne m'arrêterai pas davantage à vous parler des Ouvrages d'André, dont le nombre est trop grand. Il en a fait une infinité en plusieurs lieux de la Toscane, principalement lors qu'il sortit de Florence avec sa famille pendant le temps de la peste, dont il ne put se sauver. Car quoi qu'il s'en fût garanti la premiere fois que ce mal affligea cette ville, néanmoins ne s'étant pas toûjours si bien précautionné, il en mourut un peu de temps aprés que le siege qui étoit devant la ville eût été levé en 1530. & lors qu'il pensoit encore à retourner en France. Il n'étoit âgé que de 42. ans, & comme il se perfectionnoit tous les jours, chacun esperoit beaucoup de son travail & de ses études.

En effet ceux qui s'avancent ainsi peu à peu, & qui raisonnent sur ce qu'ils font, n'exécutent pas les choses avec ce beau feu qui surprend les yeux d'abord, mais aussi ils marchent avec bien plus de sûreté dans le chemin de l'Art; & comme ils en ont surmonté par leur patience toutes les difficultez, ils y sont plus affermis que ceux qui ont prétendu d'abord forcer la Nature, & vaincre tout d'un coup par la vivacité de leur esprit les obstacles qui se rencontrent dans le travail. Car ces derniers n'ayant pas aquis une connoissance assez grande de tout ce qui regarde la science de la Peinture, il se trouve que cette lumiere qui les éclairoit au commencement de leur entreprise vient à s'éteindre, & que leur esprit demeurant comme au milieu des ténébres, ils ne voyent plus à se conduire, & ainsi ne produisent rien de raisonnable.

Si André del Sarte eût demeuré à Rome & qu'il se fût donné la patience d'y étudier quelque temps, on ne doute pas qu'il ne s'y fût beaucoup perfectionné. Car bien que naturellement il n'eût pas l'imagination promte & vive, toutefois on croit qu'il auroit aquis cette belle disposition, cette expression, cette force, & cette élegance qui ne se trouvent pas dans ses figures; puis que d'ailleurs il est comme je vous ai dit assez correct dans le dessein. Mais comme il étoit d'un naturel plus timide que hardi, il y a quelque apparence qu'il manqua de courage dans le commencement de sa course, & que les Ouvrages qu'il vit à Rome, & les excellens hommes qui y travailloient alors l'étonnerent & le firent resoudre à retourner à Florence, pour suivre son inclination & son seul genie.

Il laissa plusieurs Eleves entre lesquels fut Giacomo da Punturmo; Andrea Squazzella, qui l'imita beaucoup, & qui a travaillé en France, Giacomo Sandro, Francesco Salviati, George Vasari, & plusieurs autres.

Alors ayant cessé de parler, & Pymandre s'appercevant que le jour finissoit: Je ne me lasserois jamais avec vous, me dît-il; mais de peur de vous lasser vous-même, je croi qu'il vaut mieux remettre à une autre fois ce qui reste à dire de ces grands Peintres.

Nous aurons tout loisir, lui répondis-je, de continuer nos entretiens, puis que vous voulez bien que nous employions les beaux jours de cette saison à faire quelques promenades ensemble. Aprés cela Pymandre s'étant levé sortit de ma chambre, & en s'en allant me témoigna que nous ne serions pas long-temps sans nous revoir.

Fin du premier Tome.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le premier Tome.

A.

Ta-




ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

